31e année, No 9 GRAND ROMAN D'AMOUR Septembre 1938

La Revue Populaire

PER
2-334
CON

15¢

Montréal
14c
plus taxe


"Pour moi
TOUJOURS
MOLSON"

La Revue Populaire

31e année, No 9

Montréal, septembre 1938

SOMMAIRE

Page

Littérature canadienne 4

Qui donne le plus dans le mariage ? L'homme ou la femme ?
par Fernand de Verneuil 5

Notre-Dame des Victoires, Place Royale, à Québec,
par Aimé Plamondon 6

Lilian Farmer, nouvelle canadienne,
par Rex Desmarchais 7

Quelques musiciennes,
par Thérèse Fournier 8

Fernandel chez lui,
par Juliette Cabana 9

Le Canada à Glasgow,
par François Laroche 10

La Tchécoslovaquie,
par Marcel Daniel 11

NOTRE ROMAN COMPLET :

L'Ermite de Rochemaure,
par Louis Derthal 12

Les rousses ont-elles mauvais caractère ? 29

Quand les enfants sont petits,
par Francine 30

Têtière de fauteuil 31

Au Quartier Latin 32-33

LA MODE :

Jolis ensembles pour dame ou demoiselle 34-35

Beauté, mon beau souci 36

Travaux artistiques,
par Francine 37

Les mots croisés 38

Mon cours d'art culinaire,
par Mme Rose Lacroix 47

Nos vieilles familles canadiennes,
par Emile Falardeau 62

Les gagnants des mots croisés du mois d'août 62

NOTRE PROCHAIN ROMAN :

La Tendre Aventure,
par Marcelle Davet

LA REVUE POPULAIRE

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
Editeurs-Propriétaires
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

ABONNEMENT
Canada : Un an : $1.50 — 2 ans $2.00
Etats-Unis : Un an $1.75 — 2 ans $2.50

Tél. : PLATEAU 9638*

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

Entered March, 23 1908, at the Post Office of St Albans, Vt., U.S.A. as second class matter

UNE BELLE TOILETTE N'EST PAS TOUT !



Ne laissez pas l'odeur de transpiration des aisselles ruiner votre popularité — Mum sauvegardera votre charme !

UNE BELLE ROBE compte pour beaucoup, mais une mise impeccable est souvent ruinée par le manque d'une bonne crème déodorisante. Les bains fréquents ne sont pas suffisants. Un bain n'enlève que la transpiration *passée* — il ne saurait prévenir la transpiration à venir. Pour sauvegarder votre élégance et votre charme, vous devez prendre un soin *particulier* de vos aisselles.

Voilà pourquoi les jeunes femmes avisées emploient Mum — tous les jours et après chaque bain. Mum est une crème douce et agréable qui prévient l'odeur de transpiration avant même son début. Grâce à Mum vous ne risquez pas d'offenser les amis que vous recherchez.

MUM EST RAPIDE ! Il suffit d'une demi-minute pour appliquer Mum sous chaque bras. Vous n'avez alors qu'à mettre votre robe et partir.

MUM EST SUR ! Employez Mum quand vous voulez, même après que vous êtes habillée car il n'endommage pas le tissu.

MUM EST FIABLE ! Mum n'empêche pas la transpiration naturelle, mais il en *prévient toute l'odeur !* Il adoucit votre peau si vous l'employez après vous être rasé les aisselles.

MUM DURE TOUTE LA JOURNEE ! Commencez la journée ou la soirée en employant Mum et revenez chez vous le soir vous sentant aussi fraîchement sous les aisselles qu'au départ. Obtenez Mum chez votre pharmacien aujourd'hui.

SANS MUM la FRAICHEUR du BAIN DISPARAIT VITE

MUM

FABRICATION CANADIENNE



Evitez l'inquiétude !

Des milliers de femmes emploient Mum sur les serviettes hygiéniques parce que Mum est doux et SUR. Soyez rassurée en employant toujours Mum.

M 28

SUPPRIME L'ODEUR DE TRANSPIRATION

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Type Economique et Social des Canadiens Tome 1 — Milieux Agricoles de Tradition Française

par M. Léon Gérin

MONSIEUR Léon Gérin est de ceux qui fuient volontairement le vacarme de la publicité. Son grand et fécond labeur mérite pourtant à plus d'un titre, l'attention et l'admiration du public. Nous oserons dire que leur auteur mérite en même temps son respect. Cette simplicité, accompagnant tant de science et de culture, ne pouvait toutefois passer inaperçue. Avant d'avoir publié un seul ouvrage, monsieur Léon Gérin s'est vu octroyer le doctorat ès-lettres, par l'Université Laval, le doctorat ès-sciences sociales, par l'Université de Montréal, la présidence de la Société Royale du Canada. Ajoutons que M. Gérin a occupé pendant une trentaine d'années le poste de chef de la traduction aux Débats, à Ottawa.

Cette longue expérience des questions de linguistique lui a permis de publier son monumental *Vocabulaire Pratique de l'Anglais au Français*, qui est paru l'an dernier aux Editions de l'A.C.-F. La série d'enquêtes auxquelles il se livre depuis plus de quarante ans, va maintenant lui permettre d'édifier, dans le domaine de la science sociale, un monument non moins remarquable : *Le Type Economique et Social des Canadiens*. Le premier volume d'une série de quatre s'intitule : *Milieux Agricoles de Tradition Française*. Il vient de paraître aux Editions de l'A.C.-F.

Petit-fils d'Etienne Parent, fils d'Antoine Gérin-Lajoie, M. Léon Gérin se préoccupa de bonne heure, lui aussi, de sociologie. Ses études de droit terminées, M. Gérin partit pour Paris, où il s'imprégna, à l'Ecole libre des Sciences politiques, des doctrines de Frédéric Le Play. Lorsqu'il revint au pays, préparé à l'observation méthodique des groupements humans et à la reconstitution de l'histoire des sociétés, ils s'assigna pour tâche d'étudier avec minutie l'organisation sociale du Canada français. Ses premières études tracèrent le tableau de la colonisation en Nouvelle-France, aux 17e et 18e siècles. Puis, ayant retracé l'origine historique des groupements canadiens-français, il examina comment ces institutions avaient pu se perpétuer jusqu'à nos jours. Les enquêtes minutieuses qu'il groupe aujourd'hui sous le titre *Le Type Economique et Social des Canadiens* peuvent se grouper sous trois chefs: l'habitant, la famille rurale, la paroisse. L'auteur remonte ainsi de l'individu aux différents types de société qui encadrent et expliquent les Canadiens français. Ces analyses pénétrantes, sans parallèles dans notre littérature, sont fort révélatrices parce que M. Gérin ne se paie pas de mots, mais recherche les causes profondes.

Chez M. Gérin, les dons de l'écrivain se joignent à ceux du savant. Sa phrase pleine de sève, débarrassée de tout cliquant et qui n'est sévère que pour les inattentifs, dénotent en outre une connaissance de toutes les nuances de notre langue. Elle est ondoyante et souple ; elle épouse tous les contours d'une pensée attentive au moindre détail. M. Gérin est un écrivan de race, l'un des très rares qu'ait jamais eus le Canada français. Sur ce point, l'unanimité s'est faite depuis longtemps. Il n'est besoin, pour en juger, que de lire ce que pensent de lui MM. Edouard Montpetit, Victor Barbeau, Pierre Daviault, etc.

Le Type Economique et Social des Canadiens (Tome 1 — *Milieux agricoles de Tradition Française*) est en vente aux Editions de l'A.C.-F., 1735 rue Saint-Denis, au prix de $1.00, et dans toutes les grandes librairies.

•

La Crise des Echanges Internationaux

par HENRI TRUCHY

MONSIEUR Henri Truchy, le célèbre économiste français, qui fut, le printemps dernier, le conférencier de l'Institut Scientifique Franco-Canadien, a bien voulu autoriser la publication en volume de la série de ses causeries. Les Editions de l'A.C.-F. ont l'avantage insigne de nous donner ainsi, avec *La Crise des Echanges Internationaux*, un ouvrage qui ne déparerait pas le catalogue d'un éditeur européen.

La crise qui a bouleversé le monde et secoué son économie est déjà en partie enrayée. Mais les innombrables désordres qu'elle a provoqués ne sont pas tous, il s'en faut de beaucoup, disparus. Et cependant ce n'est qu'à cette condition que le commerce mondial pourra reprendre définitivement son élan.

Le Canada, qui occupe le quatrième rang pour les exportations (après les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne), est intéressé au premier chef par ces questions. Et nos hommes d'affaires, tout autant que nos intellectuels, voudront lire ces pages décisives, où M. Truchy, dans une magnifique synthèse, nous décrit les maladies dont souffre l'économie, et nous indique, en même temps, les remèdes opportuns.

La Crise des Echanges Internationaux est écrit dans une langue très claire et très sûre. Le discours prononcé par M. Henry Laureys lors de l'inauguration des cours de M. Truchy constitue une précieuse préface à l'ouvrage.

On trouve ce volume en vente aux Editions de l'A.C.-F., 1735, rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies, au prix de $1.00 l'unité.

•

La plus belle Chose du Monde

par MICHELLE LE NORMAND

QUATRE adolescentes partent avec enthousiasme à la conquête de la vie ; partent pleines d'espoir et d'entrain, et jeunes filles, promènent leur joie, leur amour de l'amour, dans le Montréal de 1918, 1919, 20, 21 . . . L'atmosphère est ressuscitée avec chaleur et vérité; les personnages imaginés, paraissent réels ; peu de coups de théâtre ; une trame humaine et vraisemblable, qui touche parfois à la grande émotion ; des sentiments d'abords jeunes et légers ; puis de véritables amours, comportant autant de souffrance que de bonheur.

L'amitié liée au couvent, au moment de leur intérêt palpitant pour le cours de littérature et pour le professeur, subsiste tout le long du livre, malgré les circonstances adverses, les séparations, les devoirs qu'apportent la vie réelle et les diverses vocations.

Mais sera-ce donc l'amitié, la plus belle chose du monde ? Lisez pour le savoir, ce nouveau livre.

La plus belle chose du monde est en vente au service de librairie du Devoir, dans toutes les bonnes librairies et si vous désirez le livre autographié, chez l'auteur, 19 Butternut Terrace, Ottawa, $1.00

•

L'Accalmie

Etude historique, *par* LÉO PAUL DESROSIERS

"PERSONNE, dit Lord Durham, s'il n'était influent ou s'il n'avait le secours de quelque influence, ne pouvait prétendre à la possession d'un pouce de terre dans la province. » Cette citation de monsieur l'abbé Groulx, dans sa conférence sur « Ce qu'il faut penser de 37 », vous convaincra de l'opportunité du livre de Léo Paul Desrosiers : *L'Accalmie*, étude détaillée du gouvernement de Lord Durham, de sa mission, de sa personnalité, etc. Dans ce livre, paru ces jours derniers au Devoir, Léo Paul Desrosiers reconstitue cette époque importante de l'histoire des Canadiens français.

Epoque émouvante, dramatique, que cette accalmie entre les deux révolutions. L'auteur campe avec beaucoup de couleur Lord Durham, sa famille, son entourage, le cadre dans lequel il évolue avec son conseil. C'est un livre à la fois fort instructif et d'une lecture facile et agréable.

En vente dans toute bonne librairie, au Devoir, et chez l'auteur 19 Butternut Terrace, Ottawa, $1.00 l'exemplaire, franco.

Savez-vous Qui . . . ?

VOICI un divertissement intellectuel qui établira votre connaissance — ou votre ignorance ! — de la bibliographie canadienne. Nous donnons ci-dessous une liste d'œuvres avec, sous chaque titre, le nom de trois écrivains. Il s'agit de trouver, en vous aidant de votre seule mémoire, l'auteur de l'œuvre précitée. Vous verrez que ce questionnaire vous mettra maintes fois dans l'embarras. Tous les titres se trouvent dans les catalogues de libraires canadiens : G. Ducharme, Action Canadienne-Française, Granger Frères, Beauchemin, etc. Pour vous faciliter le travail, ajoutons que, des trois auteurs suivant chaque titre, l'un est le véritable.

LES MACHABEES DE LA NOUVELLE-FRANCE
H. Larue
Joseph Marmette
abbé C. H. Laverdière

SUR LES PAS DE NOS LITTERATEURS
Henri d'Arles
Albert Pelletier
Séraphin Marion

RECITS LAURENTIENS
Fr. Marie-Victorin
Edouard Montpetit
Aubert de Gaspé

LAFONTAINE ET SON TEMPS
L. O. David
A. D. DeCelles
Georges Bouchard

LES NORTHMANS EN AMERIQUE
Eugène Achard
Emile Vaillancourt
Ernest Gagnon

HISTOIRE DE LA SEIGNEURIE DE LAUZON
Pierre-Georges Roy
Joseph-Edmond Roy
Camille Roy

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE
Père Lejeune
Fr. Gabriel Théoret Sagard
L. P. Turcotte

THE PRECURSORS OF JACQUES CARTIER
William H. Moore
Henry W. Longfellow
H. P. Biggar

PAR TERRE ET PAR EAU
Claude Melançon
J. P. Tardivel
Faucher de Saint-Maurice

LA MOISSON NOUVELLE
Jovette Bernier
Blanche Lamontagne-Beauregard
Louis Dantin

LA TRAGEDIE D'UN PEUPLE
Fr. Antoine Bernard
N. E. Dionne
Emile Lauvrière

LES FRANÇAIS AU CANADA
abbé Lionel Groulx
Charles de la Roncière
abbé Casgrain

ATHLETES CANADIENS-FRANÇAIS
Pierre-Georges Roy
Pamphile Lemay
E. Z. Massicotte

ANTHOLOGIE DES POETES CANADIENS-FRANÇAIS
Olivar Asselin
Jules Fournier
Louis Dantin

LE CANADA D'HIER ET D'AUJOURD'HUI
P. Hugolin-Lemay
Gustave Lanctot
Hubert Larue

QUE DEVONS-NOUS A L'ANGLETERRE ?
Gustave Lamothe
Henri Bourassa
Armand Lavergne

MEDAILLES ANCIENNES
Alphonse Desilets
Robert Choquette
Paul Gouin

L'AVENIR DU PEUPLE CANADIEN-FRANÇAIS
abbé Lionel Groulx
Edmond de Nevers
Louis Fréchette

LE NATURALISTE CANADIEN
Fr. Marie-Victorin
abbé Provancher
E. Z. Massicotte

LES POISSONS D'EAU DOUCE DU CANADA
Claude Mélançon
A. N. Montpetit
Michel Bibaud

Pour rendre le jeu plus agréable, réunissez quelques amis et, pendant que l'un d'eux lit à haute voix les titres des œuvres, les autres inscrivent le nom des auteurs.

Qui donne le plus dans le mariage ?

L'homme ou la femme ?

par Fernand de Verneuil

Est-il question d'amour, de finance, d'attentions mutuelles ou de l'esprit de sacrifice concernant les menus détails ou les plus grandes choses ? Il s'agit de tout cela pris en bloc et, dans le mariage, chacun fournit, en ce sens, une contribution personnelle en l'estimant la plus importante des deux.

Qui a raison ? qui donne le plus de soi-même ? L'homme ou la femme ?

En ce qui concerne l'amour, la question est particulièrement délicate et Charles Autrand a écrit de fort jolis vers, quoique désillusionnés, pessimistes même, qui pourraient être dits par bien des hommes et bien des femmes à notre époque qui fait trop souvent maigre place au sentiment. Les voici :

Je suis à toi tout seul, et pour toujours je t'aime,
Sont des mots que l'on dit mais qu'on ne pense pas;
Ils grisent un instant, délicieux appâts,
Mais ils mentent quand même . . .

L'inflexible jamais, le fastueux toujours,
L'éphémère demain, divins mots de Carême . . .
Et vous mentirez bien si vous mentez d'amour :
Je suis à toi tout seul et pour toujours je t'aime.

René Daumière, lui, nous donne une opinion moins désappointante : « Nous n'aimons réellement, » dit-il, « que les êtres différents de ce que nous sommes. Chérir un être pareil à soi est simplement se chérir soi-même comme en un miroir. Or, en amour, ce n'est pas le reflet qui compte, mais l'échange. »

Assurément, mais ceci posé en règle générale ne nous dit tout de même pas qui, de l'homme ou de la femme, donne le plus d'amour. La duchesse d'Orléans, qui fut mère du Régent de France était pour le moins positive : « La meileure condition du bonheur conjugal, » écrivit-elle, « c'est que le mari et la femme soient également bêtes. » Laissons de côté ce jugement un peu leste et rangeons-le avec celui de mademoiselle de Sommery qui prétendait que c'est un phénomène de rencontrer une femme faisant, en amour, le bonheur de son mari. La Pompadour était d'avis qu'une femme bien mariée est une esclave sur un trône et c'est sans doute elle qui nous donne une solution — pas toujours valable — mais ayant quelque bon sens; elle permet de discuter plus facilement la question qui nous occupe.

L'homme qui vient de se marier place sa femme sur un trône mais il ne tarde guère à monter lui-même sur un autre. Cela pourrait faire une alliance solide et durable, mais trop souvent il en résulte des rivalités. Parfois la guerre.

De bonne et même d'excellente foi, l'homme pourra considérer sa femme comme une reine dans le mariage mais il ne prétend pas jouer personnellement le rôle d'un prince consort. Surtout «qu'on sort » à coups de balai. La chose arrive quelquefois mais ceci est en dehors de notre objet.

Par le fait même qu'il est chef de famille, l'homme a des responsabilités qui en font un sujet de premier plan; la femme doit donc éviter de méconnaître ses droits et surtout de froisser son amour-propre. C'est une diplomatie de tous les instants qui, avec beaucoup d'hommes, devient une véritable obsession et parfois presque un supplice; celui de l'esclavage dont parlait la Pompadour. La femme cédera donc en des circonstances toujours nouvelles; avec art, bien entendu, et sans même que le mari s'en doute, ce qui sera le fin du superfin diplomatique mais ce sera tout de même la suite ininterrompue des renoncements, des petits chagrins et parfois des grandes déceptions. Si la femme est sage, aimante et fine, elle gardera cependant le sourire et, incontestablement alors, c'est elle qui, dans le mariage, donnera beaucoup plus que son conjoint.

Il ne faudrait pas se hâter d'en conclure que l'homme fait pour cela figure d'égoïste ou surtout d'indifférent. S'il a le souci de ses responsabilités, il n'a pas besoin d'en exagérer l'importance pour se façonner à une vie nouvelle qui lui réclamera plus d'un petit sacrifice. Sa situation sociale, son entourage et les événements pourront modifier l'ampleur et la nature de ces sacrifices souvent assez pénibles. Si l'homme les accepte purement et simplement, il fait son devoir sans plus. S'il les consent allègrement, avec une inaltérable bonne humeur, il est le digne compagnon d'une femme dévouée car, alors, il donne autant qu'elle dans le mariage.

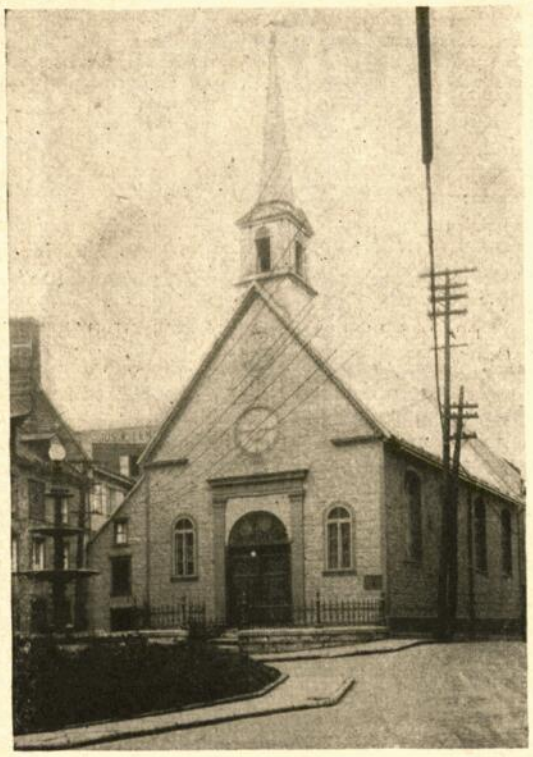
De cette brève et fort incomplète analyse on voit tout de suite qu'il n'est pas *(Lire la suite page* 61)



Qui donne le plus dans le mariage ? Peut-être faudrait-il demander qui donne le mieux. La femme vraiment aimante donne tout d'elle-même et, pour établir un juste équilibre, l'homme doit alors lui donner en retour toute sa confiance. Le cœur ne se paye qu'avec sa propre monnaie.

Notre-Dame des Victoires Place Royale, à Québec

par Aimé Plamondon



Erigée en 1688 sur l'emplacement du vieux magasin du Roy, à Québec, l'église prit le nom de Notre-Dame de la Victoire en 1690 et de Notre-Dame des Victoires en 1711.

Si je faisais partie de la docte corporation des guides officiels du vieux Québec, je prendrais avantage des droits et privilèges à moi conférés par ce beau titre pour guider, au gré de ma fantaisie, les rares touristes qu'il me plairait de dintinguer parmi la foule bruyante et distraite des voyageurs qui viennent chaque année visiter l'ancienne « abitation » du Sieur Samuel de Champlain.

C'est ainsi, par exemple, qu'un beau matin de juillet, avant que le soleil ne transforme en plomb fondu ses éclatantes réserves d'or liquide, j'aviserais dans le vestibule du Château Frontenac, un monsieur sans âge qui aurait l'air pensif, un peu triste, ainsi que des lunettes à monture d'or. Mon intuition infaillible m'ayant fait deviner en lui un professeur ou un étudiant, ce qui, en principe, revient au même, je l'aborderais d'autorité en lui disant aimablement : « Venez, monsieur, j'ai quelque chose d'intéressant à vous faire voir. »

Bien entendu, le voyageur subjugué me suivrait sans hésitation comme sans surprise. Et savez-vous où je l'emmènerais ? Tout simplement visiter la vénérable chapelle de Notre-Dame des Victoires, en Place Royale.

Un trajet silencieux de moins de dix minutes, empruntant la Côte de la Montagne, l'escalier Champlain et la rue Sous-le-Fort, nous conduirait devant la grille de fer ouvragé qui donne accès au minuscule parvis du temple historique. Et, à cet instant précis, un dialogue dans le genre de celui qui va suivre s'engagerait, il me semble, entre le visiteur imprévu et son guide inattendu.

L'étranger. — (au moment de franchir la grille) Comme cette petite église est calme et impressionnante, malgré ses dimensions modestes et son aspect un peu . . .

Le guide. — Un peu sévère et mélancolique, n'hésitez pas à le dire. Mais songez en même temps qu'elle date d'une époque où la religion gardait encore un certain cachet d'austérité par lequel elle s'imposait aux hommes d'autrefois, moins raffinés, sans doute, mais plus sensibles et plus méditatifs que ceux d'aujourd'hui.

L'étranger. — C'est vrai. On n'était pas encore bien loin du temps où la foi transportait les montagnes.

Le guide. — Avant d'entrer, lisez, je vous prie, cette plaque sur la façade.

L'étranger. — (lisant) « Cette église, érigée sous le vocable de l'Enfant-Jésus, en 1688, sur l'emplacement du vieux magasin du Roy, prit le nom de Notre-Dame de la Victoire en 1690 et de Notre-Dame des Victoires en 1711. »

Le guide. — Vous avez là, en raccourci, toute l'histoire du sanctuaire qui commémore à la fois la défaite de l'amiral Phipps, devant Québec, et le désastre de la puissante flotte de l'amiral Walker, sur l'île aux Oeufs. Deux victoires qui contribuèrent à enraciner profondément dans le cœur de nos ancêtres la dévotion à la Vierge triomphante. Maintenant, voyons l'intérieur.

L'étranger. — Tiens, mais l'impression n'est plus la même ! L'autérité du dehors fait maintenant place à une sensation délicieuse de recueillement intime et de paix réconfortante.

Le guide. — Vous avez saisi tout de suite la principale caractéristique de ce modeste temple.

L'étranger — Tout y plaît à l'œil et tout y parle au cœur.

Le guide. — Comme vous avez raison ! L'architecture n'a rien de remarquable. Le marbre, l'onyx et l'or sont absents, mais il règne ici une atmosphère de piété incomparable. Toutefois, je vais vous montrer dans un instant des trésors artistiques qui vont probablement vous surprendre et sûrement vous émerveiller.

L'étranger. — Faites-moi voir cela bien vite. Je suis impatient d'admirer.

Le guide. — Alors, pour commencer, voyez à droite ce grand tableau intitulé : « Jésus rencontre Sainte Véronique ». C'est une œuvre de Boyermans, un contemporain de Rubens.

L'étranger. — Oh ! Oh ! Cela commence bien !

Le guide. — Vous parlez juste, ce n'est que le début. Maintenant, jetez un coup d'œil sur les sculptures de la corniche.

L'étranger. — C'est du joli travail.

Le guide. — Du travail au couteau, comme les ornements de la frise. Sur les murs, de chaque côté, vous pouvez voir les armes de Cartier, le découvreur; de Champlain, le fondateur; de monseigneur de Laval, le premier évêque de Québec; enfin, du cardinal Taschereau, le premier prince de l'église canadienne.

L'étranger. — Autrement dit, c'est une sorte de synthèse de l'histoire ancienne, moderne et contemporaine du Canada français.

Le guide. — Fort bien observé ! . . . A présent, voici l'autel dédié à Sainte Geneviève, la patronne de Paris. Par un touchant rapprochement, on a voulu honorer cette grande sainte, à qui l'ancienne Lutèce dut un jour son salut, tout à côté de la très puissante libératrice de Québec.

L'étranger. — L'idée est des plus heureuses et ce tableau représentant la sainte est remarquable.

Le guide. — Savez-vous de qui il est ?

L'étranger. — D'un vieux peintre, en tout cas, et qui connaissait joliment son métier.

Le guide. — C'était en effet un assez bon apprenti puisqu'il s'appelait Vanloo.

L'étranger. — Comment ! un Vanloo, ici ? Vous êtes sûr de cela ?

Le guide. — Son authenticité a été officiellement reconnue, il y a près de trente ans, par un expert en ces matières, M. Carter. Mais j'ai encore mieux que cela à offrir à votre admiration. Avancez ici et regardez attentivement cette toile.

L'étranger. — Tiens ! « L'Elévation en Croix ! » Mais ce tableau est prodigieux, extraordinaire ! Voyons ! vous n'allez tout de même pas me dire que j'ai devant moi un original de . . .

(*Lire la suite page* 60)



Le marbre, l'onyx et l'or sont absents, mais il règne en cette chapelle une atmosphère de piété incomparable. Elle contient toutefois des trésors artistiques extrêmement précieux : un Vanloo, un Rubens et de très intéressantes sculptures sur bois.

Photos J. E. Livernois, ltée., Québec.

LILIAN FARMER

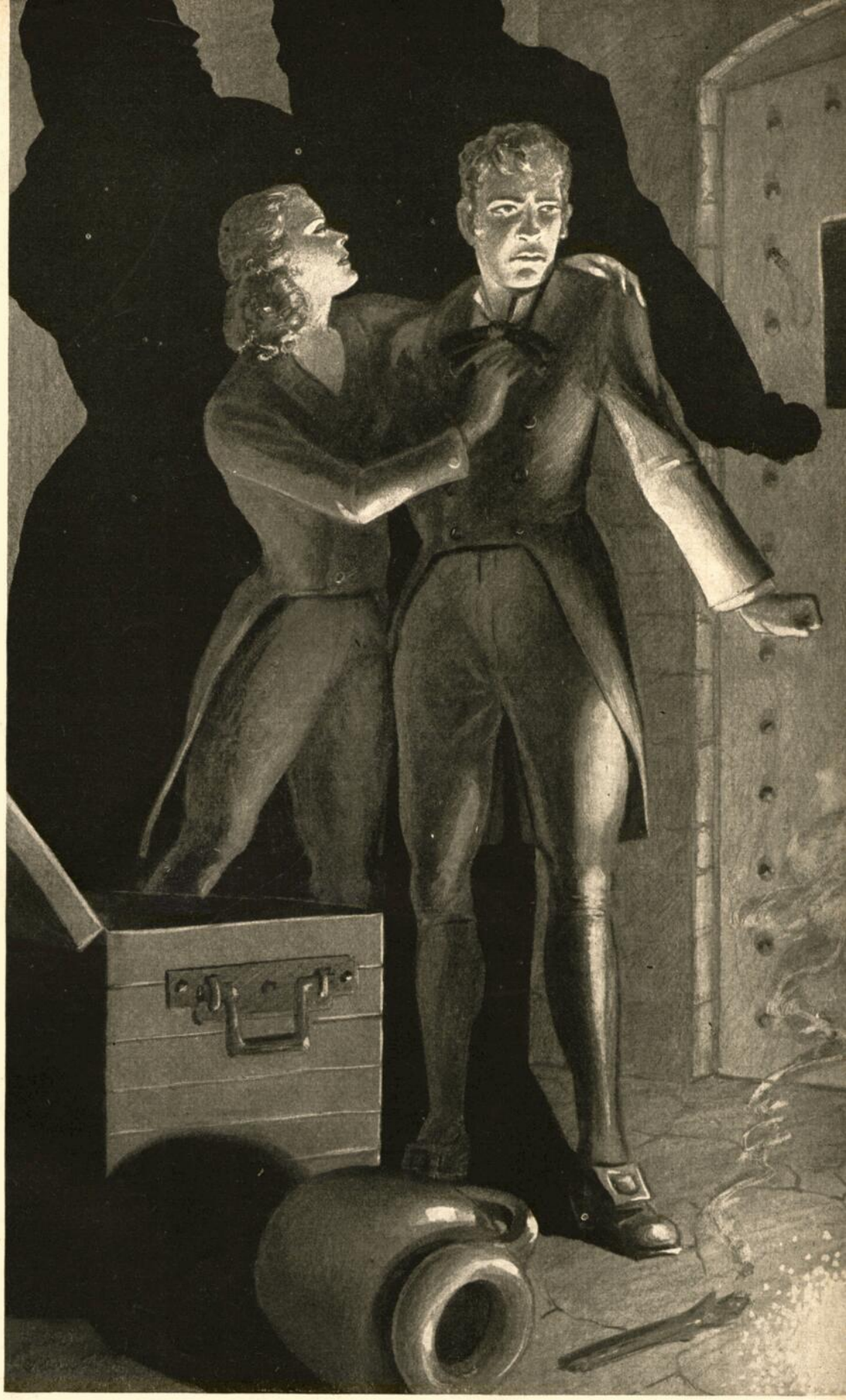
par REX DESMARCHAIS

●

L'action de cette intéressante nouvelle de Rex Desmarchais, écrivain canadien bien connu, se déroule dans la région de Montréal, en 1838, au plus fort de la rébellion.

●

Dessin de HECTOR BRAULT



Ils se tinrent debout, elle pressée contre lui. Il ne la sentait ni trembler, ni frémir. Une faible lanterne éclairait à peine la pièce où l'Amour attendait de se fixer et de se parfaire dans la mort.

LILIAN FARMER entra dans le bureau de son père, le colonel Archibald Farmer. Celui-ci leva les yeux sur sa fille un moment puis les reporta sur une longue liste, posée sur sa table de travail, et qu'il examinait le crayon rouge à la main. « Assieds-toi, là, près de ma table », dit-il. La jeune fille obéit. Le colonel poursuivit l'examen de sa liste. Un profond silence régnait dans la pièce. A la dérobée, sous la broussaille de ses sourcils, Archibald Farmer observait sa fille. Il savait bien que l'inquiétude la torturait, il savait que Lilian avait peur de lui. A bout de nervosité, il espérait qu'elle romprait la première le silence. Alors, il l'écouterait sans souffler mot, il la verrait venir, puis par une série d'insidieuses questions, il la ferait s'embrouiller, la forcerait à l'aveu... Le colonel fut déçu. Lilian se taisait et elle paraissait décidée à se taire toute la nuit si on ne lui adressait pas la parole.

— Tu as quelque chose à me demander ?

— Moi, père ? Je crois que c'est vous qui m'avez appelée. Désirez-vous que je vous aide dans votre travail ?

— Non, merci.

Il la regarda attentivement et il ne put se défendre d'admirer la maîtrise de cette enfant de vingt-deux ans. Qu'elle était belle dans le halo de la lampe ! Les cheveux blonds-châtains avaient des reflets de cuivre; lissés par bandeaux, ils découvraient le front pur, d'une éclatante blancheur. Dans l'ovale délicat, un peu allongé, du visage, aucun trait ne bougeait, pas le plus léger tic révélateur des tourments de l'âme : les ailes du nez légèrement aquilin ne frémissaient pas; au-dessus du menton d'une admirable courbe, les lèvres minces ne se serraient point; les grands yeux bleus étaient à demi-voilés par les paupières et, parfois, à travers la haie d'or des cils, filtrait un rayon d'étoile. Seuls la saillie des pommettes et l'amaigrissement des joues auraient pu révéler dans cette physionomie dominée par une volonté de fer le travail secret de l'inquiétude et de la souffrance. Le père connaissait sa fille. Il ne s'y trompait pas : elle avait hérité de toute la fierté ombrageuse, du fol orgueil des Montgommery. En avait-il assez souffert, lui, Archibald Farmer, durant quinze années de ménage, de la hauteur dédaigneuse, du silence méprisant de sa femme, Julian Montgommery! Depuis dix ans elle était morte et le souvenir des humiliations qu'il avait subies gâtait encore sa vie ! Et il avait retrouvé le caractère, l'âme de sa femme dans sa fille ! Ah ! lui, colonel Farmer, ami intime de John Colborne, il n'était pas bâti comme ça ! Il aimait la vie, les femmes, le bon whisky, les grosses plaisanteries, les ripailles de *mess* où l'on chante, où l'on rit sans retenue, où l'on mange et l'on boit sans se contraindre. Certes ! il était officier de Sa Majesté et lorsque le devoir, les circonstances l'exigeaient, il avait de la tenue, il savait garder du décorum ! Comme tous les Anglais, tous plus ou moins puritains, il n'était pas le même homme dans la vie publique et dans la vie privée. En fonction, il ne badinait pas. A ses volumineux favoris grisonnants et à ses épais sourcils, il accrochait un masque d'austérité intégrale. Cet homme devenait une conscience, rien qu'une conscience implacable. Pourtant, à travers le teint brique et violacé du viveur, l'hypocrisie suintait. M. le colonel Archibald Farmer aimait à punir dans les autres sa conduite à lui...

— Viens près de moi, dit-il à sa fille.

Lilian se leva, contourna la vaste table, se tint debout, impassible, à deux pas de son père. Il la fixa et, du bout du crayon, lui désigna la liste.

— Il y a vingt-cinq noms sur cette liste. Entre autres, celui-ci : tiens, lis-le.

Toute son attention tendue, il l'observait. Elle lut : Olivier Grandbois. Son cœur cessa de battre, elle crut qu'elle allait défaillir. Le coup de poignard avait porté juste à la source de sa vie. Cependant, elle eut le courage de ne pas chanceler, de ne pas crisper les mains. Le colonel comprit qu'il *n'aurait pas* la petite Montgommery.

— Ecoute, ma petite Lilian, tous les rebelles qui figurent sur cette liste sont condamnés à l'exil aux terres australes. Il dépend de toi de sauver Olivier Grandbois; il dépend aussi de toi de le perdre. Je sais que tu l'aimes depuis deux ans. Je t'ai toujours défendu de le voir. Tu l'as vu quand même. Eh ! bien, à l'avenir, je ne contrarierai plus ton amour... à une condition, une simple petite condition. Réfléchis, pense bien à ta décision : il y va de ton amour... Tu connais l'association secrète des « Feuilles d'érable », n'est-ce pas ?

— J'ai entendu parler comme tout le monde de cette association mystérieuse.

— Comme tout le monde ! Ne plaisante pas avec moi, je te prie ! Ce sont les membres de cette association maudite qui ont été les agitateurs les plus actifs avant et durant les troubles de Saint-Eustache et de Saint-Benoît. Olivier Grandbois est un des chefs de cette bande. La liste que voici comporte les noms d'un certain nombre de « Feuilles d'érable ». Tu peux me les désigner. Comme prix de ce service je t'accorde la liberté d'Olivier Grandbois et la permission de le recevoir.

Liliant gardait le silence. *(Lire la suite page* 58)

QUELQUES MUSICIENNES *

par Thérèse Fournier



Mlle GERMAINE MALEPART
(La Photographie La Rose, Montréal)

NÉE à Saint-Vincent-de-Paul, comté de Laval, Mlle Germaine Malépart a commencé très tôt ses études musicales avec M. Arthur Letondal et les a poursuivies sous la direction de ce maître jusqu'à la date de son départ pour Paris.

Toute jeune encore, elle a été choisie par le *Ladies Morning Musical Club* pour jouer devant divers Gouverneurs du Canada aux concerts spéciaux donnés en l'honneur de leur arrivée au pays, ainsi qu'à la soirée musicale par laquelle cette association artistique célébra le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

Mlle Malépart a été la plus jeune boursière de l'Académie de Musique de Québec pour le Prix d'Europe. A fait un séjour de cinq ans à Paris où elle a été successivement l'élève des pianistes Isidore Philipp et Maurice Amour. A étudié l'harmonie avec M. Robert Broche. A donné plusieurs concerts à Paris dont un à la salle Gaveau dont le *Courrier Musical* de cette ville a parlé en termes fort élogieux. Depuis son retour, elle s'est fait entendre, à plusieurs reprises, dans des récitals à Montréal. Elle a donné des concerts dans tout le Canada et aussi aux Etats-Unis, notamment à la salle Steinway de New-York. A pris part aux Concerts Symphoniques dès l'année de leur fondation.

Les radiophiles ont eu l'avantage d'entendre Mlle Malépart à l'*Heure Provinciale* et aux concerts trans-canadiens de Radio-Canada.. A la mort du pianiste Emiliano Renaud, elle a préparé un programme de préludes de Chopin, irradié par CKAC en mémoire du musicien disparu. C'est une interprète compréhensive et enthousiaste de Schumann, de Chopin et de Debussy.

Depuis quelque temps, Mlle Malépart a formé une classe d'élèves à Montréal.

Mlle Violette de Lisle est Québecquoise. Elle a fait de brillantes études chez les Religieuses du Bon-Pasteur ainsi qu'à l'Université Laval où elle remporta une médaille d'or.

Jusqu'à l'âge de douze ans, sa mère fut son professeur de piano. Elle étudia alors le violon sous la direction de M. J.-A. Gilbert et obtint le diplôme supérieur de violon *avec grande distinction* à l'Académie de Musique de Québec. Elle prenait à la même époque des leçons de théorie et d'harmonie de M. Robert Talbot. Comme on devait s'y attendre ses progrès devinrent plus rapides encore quand elle aborda l'étude du chant. Lauréate de l'Académie de Musique, Mlle de Lisle donna plusieurs récitals avant de partir pour Paris où elle demeura trois ans. Elle prit des leçons de chant de Mme d'Estainville-Rousset, de langues avec la Comtesse de Benevella, de diction avec Mme Legoff.

Mlle de Lisle fait actuellement un troisième séjour en France où elle remporte de brillants succès dont la presse française ne se fait pas faute de nous transmettre les échos, comme le prouvent les deux extraits suivants, choisis parmi beaucoup d'autres. Ajoutons, pour éviter toute confusion, que notre compatriote est connue là-bas sous le nom de Violette Siméoni.

Nous lisons à propos d'une représentation du *Barbier de Séville* au Théâtre de Bayonne : « Mlle Siméoni fut une Rosine de tout premier ordre. Non loin de moi, un amateur éclairé se réjouissait d'entendre enfin une Rosine digne de ce nom et de ce rôle exquis. Il avait bien raison. Il y a de nombreuses années que l'on n'a pas entendu une Rosine aussi complète. La voix est d'un timbre riche. La diction est soignée. Le public manifesta grandement son admiration. Et ce, à tous les instants, à toutes les pages d'une partition qui est aussi brillante qu'elle comporte de difficultés. »



Mlle VIOLETTE DE LISLE, de Québec connue à Paris sous le nom de Violette Siméoni.

Le critique musical d'un journal de Reims n'est pas moins enthousiaste : « Mlle Siméoni, que nous applaudissons pour la première fois, tenait le rôle de Rosine qu'elle imprégnait de toute sa grâce, de tout son charme et dans lequel sa voix limpide, souple, expressive, se jouait des vocalises avec une étonnante virtuosité. »

Ajoutons en terminant que cette interprétation du *Barbier de Séville* était donnée par M. André Baugé et sa troupe. *(Lire la suite page 60)*

* Cf. *La Revue Populaire*, livraison d'août, où nos amateurs de musique trouveront les biographies de cinq autres musiciennes canadiennes-françaises : Mme Annette La Salle-Leduc et Mlles Germaine Lebel, Marthe Lapointe, Gilberte Martin et Juliette Drouin.



Mme HORTENSE LORD



Mlle ANNA MALENFANT
(Photo Zarov, Montréal)



" J'ai trois enfants, " dit Fernandel à notre correspondante, " deux filles et un garçon et pas un qui ressemble à son père — ils sont moins beaux que lui. — Si ce n'est pas un malheur ! "

FERNANDEL chez lui

par Juliette Cabana

CORRESPONDANTE DE " LA REVUE POPULAIRE " A PARIS

" TRUDAINE 10-54 ? »

— Trudaine 10-54 ne répond pas, madame. Allons, le sort en est jeté, ce n'est pas encore aujourd'hui que je trouverai Fernandel chez lui.

Fernandel habite, rue Trudaine, un appartement fort simple. Lorsqu'après de durs débuts le comique connut la grande notoriété, il ne changea absolument rien à son genre de vie. Il conserva le même logement et, ce qui est plus rare, la même femme.

C'est donc à Billancourt où Fernandel tourne que j'irai l'interviewer.

Un décor de rêve m'accueille.

Le jardin sous la lumière des sunlinghts se nimbe d'une clarté lunaire et les pommiers en fleurs pâlissent sous les rayons.

Je trouve Fernandel et le metteur en scène Alexandre Esway qui mettent au point un « plan » subtil du nouveau film *Barnabé*.

Fernandel est vêtu d'un costume rembourré car dans quelques minutes il tournera la scène mi-tragique mi-burlesque, où le fameux comique se voit happé par les mâchoires puissantes du chien-loup Rin-tin-tin. Fernandel que n'effraie pas cette perspective raconte les dernières nouvelles en lisant un journal viennois qui le baptise — tout simplement — le « chéri de Paris ».

En attendant le fatidique « on tourne » je demande à Fernandel de bien vouloir me raconter ses débuts.

— Mes débuts ? Il y a si longtemps de cela. Et ce n'est guère intéressant. J'ai mangé de la vache enragée plus souvent qu'à mon tour mais n'empêche que c'était le bon temps.

Il me regarde et ajoute vivement :

— Surtout n'allez pas me croire. C'est une manie que nous avons de toujours dire que le passé valait mieux que le présent. Des blagues ! Pas un de nous ne voudrait recommencer. Avec le recul nous magnifions nos souvenirs. Certains jours il me semble que jamais je ne fus aussi heureux que lorsque je chantais à « La Fauvette », un petit bastringue du Boulevard Barbés.

— Quels sont vos projets ?

— Lorsque j'aurai terminé ce film, je prends le premier train pour Marseille où je vais retrouver ma femme et mes trois enfants. Car vous savez que j'ai trois enfants, deux filles et un garçon et pas un qui ressemble à son père — ils sont moins beaux — si ce n'est pas un malheur, té ?

— J'ai entendu dire que vous aviez une bien belle villa à Marseille.

— Elle n'est pas mal. Je l'ai fait construire à mon goût. Certains me traitent d'avare parce que je ne suis pas dépensier. Parbleu, je sais le mal qu'on a à gagner de l'argent. En tout cas je n'ai pas lésiné pour ma villa. Elle s'appelle « Aux mille roses ». Elle est construite sur le bord de la mer et j'adore y vivre.

— Je parie que vous passez vos journées à la pêche ?

— Pas tout à fait. Mais j'y vais tous les jours. Pour la bouillabaisse, vous comprenez. Le reste du temps je me promène sur la Cannebière et je joue aux boules. Le jeu de boules, c'est très intéressant car ça donne des idées — pas à moi, par exemple. Un jour nous faisons une partie de boules, Manse, Dumas et moi quand Manse me dit : « J'ai une idée d'opérette pour toi. » — « Raconte ». Et voilà mon beau-frère (vous ne savez peut-être pas que Jean Manse est mon beau-frère ?) qui nous dit le sujet de son opérette. Roger Dumas s'écrie : « Je me charge de la musique ! » Et le quatrième partenaire d'ajouter : « Je l'éditerai ! » Que vouliez-vous que je fisse ? Je m'exécutai et déclarai : « Je la jouerai ! » Et voilà comment naquit *Ignace*.

— C'est vraiment un jeu inspirateur !

— Plus que vous le pensez car c'est aussi à une partie de boules que Pagnol réalisa le scénario de *Irénée alias le Schpountz* et que je décidai d'interpréter ce rôle.

— Les boules sont-elles aussi responsables de *Barnabé ?*

— Vous vous moquez de moi, ce n'est pas gentil.

— Quel sera votre prochain film ?

— Après avoir passé quelques jours à Marseille pour me reposer, je partirai pour Rome interpréter *Ernest le Rebelle* avec Christian Jaque. Les extérieurs sont tournés en Sicile, le seul endroit en Europe pouvant rappeler les paysages de la Havane où l'action est censée se dérouler.

— Quel personnage incarnez-vous dans ce film ?

— J'incarne un petit musicien ambulant ballotté par les hasards de l'existence. Plus tard il devient chef des rebelles. J'ai un faible pour ce genre de situation. Mais je suis très ému par ce départ en Italie, mon second voyage à l'étranger, le premier étant un séjour à Berlin pendant une épidémie de dythtérie . . .

— Craignez-vous une autre épidémie ?

— Non. Mais c'est la langue qui me gêne. Evidemment je « potasse » chaque jour le « manuel du parfait italien ». Aussi suis-je capable de réclamer sans hésitation de l'essence ou un gîte. La route de Marseille à Rome étant toute droite, je n'ai pas peur de m'égarer.

— Donc rien à craindre . . .

— Mes craintes viennent de ce qu'en Italie le code automobile oblige à tenir sa gauche. J'ai peur de ne pas m'y habituer. Et je n'ai pas osé demander au Duce de faire exception en ma faveur !

A quoi sert la popularité ?

Le Canada à Glasgow

par François Laroche



On a dit trop de mal et pas assez de bien du pavillon canadien érigé à Glasgow par le gouvernement fédéral. Les plus sévères à son endroit furent les journaux et magazines de l'Ontario. Autant la presse canadienne se montra tendre pour le pavillon canadien de l'Exposition Internationale de Paris (1937), autant elle fut injuste pour celui de Glasgow. (Exposition de l'Empire, mai-octobre 1938).

Ayant vu les deux (car j'ai l'innocente et coûteuse manie des expositions), mon opinion sur ce sujet est tout autre. Au pavillon de Paris je préfère franchement celui de Glasgow. La raison en est simple. Destiné à une exposition d'arts et métiers modernes, notre pavillon de Paris eût pu aussi bien convenir à l'Exposition de Toronto, si mesquine y était la place réservée à nos arts et métiers modernes. De plus, l'exécution du programme d'architecture n'y fut pas des plus heureuses. Construit sur le modèle d'un silo à grains, — mais à une échelle trop réduite, — ce pavillon avait l'air d'une grosse bobine. Des bas-reliefs avaient été déposés à ses pieds, un peu à la diable, comme on range d'encombrants portraits de famille dans un débarras.

L'Exposition de Glasgow est ce qu'on appelle une foire industrielle et commerciale. Pas autre chose. Pour une exposition de ce genre, on a construit un très beau pavillon du meilleur style d'aujourd'hui, sobre, élégant aussi, et remplissant parfaitement son but. A l'intérieur, nos produits (agricoles, industriels, miniers, etc.), en un mot tout ce que notre pays offre en vente au Commonwealth britannique.

Toutefois, les deux statues dorées (œuvre de Frank Dobson) qui flanquent l'entrée du pavillon nous ont vaguement inquiété. Symbole de la « vigoureuse » jeunesse canadienne (en proie aux affres du chômage et de la crise), elles rappellent à la fois Maillol, dans ce qu'il a de moins intéressant, et les prouesses tapageuses des sculpteurs soviétiques. La sculpture canadienne, comme nous la connaissons, celle de l'Ouest, de l'Ontario et du Québec, n'en est pas encore là !

L'affluence à notre pavillon, gardé par des gendarmes de la police montée en tunique rouge qui font l'admiration des petits Ecossais en kilts et des petites filles aux blonds cheveux nattés, est considérable. On y vend chaque jour au public plus de deux mille échantillons de nos produits : fromage, pommes, conserves de fruits, légumes et potages, bacon, miel, sirop, sucre et beurre d'érable, sauce aux tomates, marinades, saumon et homard.

Grâce à cette exposition encore, on a aussi vendu à divers pays du Commonwealth (Angleterre, Ecosse, Indes, Afrique du Sud), par l'intermédiaire de notre ministère du commerce et de notre agent commercial à Glasgow, une énorme quantité de bois canadiens.



Le pavillon du Canada à l'Exposition de Glasgow (mai-fin octobre 1938). Flanqué de deux statues dorées du sculpteur Frank Dobson, symboles de la jeunesse canadienne, notre pavillon est un des plus intéressants de l'Exposition qui en compte soixante-dix.

•

Le mur de fond du pavillon canadien est revêtu d'une carte en cuivre du Canada, de mille pieds carrés. En pressant les divers boutons d'un tableau de distribution, les visiteurs éclairent de petites ampoules rouges qui leur indiquent l'emplacement des villes, universités, régions minières, aérodromes, ports importants, hydro-électriques,etc., du Canada.

Photos du Ministère du Commerce, Ottawa.



UN PAYS DONT ON PARLE

La Tchécoslovaquie

par Marcel Daniel

JOURNAUX et revues, tant européens qu'américains et canadiens, parlent beaucoup de la Tchécoslovaquie. Cela, depuis quelque temps déjà, surtout depuis la réalisation de l'Anschluss.

Qu'est-ce que la Tchécoslovaquie ? C'est, d'après l'hebdomadaire *Gringoire*, « un Etat créé de toutes pièces par le traité de Versailles. Long de 558 milles, il est large de 60 à 150. Ses frontières s'étendent sur 1800 milles. »

La Tchécoslovaquie est bordée au nord et à l'ouest par l'Allemagne et la Pologne, au sud par l'*ancienne* Autriche, et par la Hongrie, à l'est par la Roumanie.

Ethniquement, ce pays constitue un véritable musée de races où ne figurent pas moins de six nationalités différentes : 6 millions ½ de Tchèques, 3 millions ½ d'Allemands, 2 millions de Slovaques, 1 million de Hongrois, 500,000 Ruthènes, 250,000 Polonais et une nombreuse population juive éparse sur tout le territoire.

Ils ne s'agit pas ici d'étudier la question sudète, ni de se demander si la France se porterait ou non, en cas de guerre, au secours de la Tchécoslovaquie. Qu'il nous suffise de jeter quelques regards sur la Tchécoslovaquie, appelée le Parc de l'Europe, et pays particulièrement agréable et où la vie culturelle est aussi riche que pittoresque. Ce dernier aspect surtout vous intéressera.

On trouve, en Tchécoslovaquie, une quantité de monuments marquants d'architecture : depuis les temps préhistoriques une vie culturelle ardente régna sur le territoire de la République tchécoslovaque actuelle, d'innombrables monuments archéologiques et historiques en sont le témoignage, particulièrement les bâtiments. En tête dans ce domaine figure Prague, la capitale et le cœur de l'Etat, qui provoque une profonde admiration; on dit avec quelque raison que Prague est un conte en pierre — Prague aux cent tours et selon Humboldt la quatrième ville du monde en ce qui concerne la beauté. En dehors du vieux château royal, il y a surtout les palais de la noblesse de Bohême, le pont Charles et une quantité d'églises majestueuses — (dans l'une d'elles on conserve la célèbre statuette du « Petit Jésus de Prague ») — D'autres villes de la République peuvent s'enorgueillir également de monuments importants et historiques.

La vieille noblesse de Bohême construisit dans des endroits importants, dans des vallées et sur des hauts rochers des châteaux-forts et manoirs, dont les restes émerveillent encore aujourd'hui les visiteurs.

Les temps modernes ont apporté un nouvel élan à l'architecture, qui a produit dans la République tchécoslovaque, spécialement, des bâtiments caractéristiques de l'art de la construction moderne : on trouve à Prague et aussi en province de nombreuses constructions publique et privées. On a fait des découvertes très intéressantes au point de vue de la culture préhistorique.

Le peuple tchécoslovaque a créé, malgré sa dépendance politique, et ne comptant que sur lui-même, plusieurs produits remarquables de l'art populaire. Des chanteurs et poètes populaires ont surgi et composèrent des chansons et mélodies émouvantes, le peuple créa des costumes nationaux artistiques, riches en couleur, des fêtes et des jeux populaires dignes d'admiration, marqua de son empreinte des broderies, des produits de terre cuite richement parés, des constructions, des sculptures de bois etc . . .

Le peuple tchécoslovaque est de ceux qui ont conservé leurs costumes, nationaux, constructions nationales et coutumes les plus anciens.

Le peuple tchécoslovaque, droit, simple, sincère et accueillant, aime les hôtes, gardant le souvenir du proverbe des vieux Slaves : « Hôte à la maison, Dieu à la maison ».

On trouverait difficilement un autre peuple aussi profondément épris de culture physique que les Tchécoslovaques, et cet amour constitue déjà selon le père tchécoslovaque de la culture physique, Tyrs, une obligation fondamentale du citoyen. Les fêtes tchécoslovaques des Sokols, avec des dizaines des milliers de participants et des centaines de milliers de spectateurs, sont organisées à la manière des Olympiades des vieux Grecs tous les six ans.



Ci-haut — L'image la plus connue de Prague, capitale de la Tchécoslovaquie. Le pont Charles IV, sur la Moldau et, à l'arrière-plan, le palais du gouvernement et la cathédrale de Saint-Vit.

●

Une vue de la Mala Strana, le vieux quartier de Prague riche en églises et palais. La population de la ville, l'une des plus belles du monde, est d'environ 800,000 habitants.

NOTRE ROMAN COMPLET



L'ERMITE DE

par LOUIS

PAR un pluvieuse après-midi de novembre, trois jeunes filles s'entretiennent nerveusement dans le grand salon de l'hôtel Hérard dont les fenêtres donnent sur le boulevard Mac-Mahon à Autun.

Grande, forte, la chair rebondissante dans un fourreau de satin vert, Gilberte, âgée de vingt-six ans, essaie un pas de fox-trott sur le parquet minutieusement ciré et débarrassé de ses tapis. Avec des rares cheveux plaqués autour d'un visage épais au teint brouillé, des yeux bruns petits et ronds, au regard revêche, non seulement Mlle Labassette n'a rien de séduisant, mais elle offre plutôt un ensemble antipathique.

Sa sœur, de deux ans plus jeune, possède un corps de Diane chasseresse. De grandeur moyenne, élancée et souple, Simone, par une savante étude des gestes, trouve le moyen d'être gracieuse en tout. Vêtue d'une robe de crêpe roupe, sans manches et exagérément courte, la jeune fille, à demi étendue sur un vaste coussin, semble réfléchir devant des corbeilles de fleurs apportées en prévision d'un bal organisé pour le soir même. Cette pose nonchalante met en valeur sa taille svelte et le délicat modelé de sa tête fine aux cheveux châtains artistement ondulés. Ses yeux de couleur noisette, largement fendus, au regard à la fois provocant et langoureux, rayonnent dans un visage au teint mat et ses lèvres légèrement méprisantes ébauchent un sourire capiteux qui ne manque point de charme.

La plus jeune et la plus petite des trois n'offre rien de commun avec ses deux compagnes et c'est, au demeurant, fort naturel, puisque née d'un premier mariage de M. Hérard, elle n'est même pas leur demi-sœur.

Jeannine possède un corps menu aux lignes harmonieuses et souples, de beaux cheveux blonds qui frisottent autour d'un visage délicat à l'ovale grassouillet et de grands yeux gris intelligents dont l'éclat humide reflète l'expression d'une nature ardente et sensible. Le nez droit aux ailes mobiles, la bouche mignonnement modelée, rouge et fraîche comme une fleur, le teint clair et la peau fine achèvent de former un ensemble infiniment séduisant.

Debout devant une fenêtre, elle semble porter toute son attention aux coups de vent qui secouent les branches des arbres et dispersent dans l'avenue les dernières feuilles de l'automne. Son regard mélancolique monte des flaques d'eau de la chaussée au ciel uniformément gris qui semble emmurer toute imagination.

Une voix aigre qui l'interpelle depuis un instant, l'oblige à quitter sa rêverie.

— Ma chère, je te saurais gré de ne pas être coquette avec M. de Chazeuil, ce soir, et de ne point l'accaparer comme tu l'as fait à la dernière réception de maman.

— Qu'est-ce qui te prend... Gilberte ! Crois-tu donc qu'il m'intéresse ton M. de Chazeuil !

— Alors, s'il ne t'intéresse pas, pourquoi le retiens-tu près de toi ? Tu n'es pas sans ignorer qu'il m'a suffisamment fait la cour cet été, pour se promener l'hiver prochain. Si tu crois que les maris abondent !... En tout cas, moi, je ne tiens nullement à lâcher celui-ci et si tu continues avec lui tes mines coquettes, eh bien ! tu auras affaire à moi !

— Tu m'ennuies à la fin avec tes prétendants, s'écrie Jeannine son tour. M. de Chazeuil est bien libre d'agir sa guise, je suppose ! Mais rassure-toi, je ne te le prendrai pas, il est bien trop laid.

— Dites donc, lance Simone d'une voix autoritaire, au lieu de vous disputer, vous deux, vous feriez mieux de m'aider à disposer toutes ces fleurs dans les angles du salon.

— En voilà une idée ! n'est-ce point l'affaire des domestiques, cette besogne ! réplique Gilberte de cette voix hargneuse qu'elle prenait toujours en famille.

— Les pauvres diables ! dit Jeannine compatissante, ils ont pourtant assez de travail avec l'organisation du buffet et l'ornementation du jardin d'hiver !

— Toi... personne ne demande ton avis, reprend sèchement Gilberte, alors que Simone riposte d'un ton posé :

— Oh ! moi, je ne fais pas l'hypocrite, ce n'est point par bonté d'âme que je distribue ces fleurs, mais par goût et surtout avec l'idée d'orner artistement notre salle de danse, car je sais que cet



Dessin de F. L. NICOLET

ROCHEMAURE

DERTHAL

arrangement ne passera pas inaperçu aux yeux de certains invités . . . Et comme je ne me pique point de modestie, je serai fort aise des félicitations qu'on ne manquera pas de me décerner.

— Par exemple, ton admirateur, M. Lucien Chevannes, reprend la voix aigre de Gilberte, qui glisse en même temps un mauvais sourire dans la direction de Jeannine.

— Mon Dieu, oui, mon admirateur, réplique la jeune Diane avec ostentation, et ma foi, j'avoue que cela n'est point pour me déplaire. M. Chevannes ne saurait être confondu avec aucun autre; c'est un personnage marquant à Autun : jeune, riche, avocat d'avenir, que puis-je rêver de mieux ?

— Prends garde, murmure Gilberte à l'oreille de sa sœur, tu possèdes une rivale en Jeannine.

Simone esquisse un mouvement d'épaules plein de mépris, et, d'une voix moqueuse :

— Cette gamine, ce petite bout de femme . . . allons donc !

— C'est son amie d'enfance, ma chère, reprend Gilberte agacée par l'attitude prétentieuse de sa sœur. On chuchote même ajouta-t-elle, qu'une tendre idylle s'est ébauchée entre eux.

— Promesses de gamines ! . . . Cela ne compte pas dans la vie, riposte Simone avec toute son arrogance de jolie femme.

— Peut-être, mais Mme Chevannes, la tante de Lucien et la cousine de Jeannine, désire ce mariage; enfin, la fille de notre beau-père possède une dot fort convenable et ce n'est point notre cas, hélas !

— Ma chère, j'en sais plus long que toi sur ce sujet. M. Hérard qui nourrit à vrai dire des ambitions pour la petite Jeannine, ne s'est livré jusqu'à présent qu'à des spéculations malheureuses et, ma foi, la dot de sa fille s'en trouve plutôt mal.

— De qui tiens-tu cela ? chuchote Gilberte, franchement intéressée.

— Du fondé de pouvoir de M. Hérard.

— Je l'oubliais, en effet, tu as été au mieux avec lui, paraît-il.

— Oh ! un flirt sans importance, corrige Simone avec dédain.

Pendant cette conversation à voix basse et qu'elle devine peu charitable, Jeannine a disparu pour aller se réfugier dans le petit salon réservé aux bridgeurs. Quatre tables y sont déjà installées avec leurs jeux de cartes, des cigares et des cendriers de grès flammé. La jeune fille jette un coup d'œil distrait sur ces préparatifs, puis, debout devant la fenêtre, elle pose un front soucieux sur la vitre ruisselante de pluie et se prend à songer; mais à peine est-elle installée que sa belle-mère pénètre à son tour dans la pièce.

Mme Hérard est une belle et grande personne à l'œil d'un bleu métallique et dont le regard perçant vous donne comme un choc : *Est ego quae divum incedo regina !* — « C'est moi la reine des dieux qui m'avance. » (Virgile). — Quelques années plus tôt, sa beauté était fort admirée. Maintenant, un teint encore très blanc, une gorge ferme, une bouche petite restée jeune et une abondante chevelure, mais d'un blond oxygéné, rivalisent de zèle pour entretenir cette réputation de beauté déclinante. Aussi, les jolis cheveux de Jeannine, de ce blond de miel si rare qui, à lui seul, est une parure, ont-ils le don d'irriter l'ancienne Mme Labassette et de lui faire prendre en grippe la fille de son mari.

— Allons ! lance Mme Mérard sur un ton ironique, voilà Mademoiselle de nouveau plongée dans ses rêveries . . . dans ses bouderies plutôt. Il me semble que pour une fois mieux vaudrait te rendre utile.

— Et c'est bien, Madame, mon plus ardent désir, mais je m'aperçois que tout est déjà prêt pour votre soirée.

Jeannine n'avait jamais pu s'habituer à appeler « maman » cette belle-mère pour laquelle elle ne ressentait qu'une vive et profonde antipathie.

— Tout est prêt, c'est un peu s'avancer, jette Mme Hérard d'une voix agressive; si par exemple tu passais au fumoir, tu pourrais constater que journaux et revues y brillent par leur absence.

— Et quoi d'étonnant, petite mère, s'écrie Simone moqueuse; ignores-tu que Jeannine collectionne toutes les brochures où se trouve seulement inscrit le nom de Norbert Destrée.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, riposte d'un ton sarcastique Gilberte qui ne peut pardonner au jeune homme en question d'avoir dédaigné ses avances.

— Tu as reçu des nouvelles de ton parrain ces jours-ci ? demande Mme Hérard à sa belle-fille.

Jeannine éprouve un moment d'hésitation; ses fins sourcils se rapprochent dans une attitude rebelle, mais bientôt elle se décide à répondre très brièvement.

— Oui, hier.

— Il ne te parle pas de son retour ?

— Non.

— C'est dommage, répond Mme Hérard pensive, sa présence à notre soirée eût été on ne peut plus flatteuse pour nous. On parle beaucoup de lui en ce moment; sans conteste, Destrée est un artiste consommé et un très grand peintre.

— Ma pauvre maman, réplique Simone comiquement apitoyée, tu en nourris des illusions ! Si tu crois que Destrée va venir se poser chez nous en vedette !

— Et pourquoi non ? Après tout, que fait-il donc à Paris ?

— Oh ! ceci ne prouve pas qu'il soit mondain. Tu sais bien, maman, que cet homme est un ours, jette aigrement Gilberte.

— Ma foi, j'avoue que le chroniqueur de la *Revue des Arts* l'a bien surnommé en l'appelant «l'Ermite de Rochemaure», ajoute Simone railleuse.

— Ce nom est encore un euphémisme, déclare méchamment Gilberte : « Ours de Rochemaure » lui conviendrait mieux. Dernièrement, les Maucroix de la rue des Bancs sont passés chez lui... Eh bien ! il n'a même pas daigné les recevoir, ne fût-ce qu'un instant. C'est aimable, n'est-ce pas ?

— Dame ! mon parrain n'est pas un hypocrite, lui ! lance Jeannine avec énergie.

— Ah ! c'est un beau sauvage, ton parrain ! s'écrie violemment Gilberte, que cette réponse vient d'exaspérer.

— Allons, Jeannine, en voilà assez, dit à son tour Mme Hérard d'un ton sec. Va me chercher les revues et ne réplique pas. A-t-on jamais vu une jeune fille aussi mal élevée !...

Chapitre II

Trois heures du soir en novembre, au Chatelet, en Morvan. Un vent glacé achève d'effeuiller les frondaisons dorées des collines. Il bruine, le ciel est bas et, sous son aspect couvert et morne, l'étang prend des teintes grises. L'Yonne et le ruisseau de Préperny grondent plus fort et bondissent avec fracas sur les roches brunes de leur lit tourmenté. Ces premières tempêtes hivernales n'effrayent pourtant pas l'humeur vagabonde de Norbert Destrée, qui éprouve même une âpre satisfaction à errer sous la caresse du vent.

C'est que, depuis son dernier séjour à Paris, le peintre ne décolère pas. Il en veut à toute la société du mauvais goût de notre époque, de la décadence des esprits et du mercantilisme qui se faufile jusque dans les arts. Aussi trouve-t-il la continuelle agitation des branches battues par la rafale et la grande clameur de la forêt déchaînée en pleine harmonie avec l'état de son âme.

Le soir tombe; derrière le rideau de bruine, le paysage s'est brusquement évanoui. D'un pas lent et mesuré, Norbert monte la route des Joies pour atteindre Rochemaure. Il est là, sur la droite, son manoir Louis XIII, à mi-côté d'une colline couronnée par la forêt de Devilly. Un taillis de chêne et de châtaigniers précède le mur bas et roulant des jardins de Rochemaure; puis c'est un imposant massif de vieux hêtres, hauts et touffus, qui s'entr'ouvre sur la demeure grise et trapue dont la haute toiture d'ardoises mauves s'agrémente d'une galerie à balustres de pierre.

Cette vue, chère à Destrée, remet soudain en la mémoire de l'artiste la jolie romance de *Fidelio* et lorsqu'il pousse la grille de fer pour pénétrer dans une allée bordée de houx, de mahonias et de fougères, Norbert se surprend à fredonner :

J'aimais la vieille maison grise
Où j'ai grandi près du foyer.
Les jours y coulaient sans surprise,
Sous les branches du vieux noyer :
Les choses m'accueillent doucement
Et dans leurs réseaux, les lierres
Enlaçaient mon âme d'enfant.
Hélas ! mon âme s'est reprise,
D'autres pensers m'ont envahi !
Déjà s'efface dans l'oubli
Ma pauvre vieille maison grise !

Eh bien ! non, il ne l'a jamais oubliée, lui, sa petite maison grise, âme de son terroir qui l'a suivi partout pour le protéger et le consoler. Que de fois, au début de sa carrière artistique, le souvenir de son antique demeure l'a gardé de s'enorgueillir au chant des hosannas qui ont accompagné sa glorieuse ascension ! Et n'est-ce pas cette même vision qui l'a soutenu pendant la guerre, aux jours sombres de découragement ? Ce fut encore cette douce image qui, détournant son esprit des vaines adulations du monde, finit par lui dicter cette vie toute de recueillement et de solitude, seule condition, chez un homme de talent, pour créer des œuvres fortes, réfléchies et sincères...

Depuis longtemps orphelin et libre de sa destinée, Norbert aurait pu se griser de ses succès et se lancer dans cette vie parisienne plus ou moins frelatée. Artiste incomparable, jeune, beau, distingué, il vit toutes les portes s'ouvrir devant lui et, faut-il l'avouer, pendant un certain temps, comme beaucoup d'autres, il se laissa emporter par le courant des flatteries mondaines. Mais une première déception sentimentale suivie de quatre années de guerre changea complètement sa manière de voir. D'un esprit contemplatif et original, Destrée comprit très vite qu'il devait fuir l'esclavage des salons et la jalousie des clans, s'il voulait sauvegarder sa personnalité et défendre sa liberté menacée. Même au moral, le peintre entendait conserver son indépendance, rester maître de ses facultés et ne subir aucune influence étrangère. C'est alors qu'il délaissa le portrait pour le paysage et vint s'isoler à Rochemaure. Dans cette retraite où il se complaisait, les incidents de la vie mondaine n'eurent pour lui que de lointains échos. Chaque automne il se rendait à Paris pour y exposer ses peintures, une fois de retour en son Morvan, redevenu le spectateur fidèle de beautés sans cesse renaissantes, il prêtait une oreille attentive aux moindres frémissements de la Nature et peu à peu ce fut le divin Architecte qu'il aperçut, et qu'il comprit jusque dans ses plus humbles manifestations.

Au seuil du vestibule, Norbert secoua ses pieds pour en détacher la terre des chemins, et Fanchette, la vieille domestique qui l'avait vu tout enfant, accourut de sa cuisine. Mince, alerte et proprette, Fanchette, ou plus familièrement Fanchon, conservait malgré ses soixante ans une physionomie jeune et éveillée. Ses pétillantes prunelles brunes possédaient la vivacité des yeux d'écureuil, son nez se retroussait d'un air provocant et, au reste, tout son visage effilé, sous sa coiffe de dentelle noire, présentait une expression franche et toujours prête à la riposte.

— Hé ! Monsieur Norbert, s'écria-t-elle sur un ton d'affectueuse bonhomie, vous voilà trempé comme une soupe et heureux comme un roi ! Drôle de goût tout de même de sortir toute une soirée par un temps pareil.

Destrée souriait et ce sourire qui découvrait une double rangée de petites dents de loup très blanches, transformait soudain le visage plutôt sévère du jeune homme; alors ses yeux couleur café s'adoucissaient à l'infini et devenaient même ensorcelants. La nature, d'ailleurs, l'avait visiblement gâté : de taille moyenne, à la fois mince, robuste et nerveux, avec son teint basané, son nez droit, ses lèvres fines et spirituelles surmontées d'une moustache brune coupée très court, ses cheveux noirs tassés négligemment autour du front haut, le peintre offrait un type original et charmant qu'il n'était pas facile d'oublier.

Après avoir enlevé ses bottes et accroché un manteau de pluie dans le vestibule où ronflait un poêle à bois, l'artiste pénétra dans une vaste pièce qui lui servait à la fois d'atelier, de bureau, voire même de salle à manger. Les sièges en étaient de chêne sculpté, recouvert de coussins en velours bleu de Prusse fileté d'or. Sur une longue table massive s'étalaient les objets les plus hétéroclites : de gros volumes aux reliures anciennes, des crayons de couleur, des croquis, des projets, des dessins assemblés pêle-mêle, un cendrier en porcelaine japonaise, un grand plat persan minutieusement ciselé, le tout rehaussé d'un énorme vase égyptien trapu et bleuâtre où s'alanguissaient de jaunes chrysanthèmes. Au-dessus d'une basse mais longue bibliothèque de chêne trônait un grand christ en argent ciselé, d'un très beau travail italien et dans un angle de la pièce un chevalet supportait une peinture inachevée.

Un feu de bouleau flambait joyeusement dans une large cheminée écussonnée et ornée de deux grands vases rouges en porcelaine de Chine; la clarté de l'âtre luttait avec celle du jour tombant qui pénétrait encore par les grandes baies vitrées de petits carreaux.

Un instant, Destrée regarda le ciel qui se glaçait de gris, puis, ayant tiré de sa poche une courte pipe en racine de bruyère, l'artiste la bourra consciencieusement, et finit par l'allumer avec une lenteur tout épicurienne. Alors, en chevauchant sur une chaise, il s'installa béatement devant la cheminée, et d'un œil rêveur il se mit à contempler pour la millième fois cette grande salle dont les murs disparaissaient presque entièrement sous la multitude des tableaux les plus divers que sa fantaisie y avait accumulés.

Le peintre n'avait que trente-cinq ans, mais déjà il prétendait avoir acquis cette certitude que dans la vie tout est vanité, excepté cependant les satisfactions esthétiques.

Là, dans le calme profond de sa vieille maison grise alors que le vent mugissait au dehors et que la pluie continuait à tomber, Norbert éprouvait un bien-être inexprimable. Cette complète solitude apaisait presque toujours ses velléités de révolte contre la société, et les longues soirées au coin du feu, en compagnie de sa pipe et de son chien, contribuaient toujours à exalter sa pensée et à développer son dilettantisme invétéré.

L'arrivée de Fanchette, une grosse lampe à la main, suspendit un instant sa rêverie.

Tout en tirant les rideaux avec précaution :

— Avez-vous seulement remarqué votre courrier sur la table, Monsieur Norbert ? interrogea la brave femme d'une voix chantante. Parmi toutes les paperasses que m'a remis le facteur, vous trouverez une lettre qui doit être de la petite Jeannine; ça m'a l'air du moins de son écriture.

Destrée tendit la main pour se saisir de la lettre, mais au même instant son chien, un vulgaire berger au long poil noir frisé, poussa la porte restée entr'ouverte et bondit vers son maître. Sans se soucier que ses grosses pattes étaient pleines de boue, l'animal avait sauté sur le divan et s'y était installé impudent et tranquille.

Au cris d'orfraie jetés par Franchette, Norbert insouciant se mit à rire. Mais le berger, qui se sentait soutenu par son maître, répondit par un jappement moqueur, et tandis qu'il se couchait en rond, affirmant ainsi sa résolution de dormir sur ce siège moelleux, il tourna vers la gouvernante en furie des yeux brillants et narquois.

— Sale bête ! tu vas me faire un joli divan, ne put s'empêcher de crier Fanchette. Tout de même, Monsieur Norbert, vous n'êtes point raisonnable avec votre chien; ce n'est pourtant pas les qualités qui l'étouffent : il est voleur comme une pie, paresseux comme un loir, gourmand comme une chatte et avec cela d'une insolence et d'un hypocrisie sans pareilles.

— Assez, assez, Fanchon ! objecta vivement Norbert amusé. C'est entendu, nous savons que Black possède tous les défauts d'un homme, mais qu'il présente également toutes les qualités d'un chien. Il est fidèle et reconnaissant et, ma foi, c'est tout ce que je lui demande.

— Oh ! reconnaissant... riposta Fanchette avec une grimace comique.

— Oui, ma bonne, ne t'en déplaise ! Il m'a toujours su un gré infini de l'avoir tiré de misère, alors que tout jeunet, des gosses de la Promenade des Marbres s'évertuaient à vouloir le lapider. Fais simplement mine de m'attaquer, tu verras un peu ses crocs. Lorsqu'il m'accompagne en mes randonnées, il ne faut même pas qu'un *quidam* me regarde de travers.

— Est-ce vrai cela, mon vieux Black ? termina le peintre; et ce disant, il tirait amicalement les oreilles du berger qui, frétillant de la queue, poussait de petits glapissements de bien-être.

Alors, avec un haussement d'épaules irrévérencieux, Fanchette s'esquiva sans hâte pendant que Norbert ouvrait la lettre de sa filleule. Mais, avant de commencer sa lecture, le peintre secoua sa pipe sur les chenêts pour en faire tomber la cendre, puis l'ayant bourrée de nouveau, il la ralluma et se mit à la fumer lentement à petits coups, les yeux mi-clos, goûtant alors béatement le silence de sa maison, conscient du bonheur agreste et tranquille de sa vie de célibataire.

« Cher parrain, mon seul grand ami.

« Depuis quelques jours, j'essaie de vous imaginer dans votre retraite de Rochemaure et, ma foi, je n'y parviens guère; il ne me reste en effet

(*Lire la suite page* 16)

AVEZ-VOUS APPRIS LA NOUVELLE?



● Dans tout le Canada, les femmes sont enchantées du nouveau Palmolive amélioré. L'avez-*vous* essayé ? Sinon, procurez-vous-en 3 morceaux aujourd'hui. Vous trouverez son nouveau parfum exquis et rafraîchissant. Vous aimerez sa nouvelle dureté, car c'est cela qui rend le nouveau Palmolive amélioré plus durable, plus économique.

Mais c'est surtout sa nouvelle douceur soulageante que vous aimerez. Un léger changement dans le mélange des fameuses huiles de palme et d'olive rend la mousse du Palmolive plus efficace que jamais . . . garde la peau la plus sensible douce, souple et belle . . . sans la moindre irritation. *Votre* peau a besoin du nouveau soin de beauté plus doux du Palmolive. Commencez dès demain à conserver votre teint de jeunesse.



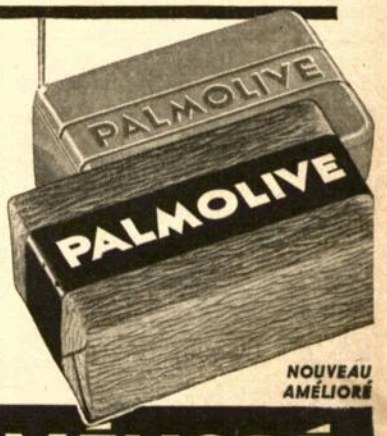


"PALMOLIVE EST LE SEUL SAVON EMPLOYÉ DANS LE BAIN QUOTIDIEN DES JUMELLES DIONNE. LEUR PEAU EST CLAIRE, NORMALE ET SAINE".

Allan Roy Dafoe

Il y a un charme durable dans ce simple traitement de beauté Palmolive

Pour le visage, le cou et les épaules, et dans votre bain, frictionnez-vous doucement avec une mousse chaude et abondante de Palmolive. Nettoyez les pores à fond. Rincez à l'eau, chaude puis froide. Ce traitement de beauté n'est pas plus compliqué que cela. Et cependant, il n'y a pas de plus sûr moyen d'assurer la réelle beauté de toute la peau.



Essayez le LE NOUVEAU PALMOLIVE AMÉLIORÉ

(*Suite de la page* 14)

qu'un très vague souvenir de votre castel morvandeau. C'est à peine si, fermant les yeux, je retrouve le magnifique panorama qui, voilà dix ans, soulevait mon juvénile enthousiasme. Déjà dix ans ! Ah ! c'était alors la joie, le bonheur pour votre petite Jeannine. Vous souvenez-vous, parrain, du jour que je viens d'invoquer ?

« Vous étiez en convalescence d'une grave blessure contractée à la guerre et nous étions allés vous voir, papa, maman et moi, comme ce jour-là, ma petite maman était jeune et jolie ! Vous rappelez-vous ? D'autant plus jolie que le bonheur d'avoir enfin son mari près d'elle, l'embellissait encore. C'est elle surtout que je revois, c'est à elle que vont davantage mes pensées. Quant à mon père . . . il s'est montré si distant, si peu affectueux dans la suite ! . . .

« Lorsque, une année après la mort de cette chère maman, il convola en justes noces avec la belle Mme Labassette, je n'avais pas treize ans, mais immédiatement je sentis que mon bonheur s'écroulait, et que jamais, je ne serais heureuse. Hélas ! mon pressentiment ne m'a guère trompée. Quel changement dans l'hôtel Hérard dès que cette femme en eut pris possession ! Que de fêtes vaines et de frivoles réceptions ! Encore aujourd'hui, ces sortes de plaisirs m'attristent profondément par l'hypocrisie qui s'y déploie. Et ne craignez pas, cher parrain, que je prenne tout ce vacarme au sérieux. Je sens déjà le peu de prix qu'il faut attacher aux prévenances dont on vous accable et la valeur réelle des compliments qu'on vous octroie sans compter.

« Plus j'avance en âge et mieux je constate la laideur de la sotte et vile humanité; l'existence au sein d'une société hypocrite et corrompue, je m'en aperçois maintenant, n'est qu'une longue suite de misères et il faudrait s'enfermer dans une tour d'ivoire ou se réfugier au fond d'un cloître pour fuir l'horrible spectacle qu'offre un monde sans pudeur à vos regards stupéfaits.

« Oh ! certes, la vie n'est pas également meurtrière pour tous et lorsque la belle et majestueuse dame Labassette, à demi-ruinée, rencontre quelque jour sur son chemin le bon et simple M. Hérard, convenons que ce ne fut point pour elle une mauvaise affaire. Comme la guerre venait de finir et que tous nous aspirons à une vie normale, ma coquette et frivole belle-mère se sentit au mieux dans le vaste hôtel Hérard, pour mener la douce existence de ses rêves. La situation brillante de mon père, descendant d'une aristocratique famille de magistrats, avocat lui-même, banquier fort réputé à Autun, paraissait bien en effet de nature à satisfaire pleinement les goûts compliqués de Mme Labassette. Et les événements n'ont point démenti ses espoirs.

« Son premier bal de la saison, qui date de trois jours, a été, ma foi, fort réussi, mais imaginez-vous que depuis, l'on m'accuse de soutirer le prétendant de Gilberte, M. de Chazeuil. Tout l'été, ce jeune homme lui a fait une cour en règle et la grosse demoiselle Labassette en avait déduit que des fiançailles s'imposaient au moins pour cet hiver. Mais ne voilà-t-il pas que ce prétendant se met soudain à prodiguer toutes ses attentions et ses amabilités à la petite Hérard, cette mauviette sans importance, qui ne devrait pourtant point compter. Dieu sait, cependant, si je me soucie de ce M. de Chazeuil !

« L'avez-vous rencontré depuis peu ? Il est chauve, petit, laid, et il court au moins sur ses trente-cinq ans. Au reste, cher parrain, vous avez dû jadis connaître ce «jeune homme» qui se dit votre condisciple. C'est d'ailleurs lui-mme qui me l'a confié et, vous l'avouerai-je, il ne m'a inspiré quelque intérêt qu'à partir du moment où il eut l'heureuse inspiration de me parler de vous. Nul doute que cette attention intéressée ne m'ait attiré les foudres de Mlle Gilberte, voire même de toute la maisonnée. En bien, tant pis ! Sans m'en réjouir, je ne m'en repens point. Au dire de ma belle-mère, n'ai-je pas un caractère d'enfant gâtée, autoritaire, querelleur et sournois, ce qui me vaut, bien entendu, les incessantes disputes de ses chères filles . . . Et le plus terrible de l'histoire, c'est que mon père, gagné à leur cause, se croit à chaque instant, le devoir de me morigéner.

« Tout ceci, avouez-le, n'est guère de nature à me mettre la joie au cœur et, de guerre lasse, je me sens peu a peu glisser vers la misanthropie. Ah ! ne plus aimer personne ! . . . Avec le temps, je compte bien y parvenir, car ne pensez-vous pas, cher parrain, que c'est une erreur commune à beaucoup d'entre nous de placer l'amour à la base même de notre vie ? Ne devrions-nous pas, dès notre adolescence, nous contraindre à lutter contre ce désir d'aimer coûte que coûte, sentiment qui tôt ou tard précipitera aux plus irréparables sottises. Mais passons. Qu'il ne soit plus question de moi, mais seulement de vous.

« D'abord, laissez-moi vous féliciter de vos succès artistiques. Imaginez-vous que j'ai collectionné toutes les revues où l'on parle du célèbre Destrée, ce qui, entre parenthèses, m'a valu un belle semonce de l'ex-Mme Labassette. N'empêche qu'au cours de la grande réception dont je vous ai parlé, cette même personne n'a pas manqué d'étaler toutes ces brochures avec ostentation et que la moindre réflexion de ses invités fut prétexte à vous couvrir de gloire. Ah ! croyez-m'en, si vous possédiez le talent, sans le succès, vous lui seriez bien indifférent. Mais voilà, vous êtes le peintre dont on parle, le peintre qui vend très cher, aussi tient-elle absolument que votre savant pinceau fixe ses traits sur la toile avant que « des ans, l'irréparable outrage » les ait défigurés. Mais, j'espère bien que vous vous récuserez !

« Elle déploire votre sauvagerie et ne peut comprendre qu'on habite Rochemaure lorsqu'on possède un chalet sur la Promenade des Marbres . . . A Autun. Et le pire, c'est que pour une fois, je suis de son avis : je préfèrerais, moi aussi, que vous fussiez un Autunois ass'du, mais point pour les mêmes raisons que ma chère belle-mère. Ainsi, serais-je à même de vous fréquenter plus souvent et plus longuement. Vous rendez-vous compte, cher parrain, de la rareté de vos apparitions et comme ces moments-là sont courts ? Je n'ai plus que vous, mon grand ami, et presque toujours maintenant je suis seule; mais aussi pénible que soit pour moi cette solitude, je la préfère encore à la société des demoiselles Labassette. Vous allez objecter que j'ai toujours la ressource de fréquenter Mme Chevannes, cette chère vieille cousine de ma pauvre maman et votre voisine de la Promenade des Marbres.

« Sans doute, mais je ne suis plus une pensionnaire qu'on tient éloignée de la maison paternelle. J'ai vingt-deux ans et il est bon qu'on me voie souvent à l'hôtel en compagnie des dames Labassette. Ma belle-mère est bien trop fine mouche pour laisser soupçonner ses sentiments à mon égard. Et puis, si je me rendais trop fréquemment chez cette bonne Mme Chevannes, le monde toujours méchant, ne manquerait point cette occasion de jaser et pour cause : maintenant, son neveu est installé définitivement près d'elle. Et le monde aurait complètement tort, car Lucien passe plus de temps à l'hôtel Hérard que chez sa tante. Vous pourriez penser peut-être que son assiduité est provoquée par la présence ici de votre Jeannine, sa petite amie d'enfance, mais en cela vous seriez dans l'erreur; Lucien se soucie de moi comme de sa première chemise. Simone l'a complètement ensorcelé. vous dire que cela m'indiffère serait mentir . . . mais une fois de plus, je m'aperçois de la fragilité des affections humaines.

— Oh ! mon grand ami, vous devriez bien trouver un moment pour venir consoler

Votre petite Jeannine ! . . . »



Une élégante tenue de voyage, trois pièces, en tissu Viyella.

Chapitre III

Quatre jours s'étaient à peine écoulés depuis l'envoi de la lettre à son parrain que déjà Jeannine se demandait avec anxiété pourquoi la réponse se faisait attendre. L'après-midi était douce et l'atmosphère un tantinet brumeuse, mais, cependant, tout là-haut dans le ciel, on distinguait çà et là des transparences bleues. Pour chasser la mélancolie qui l'envahissait, la jeune fille sortit, traversa le jardin de l'hôtel Hérard et de là gagna la longue terrasse plantée de tilleuls qui offre une vue splendide sur le Morvan. Lorsque Jeannine en eut atteint le parapet, elle s'accouda et promena son regard pensif de la vallée encore embrumée aux molles découpures des collines qui s'enlevaient en grisaille sur le fond du ciel.

A peine était-elle plongée dans ses tristes pensées qu'un bruit de pas sur le sable la fit se retourner, puis jeter un cri de joie.

— Oh ! parrain, quelle bonne surprise, s'écria la jeune fille en s'élançant vers le visiteur inespéré.

Puis, sans façon, très simple, elle posa ses deux mains sur les épaules de Destrée et dressa vers lui son visage devenu soudainement rose de plaisir.

Après avoir délicatement saisi entre ses doigts le petit menton de Jeannine, se penchant un peu, le jeune homme effleura d'un baiser le front de sa chère filleule.

— Alors, la vie ne change toujours pas pour toi, ici ? demanda-t-il gravement. Tu restes à la maison pendant que toute la famille se promène. C'est charmant, ma parole !

— Oh ! la promenade en compagnie des dames Labassette ne me tente guère. A tout prendre, je préfère de beaucoup ma solitude. S'il n'y avait que cela !

— Quoi encore ? Te ferait-on souffrir ? interrogea le peintre avec bonté

— Hélas ! c'est toujours la vie à coups d'épingles et cela finit par me lasser les nerfs. Mais . . . cher parrain, si nous rentrions à la maison, nous serions beaucoup mieux pour causer.

Parvenue dans le petit salon, Jeannine fit asseoir son parrain sur un large divan et comme elle-même s'était installée aux pieds du peintre, sur un gros pouff de soie écarlate brodé de fourrure, Destrée demanda :

— Pourquoi es-tu seule à la maison ?

— Pourquoi . . . Mais parce qu'on m'y a laissée, tout simplement. Depuis hier soir, père est parti avec des

amis chasser dans les bois de Varennes et ces dames sont allées les retrouver ce matin sans même avoir daigné m'offrir de les accompagner. C'est Lucie, la femme de chambre, qui vient de me mettre au courant. Admirable, n'est-ce pas ?

— Mais, c'est tout simplement odieux ! s'écria Norbert outré. Et que dit ton père de cette désinvolte façon de te tenir ainsi à l'écart ?

— Eh ! que voulez-vous qu'il dise! répondit Jeannine avec un sourire plein d'amertume. En arrivant au pavillon de chasse, ma belle-mère lui confiera que je n'ai point daigné les accompagner et le tour sera joué.

— Mais enfin, ma petite, tu peux lui apprendre la vérité, toi; tu peux te plaindre . . .

— Et il ne me croira pas ! Ah ! non, j'en ai assez de me révolter sans aucun résultat. C'est un homme envoûté par la belle Mme Labassette et maintenant la pauvre petite Jeannine compte bien peu dans sa vie, allez !

Le peintre ne releva pas cette réplique, et un long moment il resta sans mot dire, le sourcil froncé, un pli amer au coin des lèvres. Il contemplait sa filleulle et soudain, il découvrait que la chère enfant s'était amincie, que son visage avait pâli et qu'une ombre de tristesse voilait ses yeux gris ordinairement si lumineux. Alors, prenant dans les siennes les deux mains de la jeune fille :

— Ma mignonne, interrogea-t-il doucement, tu souffres de cette existence, n'est-ce pas ? Je le vois, il faut que je parle à ton père, moi; au lieu de retourner ce soir à Rochemaure, je resterai ici jusqu'à demain.

— Parlez à père si vous le voulez, cher grand ami, mais je suis presque assurée que cela ne changera rien à la situation. Je suis une pauvre orpheline que tout le monde délaisse et que plus personne n'aime, voilà tout . . . acheva-t-elle presque bas tant les larmes accumulées au fond d'elle-même faisaient trembler sa voix.

Alors sourdement ému, Norbert se pencha sur sa filleule et la soulevant de terre, il s'assit tout contre lui, sur le divan.

— Mon enfant, tu as le cœur gros et c'est bien naturel. Ne me cache rien, raconte-moi toute ta peine et j'essaierai d'améliorer ton sort.

— Oh ! cher parrain, s'écria Jeannine d'un accent mouillé de larmes, il n'y aurait qu'une façon pour moi de reprendre goût à la vie, ce serait de quitter cette demeure, mais comment ? Où me réfugier ?

— Tu te marieras un jour, petite Jeannine, et pour toi ce sera la délivrance. N'y aurais-tu jamais songé ?

Rougissante, la jeune fille baissa la tête sans mot dire.

— Allons, ouvre-moi ton cœur, reprit Norbert. Là, vraiment, réponds-moi en toute franchise.

— Oui, j'y ai songé autrefois, mais maintenant, c'est bien fini, je ne me marierai jamais.

— Et la raison, s'il te plaît ?

— Parce que l'expérience m'a enseigné à mépriser les hommes.

— Oh ! sapristi ! Tu y vas fort, toi, s'écria Destrée qui ne put s'empêcher de sourire.

— Je vous en prie, parrain, ne vous moquez pas de moi. Je suis on ne peut plus sincère en vous affirmant que je méprise les hommes. Par exemple, voyez mon père, et . . .

— Et . . . ?

— Oh ! rien . . . Ne m'interrogez plus, grand ami, je n'en dirai pas davantage.

Destrée n'insista pas; un long instant il resta silencieux, puis, finalement, comme si une pensée subite eût traversé son esprit :

— Jeannine, demanda-t-il, ne viens-tu pas d'affirmer que tu es une pauvre orpheline que plus personne n'aime . . . ? Serait-ce vraiment là une conviction bien arrêtée ?

— Oh ! cher Parrain, pardonnez-moi, s'écria-t-elle en levant son joli visage vers le peintre. J'avoue qu'en prononçant ces paroles, j'étais bien loin de vous viser. Vous, ce n'est plus la même chose; je n'ai jamais douté de votre afection bien qu'on vous traite d'égoïste.

— Qu'aux yeux du monde je passe pour un égoïste, cela m'importe peu, mais que ma filleule le croie, c'est une autre affaire ! Voyons Jeannine, tu ne penses tout de même pas que je vais t'abandonner ? Comment oublierais-je ta jolie maman qui fut ma grande amie d'enfance et à qui j'ai voué le plus affectueux souvenir.

— Vous êtes un fidèle, vous, parrain et plût au ciel que tous les amis d'enfance fussent comme vous ! mais hélas ! . . .

— Tu déplaces la question, mon petit, — comme toutes les femmes d'ailleurs — mais passons. Tu veux parler de Lucien, n'est-ce pas ?

La jeune fille acquiesça d'un signe de tête sans lever les yeux vers son parrain et celui-ci de reprendre :

— Oui, tu m'as parlé de lui dans ta lettre et tu n'en avais pas l'air très satisfait. Aurais-tu quelque grave reproche à formuler contre lui ?

— Pas précisément, mais je suis peinée tout de même, répondit-elle encore plus bas et d'une voix qui tremblait. En reportant toutes ses attentions sur Simone, il semble faire *Chorus* avec les dames Labassette. Et cela blesse mon amour-propre, comme mes sentiments les plus intimes. Voilà quelques années, cependant, il m'avait promis une fidélité moins précaire et une plus affectueuse protection. Comment voulez-vous que j'aie confiance ? acheva-t-elle dans un sanglot.

— Mon Dieu, c'est donc sérieux, ma mignonne, s'exclama sourdement Norbert troublé à la vue des larmes de Jeannine.

Au lieu de répondre, la jeune fille continuait de sangloter et, fort embarrassé, le peintre dans son émotion, ne savait que presser dans les siennes les petites mains de sa filleule.

— Calme-toi, Nanine, calme-toi, je t'en prie, murmurait-il.

En entendant ce nom de «Nanine» que sa mère lui donnait toujours, la jeune fille s'était blottie contre l'épaule de Norbert et entre ses pleurs, ne cessait de répéter :

— Parrain, je vous en supplie, sauvez-moi, je n'ai plus que vous au monde; délivrez-moi de cette galère, emmenez-moi avec vous, vite, partons . . .

Destrée qui, d'un geste protecteur, avec entouré de son bras les épaules de la jeune fille, essuyait maintenant tout doucement le visage mouillé de larmes de sa filleule :

— Allons, ma petite Nanine, calme-toi, je t'en prie, sois raisonnable, murmurait-il tendrement. Ta surexcitation nerveuse met devant tes yeux d'irréelles chimères. La tendresse de Lucien pour toi n'aurait su s'altérer si rapidement. Ses attentions pour Simone ne sont probablement que passagères; peu à peu il saura lire dans son propre cœur et bientôt il te reviendra; crois en mon expérience.

— Non, non, répliqua d'un ton ferme Jeannine qui ne pleurait plus. C'est Mme Chevannes elle-même qui m'en a parlé ces jours-ci. Lucien lui a confié qu'il aimait follement Simo-



LA SOIRÉE BATTAIT SON PLEIN QUAND ELLE EUT UNE ÉCHELLE

"Quelle déveine! Notre première soirée chez les Dupuis—et il me *fallait* avoir une échelle!"

"Pourquoi ne pas éviter les humiliantes échelles—grâce au Lux?

PROTÈGE L'ÉLASTICITÉ. Le Lux protège l'élasticité et permet aux bas de s'étirer—puis de regagner leur forme—sans avoir si facilement des échelles.

Ne frottez pas aux savons en pain, évitez ceux aux alcalis nuisibles, car vous pourriez *affaiblir* l'élasticité. Achetez la grosse boîte économique de Lux.



protège l'élasticité...

UN PRODUIT *LEVER*

ne et que son plus ardent désir était de l'épouser.

Un long moment, Destrée resta rêveur. Il songeait que cette Simone, en effet, était bien fille à enjôler plus malin que Lucien Chevannes. Jolie, gracieuse et coquette, la fine mouche était de taille à lutter contre Jeannine, plus charmante peut-être que Mlle Labassette, mais combien moins perverse.

Alors, répondant à ses pensées intimes :

— Tu as probablement raison, mon enfant, déclara Norbert; puisqu'il en est ainsi, je ne vois qu'un moyen : prendre ton courage à deux mains et tendre de tous tes efforts à oublier l'infidèle.

— Oh ! parrain, ce que vous me conseillez est au-dessus de mes forces, objecta Jeannine suppliante. J'ai trop aimé Lucien pour chasser de mon cœur sa chère image; et puis, songez qu'il vient presque chaque jour chez mon père. Alors, comment oublier ?

— Voyons, mon petit, réfléchis un instant. Tu ne veux pourtant point étaler au regard de tous, les blessures de ton âme; il faut braver, sauver les apparences. Songe à la joie bruyante des dames Labassette si ces mégères en arrivaient à deviner, ne fût-ce que le quart de ton silencieux martyre.

A ces paroles lancées avec énergie, Jeannine se redressa puis se dégageant des bras de Norbert, l'œil brillant, la voix ferme :

— Ah ! comme vous avez raison ! répliqua-t-elle. C'est bien ainsi que je désire agir, mais en aurais-je toujours la force si je reste en cette demeure exécrée... tandis qu'au loin, mes regrets finiraient peut-être par s'atténuer d'eux-mêmes. Certes, je sens intensément que jamais je ne parviendrai à oublier; je sais aussi que je n'aimerai jamais plus, mais quelle paix loin de ma belle-mère et de ses filles qui, tous les jours m'énervent et m'agacent lorsqu'elles ne me tortu-rent point. Non, non, continua-t-elle très vite, prévenant une riposte du jeune homme, ne répondez rien avant que j'aie tout dit.

Grand ami, avouez que vous avez toutes les qualités requises pour me servir de tuteur. Convenez également que mon père ne se soucie pas tellement de moi qu'il ne m'empêche de partir chez vous. Dans votre retraite de Rochemaure, loin de ce monde vil et méchant, près de Fanchette, avec vous comme protecteur, je serai si parfaitement heureuse ! Oh! dites oui bien vite, mon bon parrain.

Sous ce flot de paroles exprimées avec une innocente conviction, Destrés restait ahuri, sans réplique. Pourtant, au bout d'un instant, sortant de sa stupeur, il répondit précipitamment, non sans un sourire amusé :

— Les jeunes filles sont vraiment étonnantes ! Sans se donner la moindre peine pour réfléchir, elles sautent à pieds-joints les plus difficiles obstacles. Ton désir immédiat, me dis-tu, serait d'habiter Rochemaure avec moi et tu trouves cette idée fort naturelle. Dieu sait pourtant qu'elle ne l'est guère !

— Oh ! parrain, supplia Jeannine, je me ferai si petite, si petite que je ne vous gênerai pas, je vous le promets.

— Mais sapristi ! il s'agit bien de cela ! Tu n'as donc pas songé un seul instant au monde ! Quels cris, si l'on apprenait soudain que tu habites chez moi. Je t'en prie, mon petit, donne-toi la peine de réfléchir.

La jeune fille resta pensive une minute, puis elle reprit timidement :

— Eh bien, j'ai beau réfléchir, je ne vois pas du tout où est le mal. N'êtes-vous pas mon parrain, après tout ?

— Et puis... ! répondit le peintre devenu subitement nerveux. Un parrain n'est pas un père, j'imagine, pas même un tuteur.

— Qu'à cela ne tienne, s'il faut absolument un tuteur, devenez-le, riposta Jeannine avec une petite moue significative. Mais, j'y songe, vous avez encore la ressource de m'adopter !...

— Voyons, tu es folle ! interrompit Destrée rageur. A mon âge, on n'adopte pas une fille de vingt-deux ans ! Tu me prends donc pour un bien vieux barbon, ajouta-t-il non sans une pointe d'amertume.

Surprise de cette fureur qui perçait dans les paroles du peintre malgré tous les efforts que celui-ci déployait pour la dissimuler, Jeannine resta un moment interdite. Mais après un long silence et comme elle voyait son parrain arpenter nerveusement le salon, elle pensa qu'elle avait dit une sottise et voulut s'excuser :

S'approchant de Norbert :

— Pardonnez-moi, grand ami, lui dit-elle d'une voix douce et craintive. Je ne croyais pas vous choquer en vous soumettant des projets probablement saugrenus. Maintenant, c'est bien fini, je ne vous en parlerai plus jamais, acheva-t-elle presque bas et en se laissant choir sur un siège.

Elle était fort pâle, un léger tremblement agitait ses lèvres et elle sentait qu'il s'en fallait de peu qu'elle se remit à pleurer.

Destrée, dont le cœur était particulièrement sensible aux douleurs des humbles et des faibles, se sentit aussitôt apitoyé :

— Mon petit, s'écria-t-il en l'attirant vers lui, je suis un manant. C'est à moi de m'excuser de ma rudesse. Evidemment, nous n'envisageons pas la vie sous le même angle et au demeurant cela me semble fort naturel. Je comprends à merveille combien tu seras heureuse de mettre ta faiblesse à l'abri d'une solide affection et, avant tout, je dois te remercier d'avoir pensé à ton parrain. Mais, ma mignonne, en admettant même que ce louable désir soit partagé, la chose me paraît pratiquement irréalisable. Pense tout d'abord que ton père est encore de ce monde; tu ne saurais donc avoir besoin d'un tuteur, et puis, surtout, il y a l'opinion dont il faut tenir compte. Tu es en âge de comprendre, ma petite Jeannine, que l'humanité si vile et si stupide ne saurait admettre l'intimité de deux personnages de sexe différent sans leur supposer les pires desseins. Malgré toute la loyauté et la pureté de nos intentions, notre conduite prêterait à l'équivoque et nous serions irrémédiablement jugés. Pour moi, passe encore, il y a beau temps que je me moque du « qu'en dira-t-on », mais pour toi, mon petit, qui débuta dans la vie, c'est une autre affaire; ta réputation perdue sera le commencement de tous les désastres. Laisse-moi plutôt parler à ton père et fais confiance à ton vieux parrain.

Un soupir s'échappa des lèvres de la jeune fille dont le visage parut néanmoins se rasséréner. Et après un long silence :

— Grand ami, dit Jeannine d'une voix qu'on sentait plus calme, changeons de conversation, voulez-vous ? Si nous parlions un peu de votre dernier séjour à Paris, ce serait plus intéressant.

— Encore une belle illusion, mon pauvre petit ! Comme d'habitude, j'arrive de Paris écœuré ! La haute société y est de moins en moins intéressante. Ton entourage quoique restreint, peut te donner une petite idée de ce que l'on voit là bas; alors, tu juges, hein ?

— Seriez-vous en butte, vous aussi, à de sottes tracasseries ?

— Pas précisément et tu peux te rassurer sur ce point, répliqua l'artiste avec un ironique sourire. Moi, vois-tu, ce n'est pas la même chose, je suis le Monsieur « arrivé ». A tous ces snobs qui m'encensent ma personne apparaît comme nimbée d'une sorte d'auréole. Et pourtant, Dieu sait si je leur mâche les vérités à tous ces croquants-là ! Mais pour le moment, Destrée possède le droit de tout dire, ajouta-t-il d'un air narquois.

— Vous vous calomniez, s'écria Jeannine. Votre talent est réel et ils ne font que vous rendre justice lorsqu'ils vous encensent.

— Gamine, va ! Si tu crois que c'est mon talent qu'on admire ! Ces gens-là font du chahut autour de mon nom, parce qu'il est de bon ton d'en parler, tout simplement. Si l'on s'extasie devant mes toiles, c'est par pur snobisme, crois-le bien, mais le diable si on les comprend !

— Oh ! parrain, dans la masse de vos admirateurs, il s'en trouve bien tout de même qui vous admirent tout en vous comprenant.

— Sans doute, sans doute, mais ceux-là sont discrets, ils sont le petit nombre et, généralement, ils ne se mêlent pas à la foule qui fréquente les expositions pour faire du «chichi».

— N'empêche qu'on a beaucoup parlé de vous cet automne et moi, j'étais fière d'être votre filleule.

— Serais-tu snob, toi aussi, petite Jeannine ?

— Oh ! s'écria-t-elle d'un air fâché, il ne s'agit pas de snobisme vis-à-vis de vous. Je suis votre plus sin-

(*Lire la suite page* 21)



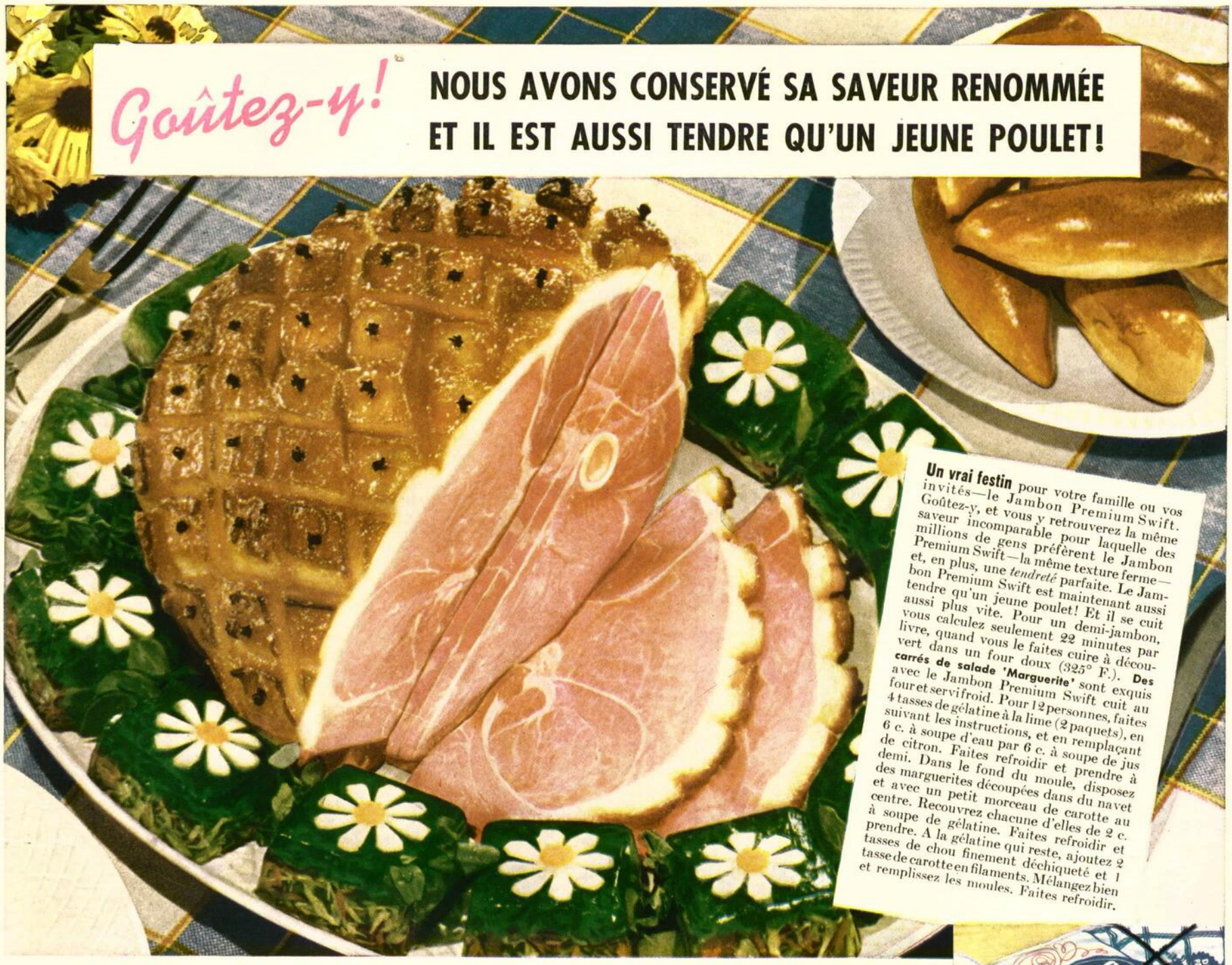
Les extrêmes se touchent...

Le plus petit chien du monde donne la patte au plus gros, un superbe Saint-Bernard. Ils appartiennent tous deux à un riche éleveur de Londres.

Photo British International, exclusivité *La Revue Populaire*

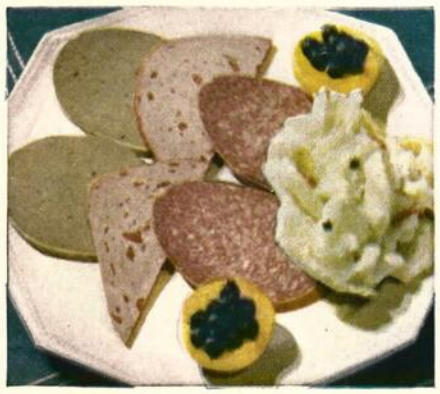
Goûtez-y!

NOUS AVONS CONSERVÉ SA SAVEUR RENOMMÉE ET IL EST AUSSI TENDRE QU'UN JEUNE POULET!



Un vrai festin pour votre famille ou vos invités—le Jambon Premium Swift. Goûtez-y, et vous y retrouverez la même saveur incomparable pour laquelle des millions de gens préfèrent le Jambon Premium Swift—la même texture ferme—et, en plus, une *tendreté* parfaite. Le Jambon Premium Swift est maintenant aussi tendre qu'un jeune poulet! Et il se cuit aussi plus vite. Pour un demi-jambon, vous calculez seulement 22 minutes par livre, quand vous le faites cuire à découvert dans un four doux (325° F.). **Des carrés de salade 'Marguerite'** sont exquis avec le Jambon Premium Swift cuit au four et servi froid. Pour 12 personnes, faites 4 tasses de gélatine à la lime (2 paquets), en suivant les instructions, et en remplaçant 6 c. à soupe d'eau par 6 c. à soupe de jus de citron. Faites refroidir et prendre à demi. Dans le fond du moule, disposez des marguerites découpées dans du navet et avec un petit morceau de carotte au centre. Recouvrez chacune d'elles de 2 c. à soupe de gélatine. Faites refroidir et prendre. A la gélatine qui reste, ajoutez 2 tasses de chou finement déchiqueté et 1 tasse de carotte en filaments. Mélangez bien et remplissez les moules. Faites refroidir.

RAPPELEZ-VOUS QUE LA VIANDE FAIT LE REPAS



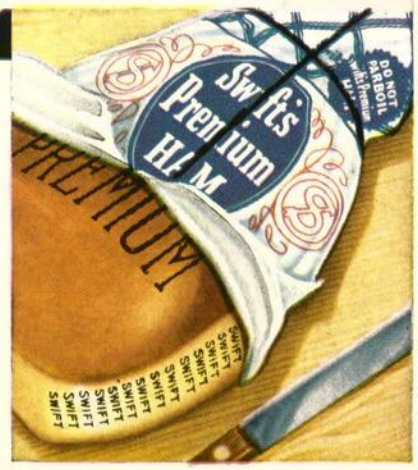
La Charcuterie Swift est quelque chose que vous devriez essayer pour les soupers d'été—de façon à pouvoir sortir d'une cuisine chaude. Ces soupers ont un succès fou, car ils comprennent des viandes de charcuterie Premium Swift au goût exquis. Renseignez-vous auprès de votre fournisseur sur la Charcuterie Swift. Le plat ci-dessus est composé de Pâté de Viande, de Cervelas et de Saucisson de Foie Brunswick. Avec ces viandes, vous pouvez servir une salade de pommes de terre et des moitiés d'abricots remplies de bluets.



Comment décririez-vous la saveur unique du Bacon Premium Swift? Nous l'appelons "un petit goût de fumée". De toute façon, c'est la meilleure saveur de bacon qui soit. Beaucoup plus de gens préfèrent la marque Premium Swift à toute autre. Avec un lunch composé de tomates grillées et de bacon Premium Swift sur des toasts, essayez des pommes paille sur lesquelles vous étalez du fromage crème amolli et mélangé avec de la ciboulette et des oignons hachés.



Chair blanche plus abondante et meilleure. Le contrôle spécial de la nourriture qu'emploie Swift donne des résultats merveilleux pour les poulets. Non seulement leur poitrine est plus dodue, mais la chair est plus blanche, plus délicate, plus tendre et plus savoureuse. C'est pourquoi vous avez tout avantage à acheter des poulets qui portent l'étiquette Premium Swift. Des écorces d'orange remplies de sauce aux atacas sont une *garniture excellente* pour un poulet rôti.



Et un nouvel emballage! Recherchez ce nouveau papier à quadrillé bleu. Il vous guidera vers ce qu'il y a de meilleur à manger—vers la merveilleuse saveur Premium Swift et la texture ferme du jambon qui est aussi tendre qu'un jeune poulet. Même une seule tranche de ce jambon s'identifie facilement—car le nom *Swift* doit s'y trouver sur le côté, en petits pointillés bruns.

Recettes par Martha Logan

Experte en Economie Ménagère pour
SWIFT CANADIAN CO., LIMITED
Produits Alimentaires de Qualité

PREMIUM SWIFT: *la marque des meilleures viandes*

...quand l'Élégance décrète la Lavande Yardley

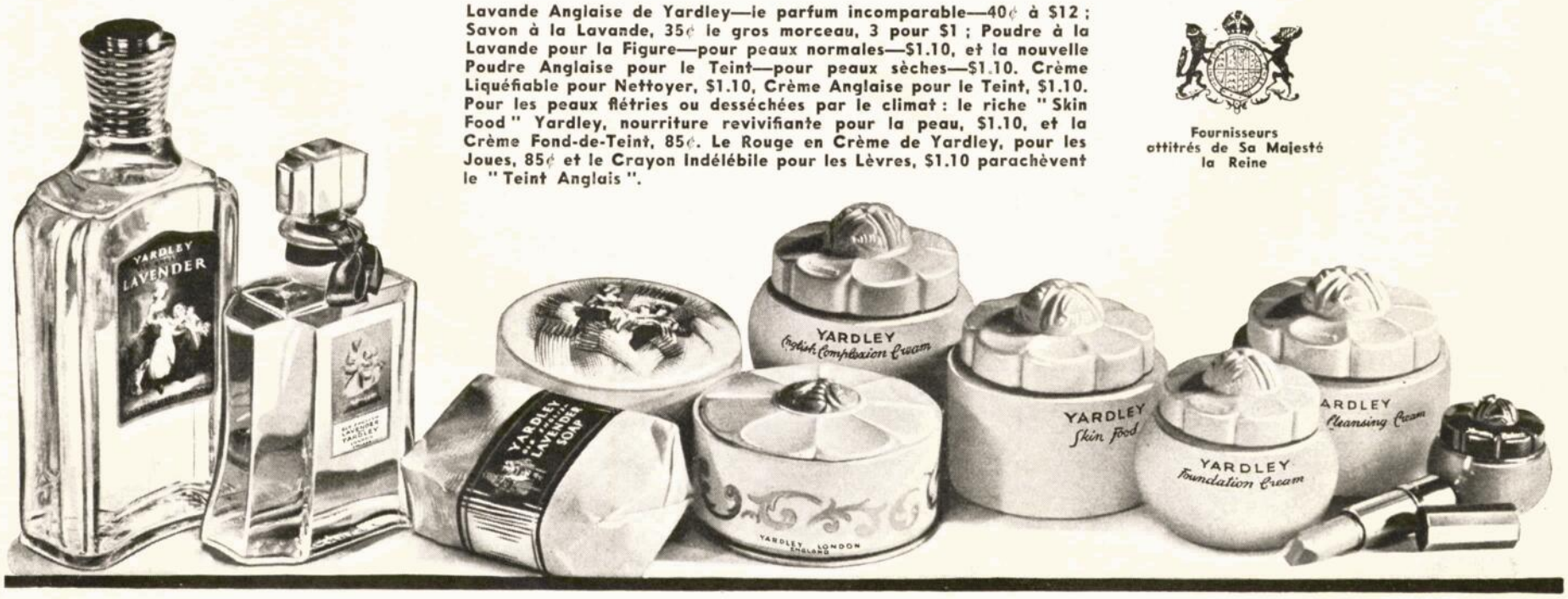


Des épidermes aussi frais que les pétales des fleurs dont ils défient la perfection . . . des personnalités environnées d'un arome aussi chargé d'attrait subtil qu'un souffle errant venu d'un jardin ! De tels éléments font le charme de ce spectacle élégant réalisé . . . soigneusement, délibérément, consciemment . . . avec le secours incomparable de Yardley.

D'abord, la magie embellissante des Produits de Beauté Yardley . . . et ensuite la touche stimulante, discrète du séduisant Parfum à la Lavande Yardley. Assurez-vous leur aide. Vous le pouvez . . . car tout bon magasin peut vous les fournir. Yardley & Co., (Canada) Ltd. — Yardley House — Toronto, Ont.

Lavande Anglaise de Yardley—le parfum incomparable—40¢ à $12 ; Savon à la Lavande, 35¢ le gros morceau, 3 pour $1 ; Poudre à la Lavande pour la Figure—pour peaux normales—$1.10, et la nouvelle Poudre Anglaise pour le Teint—pour peaux sèches—$1.10. Crème Liquéfiable pour Nettoyer, $1.10, Crème Anglaise pour le Teint, $1.10. Pour les peaux flétries ou desséchées par le climat : le riche " Skin Food " Yardley, nourriture revivifiante pour la peau, $1.10, et la Crème Fond-de-Teint, 85¢. Le Rouge en Crème de Yardley, pour les Joues, 85¢ et le Crayon Indélébile pour les Lèvres, $1.10 parachèvent le " Teint Anglais ".

Fournisseurs attitrés de Sa Majesté la Reine



YARDLEY DE LONDRES

(*Suite de la page* 18)

cère admiratrice parce que, moi, il me semble que je vous comprends et aussi peut-être ... que je vous aime mieux que les autres.

Destrée eut un geste vif pour saisir la main de la jeune fille qu'il pressa entre les siennes, alors qu'il murmurait gouailleur afin de mieux cacher sa subite émotion :

— Malgré que je sois un ermite, je sens, petite Jeannine, que c'est bon de t'entendre me dire cela. Mais pour enlever de ton esprit toute tentation d'exagérer mes talents, sache une fois pour toutes que si les journaux ont tant et si bien parlé de moi, c'est tout bonnement parce que je viens de terminer le portrait d'un de nos plus grands hommes politiques.

Jeannine sourit d'un petit air condescendant et qui voulait dire : « Parlez, parlez toujours, moi, je n'en crois rien ».

Puis elle demanda :

— Le salon était intéressant, cette année ?

— Pouah ! ... des horreurs, mon pauvre petit ! des horreurs créées sans âme, sans méthode et sans art. Des quantités de tableaux où l'on cherche en vain traces de perspective; des paysages fantaisistes où les arbres sont affligés de la danse de Saint-Guy et où les maisons paraissent agitées de véritables tremblements de terre; des croûtes enfin où les couleurs sont jetées pêle-mêle et en abondance comme sur la palette d'une jeune apprenti ... Ah ! il est joli, l'art nouveau ! Il faut avouer cependant que certains tableaux pouvaient retenir l'atention; on y observait du dessin, de la patte, de l'âme également, mais noyés dans la masse, leur petit nombre les a fait dédaigner et aucun d'eux n'a été primé. Ah ! on ne m'y reprendra plus à faire partie d'un jury !

Ensuite, j'ai dû emboîter le pas à une foule de raseurs qui m'ont posé en vedette et des jours entiers, il m'a fallu entendre des insanités à faire pleurer. C'est alors qu'écœuré et fourbu, je me suis empressé de reprendre le train pour Autun, avec l'image de Rochemaure dans mon cœur.

— Quel sauvage vous faites, riposta gaiement Jeannine.

— Et je m'en glorifie ! A toutes ces têtes de snobs, je préfère les rudes figures de mes Morvandiaux !

— Mais, cher parrain, autant qu'il me semble, vous n'avez pas toujours été misanthrope.

— Oh ! misanthrope ! ... Est-ce précisément le nom qui vous convient ? Vous n'êtes pas encore le sujet dont parle Tom Jones, cet étrange personnage qui, vêtu d'une peau d'âne, passait ses longues journées au fond d'un bois à contempler sa longue barbe blanche et professait que tout est beau dans l'univers excepté l'homme. Je voulais dire simplement qu'avant de fuir et de détester le monde, vous l'avez sans doute assidûment fréquenté et peut-être adoré.

Norbert qui souriait de la tirade de sa filleule, redevint soudainement pensif et finit par expliquer d'une voix comme lointaine :

— Il est, en effet, particulièrement difficile à un artiste de résister au courant des flatteries mondaines et tous les jeunes se laissent plus ou moins entraîner. Pour se dégager de cette funeste ambiance, il faut trouver l'occasion de juger combien le charme en est décevant et c'est seulement aux premières difficultés rencontrées sur son chemin qu'on s'aperçoit du vide de toutes ces relations ... Moi aussi, j'ai dû comme tant d'autres parcourir ces rudes étapes, mais un beau jour j'ai vu clair et j'ai compris que le seul moyen de reprendre possession de moi-même et de rompre l'esclavage de toutes ces conventions mondaines était de quitter Paris pour vivre à la campagne.

Ah ! mon petit, si tu savais combien la solitude est féconde ! Elle seule permet la méditation et la méditation prépare le travail. Ainsi, peu à peu, grâce à ma retraite de Rochemaure, je me suis affranchi et maintenant je ne fais plus que ce qui me plaît. Je sors quand cela me chante, je reste chez moi si tel est mon bon plaisir, je ne violente jamais mes goûts pour obéir à des goûts étrangers et c'est là, je crois bien, la plus profonde peut-être de toutes les satisfactions.

— En vous écoutant, dit Jeannine lentement et d'un air rêveur, je comprends mieux pourquoi vous ne vous êtes point marié ... Avouez qu'au fond, vous êtes un parfait égoïste.

— Tiens, tiens, mais tu n'es pas si petite fille que je le pensais, répliqua Destrée d'une voix gouailleuse; cependant, tu te trompes étrangement au sujet de mes idées matrimoniales. Tu ignores peut-être, Jeannine, que pour un artiste, jeune, ardent, sincère, épris de son art et qui a besoin de déployer toute la force de son talent et toute la richesse de son imagination, le mariage constitue la plus grande des sottises. Un ménage, une femme, des enfants ... Le souci de l'argent à gagner pour faire vivre sa famille, allons donc ! mais c'est la mort de l'inspiration. L'artiste, vois-tu, a besoin de toute facultés et de toute sa présence d'esprit pour accomplir son œuvre et tendre tous ses efforts à réaliser son idéal.

Très jeune d'intuition, j'ai compris cette loi; plus tard j'ai été, moi aussi, bien déçu dans mes affections et, tout comme ma filleule, ajouta-t-il finement, j'ai senti que l'amour est un leurre, que, du reste, tout est vanité et que pour rattacher à l'existence la pauvre créature humaine, le faible « roseau pensant » de Pascal, il n'y avait réellement que le culte de la nature, celui du vrai et du beau.

— Oh ! parrain, comme vous avez la chance d'être un homme, vous ! s'écria Jeannine dont les yeux gris brillèrent alors comme des lucioles.

— Pourquoi donc, mon petit ? demanda affectueusement le peintre en se rasseyant près de la jeune fille.

— Oh ! parce que je pense comme vous ! Moi aussi, j'aimerais vivre indépendante, au milieu de la nature ... Mais hélas ! n'étant qu'une femme, je ne saurais y prétendre ! Il me faut rester enfermée dans cette demeure qui n'est plus mienne, aux prises à toutes sortes d'embûches et attendre que des cheveux blancs encadrent mon visage pour aspirer enfin à la liberté. Mais d'ici là, grand ami, que de tristesses et d'ennuis à subir !

— Mon pauvre petit ... Sois certaine que je suis réellement peiné de te voir aussi chagrinée, mais je t'en prie, reprends courage, songe que tu n'as que vingt-deux ans, patiente sagement. Pour une femme, vois-tu, il n'existe qu'une seule façon de conquérir sa liberté. Et cet unique moyen, c'est l'amour.

— Hélas ! ...

— Ne désespère pas, petit Jeannine, on n'aime jamais bien la première fois, crois-en ma propre expérience.

Chapitre IV

DESTRÉE revient de l'auberge où il était descendu renouveler sa provision de cigarettes et, tout en remontant vers Rochemaure, le peintre goûte en dillettante cette fraîche soirée d'avril.

Son regard rêveur parcourt avec plaisir le mol enchaînement des massifs forestiers où les bourgeons à demi développés des hêtres jettent comme un poudroiement vert sur la brune profondeur des jeunes futaies.

Mademoiselle Suzanne, l'institutrice du Châtelet, jeune, pimpante, fine d'allure, à l'œil vif et intelligent passe tout près de lui. Avec un spirituel sourire et une œillade engageante, elle répond à son salut cérémonieux et cette fraîche vision, alliée aux senteurs printanières, émousse quelque peu l'âpre désir d'austère solitude chez l'Ermite de Rochemaure. Après tout, il n'a que trente-cinq ans, et pourquoi, lui, Norbert Destrée, fort, alerte et vigoureux, ne se déciderait-il pas enfin a placer une femme en sa demeure quasi monastique? Oui, mais quelle femme ? Il n'en aimait aucune.

Depuis l'époque déjà lointaine où il avait éprouvé ses premières désillusions dans l'ordre sentimental, alors que naïf, il avait cru à la fidélité de l'amour, il n'avait plus aimé. Depuis dix ans, il n'envisageait plus la possibilité d'un mariage; aucune liaison sérieuse n'était venue entraver sa vie solitaire, toute de travail et de recueillement, et, ma foi, il se trouvait fort bien de ce régime. Pourquoi en changer, grand Dieu ! et compliquer son existence avec des soucis de famille ? Quel accès de folie le prenait-il donc subitement ?

— Allons, pensa-t-il, c'est ce diable de printemps qui fait parler la nature plus fort que la raison. Une petite promenade à Autun et je n'y penserai plus, conclut philosophiquement le jeune homme qui s'était arrêté pour allumer une cigarette.

Debout et pensif sur la route, Norbert suit maintenant du regard un gracieux vol de ramiers qui traversent le vallon pour aller se nicher dans les arbres de la forêt du Saut. L'approche du soir répand déjà sur les pentes boisées une ombre de mystère, alors que la décroissante réverbération du couchant teinte encore de rose la crête des bois de Volizy.

Un chariot conduit lentement par deux bœufs blanchâtres, descend vers le chantier de la gare pour y déposer sa charge de bois. Dans le calme du soir on n'entend que le bruit des roues sur le sol granitique et la voix grave du conducteur qui dirige l'attelage.

Arrivé à la hauteur de Norbert le paysan fait ranger ses bœufs contre la rampe du ravin et soulevant son feutre décoloré :

— Hé ! bonsoir, Monsieur Destrée, lance-t-il d'une voix dolente.

— Bonsoir, père Chauvel, belle journée n'est-ce pas ?

Et admiratif, le peintre contemple au moins pour la centième fois, le vieux paysan svelte et beau d'allure, dans ses vêtements usés. Son visage pâle, dans l'encadrement de la barbe rousse et frisée, avec les clairs yeux bleus et les trois rides profondes du front creusées au burin, possède toute la noblesse des vieilles races. Heureux de découvrir dans ce Morvandau la pure physionomie gauloise, Norbert sourit d'aise et se sent soudain l'âme rafraîchie; la flamme de tout à l'heure fait place à l'ardeur intellectuelle et, maintenant, c'est d'une joie tout esthétique que vibre l'âme du peintre.

Le jeune homme passe du tabac au bonhomme qui lentement sort une pipe de sa poche, tandis que lui-même, accoudé à la corne grise de *Déluré*, rêve les yeux mi-clos.

Le jour tombe et la lune commence à surgir au-dessus du Petit Montarnu. Cette aurore lunaire, qui frange d'opale les crêtes boisées, fait paraître plus noire l'étroite vallée où gémit le torrent. Du taillis en bordure, des senteurs de violettes et d'aspérules s'échappent par bouffées, mais le peintre ne sent rien, ne voit rien, sinon la fière silhouette du père Chauvel qui se détache sur le fond vert de la colline, grandie et embellie par son rêve d'artiste.

Une demi-heure plus tard, dans le vaste atelier-bureau, Destrée s'assied devant le potage que Fanchette a déposé sur une petite table. Il vient de tracer en quelques coups de crayon l'esquisse d'un tableau symbolique où le père Chauvel tiendra la première place. Norbert contemple son dessin et resté méditatif devant son assiette vide, sans même songer à se servir.

Franchette qui revient portant un plat où fume une odorante omelette au lard, commence à s'impatienter.

— C'est-y vos cartons qui vont vous nourrir, Monsieur Norbert, ou bien votre dîner ! Décidément, quand on vous voit comme ça, on a envie de donner sa démission ! Tenez, voilà que la soupe est refroidie et, en vous attendant, l'omelette va bientôt l'imiter. Cristi ! vous me faites-t-y faire du mauvais sang !

— Tu as bien tort, ma bonne, je t'assure. Mais ne crie pas si fort, je t'en prie; allons, pour que tu me laisses en paix, je vais commencer par l'omelette; au moins tu ne diras pas que je la mange froide.

— Eh bien, et la soupe ! pour quand ça sera alors ? clame Fanchette palpitante.

Mais un violent coup de sonnette à la porte du vestibule tranche toute discussion.

— Qui peut bien s'amuser à cette heure ? bougonne la gouvernante, tandis que Norbert recommande très vite :

— Tu sais, Fanchon, à moins d'un indigène, je te prie de ne recevoir personne !

La vieille femme hoche la tête d'un air entendu et sort aussitôt. Mais une minute plus tard, le peintre entend les exclamations de sa bonne, puis le timbre musical d'une voix jeune.

Un long frémissement lui court à fleur de peau et doublement rageur à l'idée d'être dérangé d'abord, puis de se sentir aussi impressionnable, Norbert se lève. A peine ce geste est-il ésquissé que Jeannine Hérard se montre sur le seuil de la pièce.

— Hé ! Monsieur Norbert, s'écrie Fanchette d'un air narquois, vous ne vous attendiez pas à pareille visite ! C'est pas un indigène, mais je l'ai fait rentrer tout de même.

Ahuri, Destrée ne sait que balbutier :

— Mon Dieu ! qu'est-il arrivé, Jeannine ?

— Rien de très grave, répond doucement la jeune fille. Mais, cher parrain, je vous dérange peut-être, ajoute-t-elle aussitôt d'un air craintif.

Norbert, mal revenu de sa surprise, s'avance néanmoins empressé vers sa filleule. Vivement, il la débarrasse de son sac à main, de son vêtement, alors qu'elle-même retire son chapeau.

D'un geste familier, Jeannine, devant une glace, secoue du bout des doigts les boucles souples de ses cheveux, déchiffonne un pli du corsage, redonne de la grâce aux godets de sa robe de crêpe mauve. Elle fait tout cela très coquettement, quoique très naturellement, mais surtout sans avoir l'air d'y toucher, avec des gestes gra-

cieux de jeune chat qui joue avec une souris . . .

D'un regard attentif et comme s'il ne l'avait jamais vue, le peintre se plaît à la contempler. Il ne peut s'empêcher d'admirer la grâce de ses mouvements. Ses yeux gris, un peu renfoncés sous les longs cils châtains, jettent un éclat que Destrée ne leur connaissait pas. Jamais encore le jeune homme n'a lu sur le visage de sa filleule une si profonde et si charmante expression. Il y a en elle, pour ainsi dire, un mélange exquis de jeune candeur, de gravité rêveuse et de tendre espièglerie qui la rend tout à la fois gracieuse comme une enfant et ensorcelante comme une femme.

Mais voici Fanchette avec un second couvert et un potage plus chaud; c'est elle qui fait asseoir la jeune fille et l'oblige à manger. Norbert, lui, semble subjugué par la vue de sa filleule installée à Rochemaure; alors que Jeannine expose longuement les motifs de son escapade, l'artiste s'attarde à contempler l'or blond si doux de ses cheveux et les jolies boucles soyeuses toutes ramenées sur la nuque pour s'enrouler autour d'un peigne d'écaille.

Depuis trois jours, à l'hôtel du Boulevard Mac-Mahon, on lui livrait une guerre acharnée et, depuis trois jours, on l'empêchait même de sortir. Et tout cela parce que, un soir, à la fin du salut, sous le porche de la cathédrale. M. de Chazeuil l'avait arrêtée pour la supplier de l'écouter quelques minutes. Une amie de Mme Labassette l'ayant surprise en plein conciliabule, s'était empressée de raconter l'entrevue à sa belle-mère. Furieuse à son tour de constater que les assiduités de M. de Chazeuil auprès de Jeannine continuaient. Gilberte ne sut plus dès lors quelle méchanceté inventer.

La situation était donc déjà fort tendue lorsque ce matin même l'exprétendant de Mlle Labassette ne s'avisa-t-il point de demander à M. Hérard la main de sa fille. Pour Gilberte, la mesure était comble : pâle de colère, celle-ci invectiva la pauvre Jeannine, soutint que c'était elle qui s'était jetée dans les bras de M. de Chazeuil et que le rendez-vous sous le porche de la cathédrale n'était certes pas le premier. Outrée, Jeannine avait riposté vertement et dans son juste courroux avait lancé à la face de son ennemie tout ce qu'elle pensait d'elle. Alors, ne se maîtrisant plus, blême de rage, Gilberte avait souffleté la petite Hérard qui, blessée au vif, était allée précipitamment conter toute la scène à son père. Mais hélas ! le banquier, depuis longtemps cuisiné par sa femme, non content d'accueillir avec un sourire narquois les plaintes motivées de sa fille, avait bel et bien pris le parti de ces dames et terminé la discussion par un sermon en règle.

— Après cette sortie, ajouta la jeune fille, je ne me sentis plus ni force, ni courage. Mon esprit même cessa de penser : alors, tel un automate, ayant fait plusieurs fois le tour de la place du Champ-de-Mars, je pris machinalement l'Avenue de la gare et c'est là que soudain j'ai songé à vous. Le train pour Château-Chinon allait partir; je sautai lestement sur le marchepied du dernier wagon; une fois en route, il me vint à l'idée que je venais de commettre une folie, mais comment revenir en arrière ? Et puis, l'aurais-je pu, qu'à vrai dire, je ne m'en serais point senti le courage. Maintenant, mon cher parrain, grondez-moi si vous en avez la force et si vous le jugez à propos, mais auparavant, essayez de comprendre à quel point, dans mon désarroi, seul, le souvenir de votre affectueuse bonté m'a ranimée, acheva Jeannine plus bas et en levant vers Destrée un regard tout empreint de candide tendresse.

— Ma pauvre petite, s'exclama celui-ci dans un élan spontané vers la jeune fille, tu sens bien que je ne saurais te gronder sérieusement . . . Ton escapade n'est point toutefois sans me causer quelque inquiétude. Il y a déjà longtemps que tu as quitté Autun; que pense-t-on à cette heure chez ton père ? Je gage que toute la maisonnée est maintenant sur les dents.

— Le croyez-vous, grand ami, riposta la jeune fille, avec une délicieuse petite moue; si vous saviez comme on se soucie peu de moi, là-bas !

— Dans des conditions normales, possible; mais, cette fois, on ne peut faire autrement que se tourmenter. Il est déjà près de huit heures. Crois-moi, ton père va penser immédiatement à un malheur, à un crime peut-être. Avec la nuit, son inquiétude augmentera et la police avisée commencera des recherches. Juge un peu du bruit que tout cela va produire; et lorsqu'on apprendra demain que tu étais tout bonnement chez moi, ce sera le comble !

Contrite et pensive, Jeannine baissait la tête, cherchant une réponse, mais tout à coup se ravisant :

— Eh bien, parrain, c'est fort simple, vous allez prévenir que je suis ici.

— Il est trop tard maintenant, ma pauvre petite, Je n'ai pas le téléphone, Dieu m'en garde, et la cabine du Châtelet ferme à sept heures.

— Alors . . . ? interrogea Jeannine d'une voix qui tremblait et avec des larmes dans les yeux.

— Alors . . . hésite à répondre le jeune homme ébranlé par le ragard mouillé de sa filleule; alors, il ne reste plus qu'un moyen : je vais prendre l'auto et te reconduire chez ton père.

— Oh ! parrain, s'écria Jeannine en se jetant au cou du peintre, vous ne ferez pas cela ! Je suis venue vous demander aide et protection et voilà que vous voulez me renvoyer à mes ennemies. Mon grand ami, mon cher grand ami, soyez bon, gardez-moi, acheva la jeune fille en se serrant nerveusement contre la poitrine de Destrée.

Celui-ci, sourdement troublé au contact de cette jolie Jeannine qui se confiait à lui avec tant de candeur, ne savait que presser sa filleule contre lui et murmurer :

— Mon pauvre petit, calme-toi; il faut pourtant trouver une solution.

— Oui, oui, mais celle-là, supplie la jeune fille au milieu des larmes.

Le peintre conduit avec douceur sa filleule sur un divan, puis, après quelques minutes de réflexion.

— Ma chère enfant, dit-il sur un ton sentencieux, il faut pourtant sortir de cette impasse. Tu n'as pas envisagé un seul instant toutes les conséquences de ta fugue, mais moi je réfléchis pour toi. Il faut absolument que ton père soit averti dès ce soir, sous peine de nous attirer les pires ennuis.

— Grand ami, riposte Jeannine en essuyant ses larmes, il est impossible que je retourne immédiatement à l'hôtel Hérard. La vie pour moi y serait intenable. Le moins qu'on puisse m'imposer serait de présenter des excuses à Gilberte; jamais je n'y consentirai, vous vous en doutez bien. Dans ces conditions, il n'y a que vous qui puissiez arranger les choses. Commençons par leur faire entendre raison, nous verrons ensuite. Et, comme d'autre part, mon existence auprès des dames Labassette est devenue impossible, peut-être de guerre lasse, finirai-je par consentir à épouser M. de Chazeuil.

— Tu ne feras tout de même pas cette sottise, mon enfant, s'écrie Norbert. Enchaîner toute ta vie pour un moment de dépit, mais c'est une absurdité !

— Ah ! vous en parlez à votre aise, vous, qui possédez la liberté sans les chaînes, s'écrie-t-elle nerveuse.

— Heureusement ! réplique aussitôt le peintre avec énergie. Mais la question n'est pas là; puisque tu ne consens pas à retourner ce soir à Autun, il faut que Fanchette te prépare une chambre. Quant à moi, je vais courir au bureau des Carrières d'où je compte pouvoir téléphoner boulevard Mac-Mahon.

— Oh ! grand ami, que vous êtes bon, dit spontanément Jeannine en sautant au cou de son parrain.

— Mon pauvre petit, il le faut bien, répond franchement celui-ci, puisque ni pour prix, ni pour somme, tu ne veux retourner là-bas. Mais sois sans crainte, le couple Hérard ne perdra rien pour attendre, ajoute-t-il rageur.

Lorsqu'à son retour des Carrières, Norbert pénétra dans son atelier, sa filleule était assise sur le divan et paraissait perdue dans un abîme de réflexions. A l'entrée du peintre, Jeannine, le regard vague, ne fit même pas un mouvement, mais toute sa physionomie paraissait exprimer une résolution bien arrêtée et lorsqu'enfin elle s'aperçut de la présence de Destrée :

— Vous avez pu téléphoner ? interrogea-t-elle, d'une voix émue.

— Oui et c'est ton père lui-même qui m'a répondu. J'avais bien raison, le pauvre homme commençait à s'in-



Comment utiliser ses allumettes

Combien de milliers d'allumettes jetons-nous par année après les avoir utilisées ? Un jeune homme de Londres, Bert Gibbs, ramasse les siennes depuis plusieurs années pour se construire de petits navires de guerre. Il en a ainsi employé 37,500. Pour faire un des croiseurs que vous voyez ici, il a dû se servir de 1,816 allumettes.

Photo I. B., exclusivité
La Revue Populaire

quiéter fort et il a été désagréablement surpris de ta fugue précipitée. Mais, passons, demain nous verrons à nous expliquer.

Un silence. Jeannine, les yeux rivés aux braises du foyer, semblait inquiète et rêveuse. De ses doigts nerveux, elle tourmentait les glands d'un coussin et inconsciemment elle en arrachait un à un les fils d'or.

Pas davantage que sa filleule, Norbert ne semblait disposé à rompre le silence. Enfin, au bout d'un instant, la jeune fille commença d'une voix timide :

— Parrain, je désirerais vous soumettre une idée qui vient d'effleurer mon esprit. A vrai dire, elle n'est point si neuve que je l'aie déjà caressée de longue date.

Brusquement, le peintre s'était retourné vers Jeannine qu'il interrogea des yeux. Alors, celle-ci tout à l'heure hésitante, devint sous le regard un peu froid de l'artiste, soudainement résolue et très vite, elle murmura d'une voix à la fois suppliante et câline :

— Parrain . . . épousez-moi !

D'un bond Destrée s'était levé : ahuri, il ne pouvait que contempler sa filleule sans mot dire. La surprise avait été si violente, la réflexion si inattendue qu'il ne songeait même pas à répondre. Cette minute de silence parut à Jeannine plus longue qu'une heure d'angoisse. Mais bientôt s'étant levée à son tour et s'approchant du jeune homme :

— Je vous en prie, grand ami, lui dit-elle d'une voix qu'elle fit plus douce et presque implorante, ne me segardez pas ainsi, mais répondez à ma demande et dites oui tout de suite. Croyez-moi, c'est encore la meilleure solution que nous puissions trouver.

Norbert qui n'était point revenu de sa stupeur, finit cependant par balbutier :

— Mais . . . Jeannine . . . tu ne parles pas sérieusement ?

— Si, si, parrain, très sérieusement. Cette idée m'est revenue à l'esprit pendant votre obsence et j'ai pu à loisir en supputer tous les risques et tous les avantages. Ceux-ci, évidemment, sont tous en ma faveur et les risques seuls sont de votre côté, mais je vous sais si bon, cher grand ami, que pas un instant, j'ai envisagé un refus de votre part. Au reste, je mettrai tout en œuvre pour que les ennuis vous soient épargnés et je m'arrangerai pour que ma présence vous soit si légère que vous ne vous en apercevrez même pas . . .

Et dans l'enthousiasme de sa plaidoirie, elle ajouta en nouant ses bras autour du cou de Norbert :

— Parrain, mon cher parrain, dites oui, c'est à ce prix seulement que je recouvrerai ma liberté.

Et comme le jeune homme sentait les deux bras tièdes de Jeannine effleurer ses joues, il ne vit bientôt plus que les grands yeux gris si doux, si caressants de sa filleule qui l'implorait.

Alors un trouble violent l'envahit soudain : Dire oui, c'était se réserver cette enfant jeune, jolie et gracieuse.

Puis Jeannine reprit plus timide :

— Parrain, je serai votre petite sœur, je me tiendrai bien sagement à l'écart avec Fanchette, rien ne sera changé à votre vie. Soyez-en assuré; j'ai pensé à tout.

Une douche glacée fut tombée soudainement sur ses épaules, que Norbert n'eût point été plus violemment rappelé à la réalité. Alors, d'un geste brusque, il se dégagea des bras de Jeannine et après avoir passé une main tremblante sur son front moite de sueur, il déclara d'un accent calme et froid :

— Ma pauvre petite, tu es vraiment ahurissante. Dernièrement tu voulais que je devinsse ton tuteur et voilà que maintenant tu souhaites faire de moi ton mari ! Vrai, tu n'as pas les trouvailles heureuses, depuis quelque temps.

A cette réponse aussi évasive que sarcastique, Jeannine se sentit prête à pleurer, mais refoulant aussitôt ses larmes :

— Si je n'étais point accumulée au dernières extrémités, riposta-t-elle vivement, croyez-bien que je n'eusse jamais imaginé semblable stratagème; mais comme vous êtes le seul être qui puisse encore me protéger, j'ai cru qu'il vous serait agréable de vous prêter en ma faveur à cette simple combinaison. Je me suis trompée, eh bien ! n'en parlons plus, ajouta-t-elle d'un accent infiniment triste.

Mais subitement calmé par l'attitude navrée de sa filleule, Destrée s'était emparé des mains de Jeannine et l'ayant invitée à s'asseoir près de lui, il reprit plus doux :

— Mon pauvre petit, si comme tu le souhaiterais, je n'acquiesce pas à ton désir, ce n'est qu'en vue de ton bonheur futur, sache-le bien. Ce que je te disais tout à l'heure, à propos de M. de Chazeuil, est aussi exact pour moi. Tu n'as pas le droit d'aliéner par un mariage quelconque ce que tu as de plus cher : ta liberté, ta jeunesse et ton avenir. Tu n'as que vingt-deux ans, ma pauvre Jeannine, et ton cœur n'a pas encore suffisamment parlé. Alors songe un peu aux années qu'il te faudrait vivre dans la solitude de Rochemaure, dans l'isolement de ton cœur, côte-à-côte avec un vieux barbon qui, par la suite, ne manquera sans doute pas de devenir maussade et fort égoïste. Et moi qui te parle, si je ne suis point marié, n'est-ce point pour une raison analogue : j'ai toujours visé à conserver mon indépendance absolue et à répudier toute tyrannie, si douce se fût-elle présentée.

— Pardonnez-moi, parrain, si j'ose encore vous soumettre une objection, insista doucement Jeannine, mais c'est précisément parce que je vous sais indépendant et fort ennemi du mariage, que j'ai pensé à vous en proposer le simulacre. Avec moi, voyez-vous, cela ne saurait tirer à conséquence, ce serait une pure étiquette vis-à-vis du monde, mais nous resterions libres l'un et l'autre, entièrement libres.

— Oui, j'ai fort bien compris, mais ton rêve est irréalisable : dans mon travail, tu le devines, je ne puis supporter aucune présence étrangère, répliqua Destrée, nerveux.

— Alors, parrain, reprit la jeune fille, douce et insinuante, si vous aviez une petite sœur orpheline, hésiteriez-vous donc ainsi à la prendre avec vous dans votre retraite de Rochemaure ?

— La question ne saurait se poser; je n'ai pas de sœur, Jeannine.

— Si, si, moi, s'écria la jeune fille avec un regard suppliant et en joignant les mains. Si vous saviez combien j'ai souffert depuis la mort de ma chère maman et quels tourments j'endure maintenant chez mon père, vous auriez pitié. Ajoutez à cela tout ce que je souffre depuis que Lucien me délaisse et tout ce que je souffrirai encore si je reste près de Simone lorsqu'elle sera fiancée. Je n'ai même aucune maison amie où me réfugier, pas davantage de parente pour me recueillir, termina Jeannine dans une crise de larmes.

Alors, cette fois, ce fut un véritable sentiment d'affectueuse pitié qui fit pencher Norbert sur sa filleule et

Vous ne pouvez être *BELLE*, avec la *SÉBORRHÉE**

* *Cause courante des nez luisants*



Le nez reluit quand les microbes provoquent un excès d'huile

L'huile fait reluire le nez disgracieusement. C'est ce que les dermatologistes appellent la Séborrhée. Les microbes aggravent cet état. La Poudre Woodbury ralentit la propagation des microbes et empêche le nez de reluire.

Comment la Nouvelle Poudre Faciale Woodbury à - l'abri - des - microbes empêche le nez de reluire et embellit

CEUX qui écrivent sur les soins de beauté ont beaucoup parlé des nez luisants. Devant son miroir, toute jeune fille désire une poudre faciale bien adhérente. Qu'a-t-on fait pour empêcher le nez de reluire ? Une merveille ! La Poudre Faciale Woodbury est désormais *à-l'abri-des-microbes !*

Les microbes de l'épiderme peuvent rendre le nez plus luisant

Les dermatologistes sont d'avis que l'excès d'huile, qui rend le nez luisant, est souvent dû à la *Séborrhée*. Votre houppette, bien inoffensive en apparence, peut infecter votre peau.

Vous comprenez alors comme il importe d'avoir une poudre à-l'abri-des-microbes qui ne tolérera pas de microbes sur la houppette ou sur votre peau. De 19 poudres bien connues, seule la Woodbury fut reconnue à-l'abri-des-microbes *avant* comme *après* avoir touché une houppette infectée.

Avec la Poudre Woodbury, donnez à votre teint une fraîcheur séduisante, ayez un épiderme qui ne reluira pas. Ses sept nuances, si jolies, sont d'un naturel parfait, d'une jeunesse idéale ! Windsor Rose, par exemple, qui convient à presque toutes les peaux.

Cette poudre délicieuse se vend dans la jolie boîte bleue, à $1.00, 50¢, 25¢, 15¢. Terminez votre maquillage avec le Crayon à Lèvres et le Fard Woodbury, tous deux à-l'abri-des-microbes.



Demandez les 7 nuances juvéniles

John H. Woodbury, Ltd. Dépt. 1858, Perth, Ont.

Veuillez m'envoyer les 7 nuances de Poudre Faciale Woodbury; des tubes échantillons de deux Crèmes de Beauté Woodbury; un Savon Facial Woodbury, pour chambre d'hôte. Ci-inclus 10c pour frais d'expédition.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

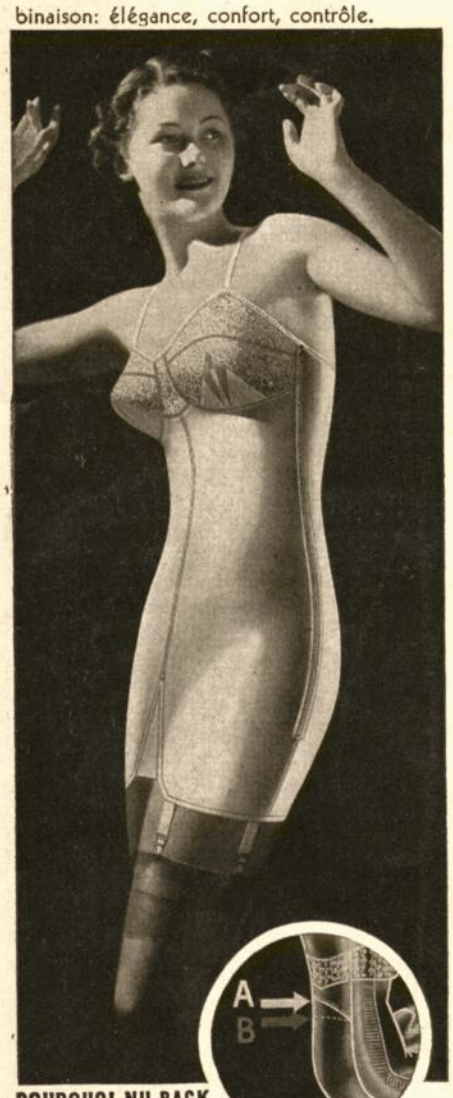
(FABRICATION CANADIENNE)

Cet ETONNANT CORSET AMINCIT VOTRE TAILLE

... Mais VOUS LAISSE AUSSI LIBRE

QU'ON L'EST SANS CORSET

CELA semble incroyable, mais il en est ainsi, comme peuvent en témoigner des milliers de femmes. Vous **paraîtrez** vous être libérée de plusieurs livres d'excès de poids, grâce au contrôle amincissant du Nu-Back, tout en vous **sentant** réellement plus libre et plus à l'aise. Bien que Nu-Back comporte des modèles pour **toutes** les tailles, il convient particulièrement à la femme de 150 livres qui désire n'en avouer que 130. Le dos télescopique breveté—particularité exclusive du Nu-Back—**empêche absolument le corset de remonter** et assure cette rare combinaison: élégance, confort, contrôle.



POURQUOI NU-BACK NE REMONTE PAS

A et B indiquent le dos télescopique, qui s'allonge et se raccourcit de deux à trois pouces, suivant les mouvements du corps. Ceci permet un ajustage plus étroit, un meilleur contrôle de la taille et donne une silhouette harmonieuse et plus svelte. Demandez un essayage aujourd'hui. Vendu dans tous les bons magasins. Toutes les grandeurs: prix divers.

NuBack

CAN. PAT. 341 001

UN ESSAI VAUT LES MEILLEURES DESCRIPTIONS

Confectionnées par les fabricants des célèbres corsets **D & A, Flat-er-Back** et **Junior Set** et des Brassières **Gothic**

LA COMPAGNIE DOMINION CORSET (LIMITEE) · QUEBEC, P.Q. CM-FZ

qui lui dicta des paroles de nature à le réconforter. A cette minute, aucune flamme ne se mêlait à sa tendresse et s'il n'avait eu le souvenir hallucinant de sa griserie de tout à l'heure, il eut sans doute acquiescé au désir de la jeune fille. Mais, honteux et repentant de cette faiblesse, par crainte aussi de s'exposer à une récidive, il pensa qu'il était grand temps de mettre fin à une scène dont il ne pouvait prévoir l'issue.

Alors, s'étant levé et entraînant doucement Jeannine qui ne résistait plus, il conduisit sa filleule vers la chambre où Fanchette l'attendait.

Chapitre V

LE SOLEIL matinal dissipait lentement les derniers lambeaux de brouillard qui s'effilochaient encore sur le flanc des combes; et ces brumes, qui se fondaient peu à peu, laissaient entrevoir des échancrures de pâtis très verts qui tranchaient sur la couleur sépia des bois et des labours. Suivi de son chien, le peintre Destrée sortit de son atelier pour se diriger vers la lande où les genêts et les ajoncs se revêtaient d'or. L'air vif piquait la peau : les deux mains enfoncées dans les poches d'un confortable costume de drap gris, les jambes serrées dans des molletières, le nez et les cheveux au vent, il cheminait lentement à travers les jardins où la mousse envahissait les allées. Des fleurs de mahonias achevaient d'égrener sur le sol leurs minuscules corolles d'or pâle, alors qu'au-dessus d'eux les aubépines roses commençaient à s'épanouir.

De temps à autre le peintre s'arrêtait pour mieux admirer l'immense panorama qui se déroulait alentour. Les lointains d'ailleurs étaient d'une luminosité incomparable; Château-Chinon semblait à portée de la main et l'on distinguait nettement à la crête du Gros Mont et du Toureau des Grands bois, la chevelure sombre des sapinières. Plus près, derrière Rochemaure, aux confins de la lande, les fines ramures retombantes des bouleaux, encore toutes chargées de leurs chatons jaunâtres, ondulaient sous le vent comme des tuniques de perles, tandis que leurs délicats feuillages déjà développés s'élevaient comme des fumées vertes sur le rideau encore brun de la forêt. Des triolets de pinsons et le susurrement d'un ruisselet tout proche rompaient seuls le grand silence de ce coteau sauvage et Norbert, à la fois troublé et ravi, sentait comme une vague ivresse l'envahir.

Cependant, tout en suivant les jardins familiers, il songeait rêveusement à sa filleule qu'il avait reconduite huit jours plus tôt à Autun, et il se demandait non sans quelque inquiétude quels incidents avaient bien pu survenir depuis entre les habitants de l'hôtel Hérard.

« Pauvre petite Jeannine, pensait-il, alors que ses lèvres ébauchaient une légère grimace, que je la plains d'être tenue à vivre en un lieu aussi hostile. »

Tout en monologuant ainsi intérieurement, il était parvenu à la dernière balustrade de pierre grise. De cet endroit, on pouvait admirer un merveilleux panorama et le peintre s'arrêta pour contempler les courbes harmonieuses des collines où, à chaque instant, la magie de la lumière modelait un relief nouveau. Destrée souriait à ce beau paysage qui avait ravi ses yeux et son âme d'enfant, mais un peu d'oppression se mêlait à son ivresse, car il sentait son cœur trop étroit pour contenir toute la beauté de cette fresque grandiose.

Soudain les appels réitérés de sa gouvernante vinrent l'enlever à ses méditations. Contrarié et pris d'une folle envie de fuir, l'artiste allait continuer son chemin lorsqu'il entendit Fanchette qui se rapprochait, s'écrier:

— Hé, Monsieur Destrée ! . . . C'est M. Hérard qui vous demande.

Destrée tressaillit tandis qu'il murmurait entre ses dents :

— Hérard ! . . . Que diable vient-il faire ici ?

Et comme s'il eût pressenti les événements qui allaient posséder le pouvoir de transformer sa vie, l'artiste, subitement inquiet et nerveux, se hâta de descendre vers Rochemaure.

— Sacrebleu, s'exclama-t-il, dès qu'il aperçut le banquier attendant sur le seuil du vestibule, qu'est-ce qui peut bien vous amener à cette heure matinale ?

— Ma visite n'a pas l'air de te convenir, mon petit Norbert, dit doucement M. Hérard.

— Mon pauvre ami, répondit le peintre qui ne pouvait s'empêcher de sourire, il faut excuser ma mauvaise humeur. Vous n'ignorez pourtant pas combien je suis féroce dans ma retraite de Rochemaure.

— Je n'ignore rien, aussi ne suis-je ici ni par caprice, ni même pour le plaisir de te voir. J'avais simplement un impérieux besoin de te consulter.

— Auriez-vous de graves ennuis ?

— Oui, et je compte un peu sur toi pour les aplanir.

— Mais c'est donc sérieux, s'écria Destrée non sans un léger étonnement. Puis, sous le choc d'une pensée subite, il ajouta :

— Serait-il encore question de Jeannine, par hasard ?

Et après que le banquier eut acquiescé d'un mouvement de tête, Norbert de reprendre :

— Mais que lui veut-on encore à cette pauvre petite ! Vos satanées femmes n'en auront-elles donc jamais fini !

— Norbert ! lança Hérard d'un ton de reproche. Puis il ajouta plus calme, mais infiniment triste :

— Mon petit Destrée, montre plus de prudence en tes jugements, je t'en prie. Pourtant, ton blâme m'affecte plus que tu ne saurais l'imaginer; au fait, je viens de m'apercevoir qu'on ne joue pas franc jeu avec ma fille.

Tout en l'écoutant parler, Norbert examinait son ami et il était fort surpris de le retrouver aussi déprimé. Dans cet être prématurément vieilli et qui, aujourd'hui, paraisait le père du peintre, il eût cherché en vain le brillant jeune homme qu'avait été autrefois Jacques Hérard.

En secouant sa tête soucieuse et déjà grisonnante, le banquier continua d'un ton blasé :

— Je ne me faisais aucune idée, jusqu'à présent, de la méchanceté d'une fille envieuse et jalouse. Il est vrai que le caractère indépendant, autoritaire et nerveux de Jeannine excite mieux que tout autre le naturel hargneux de Gilberte; toutefois, en la circonstance, je ne puis que constater les mauvais procédés des demoiselles Labassette qui sont allées jusqu'à répandre parmi leurs amis, le dernier coup de tête de Jeannine. Nous seuls, connaissions son équipée à Rochemaure et maintenant tout Autun en fait des gorges chaudes.

— Sapristi ! clama Norbert furieux, il faut que ces péronnelles aient conté l'histoire d'une façon bien singulière pour que toute la ville en glose ! N'est-ce point assez naturel, après tout, que guidée par un sentiment d'affectueuse confiance, Jeannine soit accourue vers son vieux parrain.

— Son vieux parrain . . . murmura M. Hérard légèrement ironique; il faut croire que le monde ne te trouve pas si vieillot !

— Suffit ! suffit ! je sais que l'humanité est gangrenée jusqu'aux moelles, mais si vous aviez interrogé votre fille sur ses sentiments à mon égard, vous auriez appris qu'elle ne fait aucune différence entre vous et moi. Alors, que signifient toutes ces chinoiseries ?

— Tu as raison, Destrée, trêve d'ergotage, je vais aller droit au fait.

Ayant alors plongé son front soucieux dans ses mains, après s'être accoudé à la table, M. Hérard se mit en devoir de raconter au peintre les circonstances qui l'avaient amené à découvrir les calomnies des demoiselles Labassette.

Quelques jours après son retour au boulevard Mac-Mahon, Jeannine était venue demander à son père s'il avait répondu à la demande en mariage de M. de Chazeuil. Sur la réponse négative du banquier, la jeune fille lui avait confié qu'elle avait changé d'avis et qu'elle était prête à épouser ce jeune homme. Immédiatement, n'ayant aucun motif pour s'opposer au choix de sa fille, M. Hérard avait téléphoné au bienheureux prétendant qui ne s'était point fait attendre. Mais, aux premiers mots du banquier, M. de Chazeuil l'avait arrêté pour lui avouer que maintenant, il n'était plus dans ses intentions de se marier.

Tout à fait surpris et choqué d'une aussi inqualifiable désinvolture, M. Hérard avait insisté pour connaître les véritables motifs qui avaient pu amener un changement aussi prompt qu'imprévu. Acculé par les insistances du banquier, M. de Chazeuil, avec beaucoup de circonspection néanmoins, lui avait confié qu'il était décidé à n'épouser qu'une jeune fille dont la réputation fût irréprochable, qualité à laquelle, avait-il ajouté, Mlle Jeannine était fort loin de pouvoir prétendre.

Ahurissement et colère de M. Hérard qui avait admonesté l'impertinent. Mais, avec une belle assurance, M. de Chazeuil avait expliqué au banquier ce que tout le monde savait: sa fille ne se gênait guère pour quitter la maison paternelle, dans le seul but de rejoindre son amoureux à trente milles de là. Lorsque M. de Chazeuil avait montré le désir d'épouser Mlle Hérard, il ignorait certes, un si vilain détail, sans quoi il eût refréné ses ardeurs. Heureusement, il avait été prévenu à temps et il s'était bien promis de fuir désormais la compagnie de jeunes filles aussi émancipées.

— Alors, ajouta M. Hérard, avec un geste qui empêcha le peintre de se récrier, lorsque je fus revenu de ma stupeur, je lui expliquai en toute loyauté, sans omettre les moindres circonstances, les raisons qui avaient poussé Jeannine à se réfugier chez toi. Je lui fis comprendre que ce qui aurait pu paraître fort inconvenant avec un homme quelconque devenait tout naturel avec son parrain. Je lui expliquai aussi, non sans ironie, qu'il me paraissait bien en retard sur le siècle actuel et qu'à notre époque les jeunes flles ne sauraient être tenues en laisse comme autrefois; je lui fis même un cours complet sur l'indépendance de la femme. Mais ce fut en vain que je déployai mon éloquence. M. de Chazeuil n'entend pas revenir sur sa décision : Une femme comme Jeannine l'effraie trop, avouet-il, pour qu'il se résigne à l'épouser.

— Le sot ! s'exclama le peintre rageur, Dieu ! quel imbécile ! Puis, plus calme :

— Après tout, il est heureux que votre fille n'épouse point ce noble seigneur médiéval, digne descendant des croisés. Mais revenons à tous ces ineptes racontars Croyez-vous que cet idiot de Chazeuil n'a pas un peu exagéré ? Et quand bien même le monde aurait su que Jeannine est restée deux jours à Rochemaure, n'ai-je pas ici avec moi la vieille Fanchette, une brave et digne femme dont l'honnêteté ne peut être suspectée.

— La belle affaire ! s'écria amèrement M. Hérard; qui s'arrêta à ses considérations ? En attendant il n'en est pas moins vrai que le bruit a fait son chemin, que la réputation de Jeannine est en quelque sorte fort compromise et que la pauvre enfant n'a plus de mari en perspective.

Attéré par cette réflexion dont il sentait toute l'exactitude, le banquier baissa la tête d'un air à la fois honteux et découragé.

— A moi aussi, murmura-t-il, cette pensée m'est venue et depuis hier soir je me tourmente pour l'avenir de cette vilaine, mais chère entêtée. Elle n'a jamais voulu reconnaître les qualités de Mme Labassette, encore moins la tolérer, pas plus que ses filles, d'ailleurs. Tout le mal vient de là. Mais en attendant, je ne cesse d'être inquiet sur le sort de Jeannine. Ce qui ne s'est point produit avec M. de Chazeuil ne manquera pas de se réaliser avec le premier venu. J'entrevois donc, hélas ! toute sa vie gâchée pour un ressentiment. A un moment j'avais pensé la marier à Lucien, mais tout espoir m'a abandonné depuis que Mme Hérard m'a affirmé que ce prétendant a de sérieuses intentions sur sa fille Simone et qu'il ne peut tarder à se déclarer. Maintenant, je n'ignore pas que Darmont, le neveu de mon fondé de pouvoir, éprouve des sentiments très vifs pour Jeannine, qu'il n'attend qu'un signe de moi pour faire officiellement sa demande; mais, à mon sens, ce jeune homme n'est pas sérieux et tu comprendras sans peine que j'hésite à lui confier le bonheur de mon unique enfant, termina le banquier dans un soupir plein de tristesse.

Il y eut alors un long silence pendant lequel nos deux amis se laissèrent aller à leurs pénibles réflexions. Norbert, lui, qui connaissait l'amour de sa filleule pour le jeune Chevannes, comprenait mieux cette hâte qu'avait apportée Jeannine à accepter M. de Chazeuil, ou plus justement à épouser n'importe qui. Ainsi, elle se lançait dans le mariage comme on se jette à l'eau, et à cette pensée le peintre éprouva un grand frisson. N'était-il pas involontairement la cause de cette déplorable fin ? Si, huit jours plus tôt, alors qu'elle lui proposait une union à l'amiable, il avait eu le courage de condescendre à sa demande, la jeune fille n'eût point été réduite à ces extrémités. Certes, il était libre de la sauver du marasme où elle se débattait, de l'enlever à sa misère morale, à l'âpre désir des épouseurs en quête d'une dot, libre de la mettre définitivement à l'abri de sa virile protection; s'il ne se décidait pas, tôt ou tard un autre viendrait la ravir. Alors, à cette pensée, Destrée ressentit comme un choc et il revit nettement les grands yeux pleins de rêve de sa filleule, ses lèvres rieuses, l'ovale si pur de sa tête blonde . . .

Pensivement, il se mit à arpenter le vaste atelier et il fut surpris de l'impression désagréable qui lui donnait la certitude du mariage de Jeannine. Il en concevait comme une sorte de jalousie mais, par un illogisme assez commun, dans le même temps qu'il redoutait le mariage de la jeune fille, il souhaitait garder entière son indépendance et ne point devenir son libérateur au prix de sa liberté enchaînée. Alors, fatigué d'agiter ces pensées qui tournoyaient dans son esprit comme des chauves-souris dans les ténèbres, Norbert vint se planter devant M. Hérard et demande à brûle-pourpoint :

— Mais, mon cher, tout cela ne me dit pas ce que vous attendez de moi. Vous n'êtes point venu seulement pour me conter cette histoire, vous devez avoir quelque autre chose à me demander.

A cette brusque interrogation, le banquier rougit, resta encore silencieux quelques instants, puis il finit par balbutier :

— Mon petit Norbert . . . je n'ose plus, maintenant que je te vois là, chez toi . . . Ici, je saisis mieux pourquoi tu tiens à garder ton indépendance . . . alors, la proposition que je voulais te faire serait probablement déplacée . . .

— Que voulez-vous dire ? interrogeo Norbert, inquiet.

— Cette nuit, vois-tu, il m'était venu une idée folle . . . je te voyais le mari de Jeannine et . . . j'en étais très, très heureux . . .

— Mais ceci est impossible, s'écria Destrée d'une voix sourde; d'abord Jeannine ne m'aime pas . . . et puis enfin, je ne saurais abdiquer ainsi ma liberté . . . vous comprenez, Hérard ?

— Oui, oui, je comprends que c'est un rêve fou . . je ne puis exiger cela de toi . . . Mais, au moins, je compte sur ton affection pour apprendre à ma fille le refus de M. de Chazeuil... Comment le lui faire connaître sans lui expliquer l'odieuse calomnie dont elle est l'objet ? . . . Chère petite Jeannine . . . tu ne peux imaginer l'immensité de ma peine lorsque je songe à sa pauvre mère qui, sur son lit de mort, m'a tont recommandé de veiller au bonheur de son enfant, de notre enfant . . .

A toi aussi, Norbert, elle a recommandé avec instance sa petite Nanine, rappelle-toi . . . Ah ! tu ne vois donc rien, rien pour nous secourir tous les deux . . . dis ? réponds . . . acheva M. Hérard d'une voix navrée et en saisissant les deux mains du peintre.

Celui-ci, ému jusqu'à l'angoisse et remué par une profonde pitié, s'écria spontanément :

— Allons, mon pauvre vieux, ne vous tourmentez pas ainsi, je crois, en effet, que le meilleur moyen pour moi, de protéger Jeannine, est encore de l'épouser !

— Ah ! tu veux donc bien, s'écria M. Hérard qui, maintenant, serrait le peintre dans ses bras.

Après cette accolade, il reprit plus calme :

— Que tu me rends donc heureux, mon cher Norbert ! Vois-tu, te donner ma fille me rassure entièrement. Cette décision va enfin clore toutes les médisances; et puis, la chère petite sera assurément moins malheureuse avec toi qu'avec un autre.

L'artiste baissa la tête d'un air songeur. Comme son exaltation s'atténuait, il comprenait mieux maintenant toute la portée de sa décision, et une bizarre tristesse l'envahissait. C'était un sentiment étrange où se glissait l'ennui de perdre sa chère solitude, beaucoup de sa liberté, et aussi l'amer regret de se marier sans amour . . .

Pourtant, il eut la force de secouer cette énervante impression, pour dire d'une voix qu'il s'efforait de rendre sereine :

— Pourtant, emmenez-moi vite à Autun pour que nous consultions

Est-ce que la vitre reluit quand vous avez fini ?



Bon Ami nettoie mieux et *polit* en même temps

Est-ce que vous n'avez pas déjà remarqué que parfois vos vitres manquent d'éclat, même après que vous les avez nettoyées ? Il y a une raison à cela. La saleté a disparu, mais votre nettoyeur n'a pas donné au verre le *poli* dont il a besoin pour reluire, paraître propre et rester propre. Le Bon Ami ne fait pas seulement disparaître la poussière et la saleté, la graisse même . . . il donne de plus aux vitres un éclat durable et les fait reluire de propreté. Essayez-le !

Certaines l'aiment en pain ! Pour les vitres et miroirs, nombre de femmes préfèrent le Bon Ami en pain.

D'autres le préfèrent en poudre ! Mais toutes savent apprécier l'excellence du Bon Ami sous ses deux formes.

" n'a pas encore égratigné ! "



Bon Ami

Le préféré des Canadiennes pour les vitres et miroirs

Maintes Utilisations Culinaires



Biscuits très agréables à voir et encore plus à manger. Faciles à préparer quand vous employez le Soda à Pâte "Cow Brand".

L'on a confectionné, depuis trois générations, des brioches pour le thé plus légères et plus savoureuses avec le Soda à Pâte "Cow Brand".

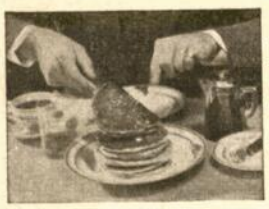




Une pincée de Soda à Pâte "Cow Brand" dans la casserole dégage la couleur et la saveur naturelles des légumes verts frais.

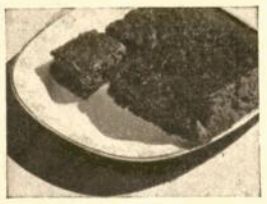
Vous trouverez plusieurs intéressantes recettes de gâteaux dans notre Livre de Cuisine offert gratuitement ci-dessous.





Vos crêpes seront croustillantes, légères et d'un brun doré si vous les faites au Soda à Pâte "Cow Brand".

C'est facile de faire du pain d'épice délicieux, de texture légère quand vous employez le levain recommandable : le Soda à Pâte "Cow Brand".





Le Pouding Cuit à la Vapeur préparé d'après la recette contenue dans notre Livre de Cuisine est léger et facilement digestible.

BROCHURETTES GRATUITES décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins Culinaires et Médicinales vous seront envoyées sur demande.

ENVOYEZ CE COUPON PAR LA POSTE

CHURCH & DWIGHT LIMITED,
Dépt. R-37
2715, rue Reading, Montréal.
Veuillez m'envoyer les brochurettes gratuites décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins Culinaires et Médicinales.
Nom .....
Adresse .....
(METTEZ VOS NOMS ET ADRESSE EN IMPRIMÉ — 91F)

SODA À PÂTE



"COW BRAND"
BICARBONATE DE SOUDE PUR

Jeannine; nous ne pouvons tout de même rien décider sans elle.

— Oh ! dans l'état d'esprit où se trouve ma fille, s'écria innocemment M. Hérard, je suis bien tranquille, elle t'acceptera les yeux fermés.

— En effet, moi ou un autre, répliqua Destrée amèrement. Elle m'acceptera d'autant mieux qu'elle me connaît davantage; vous avez raison, je crois que nous n'avons rien à craindre de ce côté.

Quelques instants plus tard, il allait trouver Fanchette à sa cuisine :

— Ma bonne, dit-il en la prenant amicalement par le bras, je crois bien que je vais me marier.

— Vous marier, vous ? s'écria-t-elle, la vox enrouée de saisissement. Non, mais vous blaguez, Monsieur Norbert !

— Pas le moins du monde, ma bonne, je crois que je vais épouser Jeannine.

— La petite Hérard ! s'exclama de plus en plus étonnée la vieille gouvernante. Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? dit-elle avec aplomb. Depuis quand pensez-vous au mariage et avec votre filleule encore ?

— Je n'y pensais pas, voilà seulement dix minutes, répondit rêveusement le peintre.

Puis, après un temps, il ajouta :

— Mais je te confierai, à toi seulement, que ce mariage se réalisera dans des conditions tout à fait spéciales. Rien ne sera changé à mon existence, Jeannine portera mon nom, c'est vrai, mais ce sera tout . . . Comprends-tu ? . . .

Un instant, la bouche bée de stupéfaction, Fanchette réfléchissait. Puis soudain, s'emparant des mains de son jeune maître, elle ajouta d'un air de pitié :

— Mais mon pauvre Monsieur, c'est une sottise qu'un mariage de cette sorte, vous ne devez pas la commettre !

— Si, il le faut, la tranquillité et la réputation de ma filleule en dépendent. J'espère même que tu m'aideras . . .

— Vous aider et à quoi donc, grand Dieu !

— A tenir mon engagement envers Jeannine . . . une fois marié . . . T'u es fine, Fanchette, tu peux écarter de moi bien des embûches . . .

— Ah ! par exemple, Monsieur Norbert, faut pas compter sur moi pour des affaires aussi compliquées! Les plus malins s'y trompent, vous savez . . . Et puis, enfin, acheva-t-elle, dans un irrévérencieux mouvement d'épaules, vout mieux laisser faire.

« Vous connaissez bien le proverbe Monsieur, Norbert ?

L'homme est de feu,
La femme d'étoupe,
Le diable passe et souffle . . .

Chapitre VI

Dans l'auto qui l'emportait vers l'hôtel Hérard, Norbert Destrée gardait un silence presque farouche. Assise à ses côtés, bien droite dans sa toilette de cérémonie, dame Fanchette n'était point parvenue à le distraire et, maintenant, silencieuse à son tour, elle contemplait avec compassion, silencieuse à son tour, elle contemplait avec compassion le pâle visage de son maître. Ajoutée au teint basané du peintre, cette pâleur devenait olivâtre; elle donnait aussi à ses yeux, couleur café, un éclat intense et à toute sa physionomie une apparence de maigreur. C'est que la veille avait eu lieu son mariage civil et que, dans un instant, la cérémonie religieuse allait à tout jamais le lier à la petite Hérard. Ainsi, aux yeux de tous, Jeannine serait sa femme, son bien, sa chose, et pourtant elle ne lui serait rien, rien de plus qu'une filleule reconnaissante pour un vieux parrain qui avait eu la faiblesse de se montrer par trop Don Quichotte . . . Et de cet état de choses anormal, Destrée se sentait profondément malheureux.

Jeannine, elle, après avoir impatiemment vécu le temps de ses fiançailles, s'aperçut soudain, au dernier jour, que son beau zèle était tombé et qu'une angoissante tristesse pénétrait jusqu'au plus profond de son être.

Toute la nuit, la même pensée avait hanté son insomnie : n'avait-elle pas eu tort de forcer ainsi sa destinée pour en arriver à ce dénouement qui, du même coup, allait briser toute espérance dans l'avenir et l'éloigner à jamais de l'amour. Ces pénibles réflexions lui avaient enlevé tout courage et, au matin, elle s'était livrée passivement aux mains des couturières.

Son visage était d'une pâleur de morte, infiniment plus blanc qu'à l'ordinaire et ses yeux s'agrandissaient d'un large cerne bleuâtre.

Mauvaise et narquoise, mettant à profit la moindre occasion pour lancer à Jeannine de désobligeantes paroles, Gilberte rôdait autour d'elle.

— C'est sans doute pour te rendre intéressante que tu prends cette mine étiolée, lança-t-elle soudain, mais je t'avertis, ma petite, que loin d'être à ton avantage, cela ne fait que t'enlaidir.

Et comme la jeune fille dédaignait répondre, Mlle Labassette reprit sur un ton plus bas :

— Oh ! je comprends fort bien, ma chère, que tu sois pâle de dépit; ce n'était certes point ton parrain que tu rêvais d'épouser, personne ne s'y trompera !

— Mais tu es folle ! balbutia Jeannine, alors que des larmes lui emplissaient les yeux.

Gilberte ne pouvait toucher plus juste. A l'instant même où elle revêtait sa robe de mariée, la petite Hérard pensait en effet à Lucien et c'était au bras du jeune homme qu'elle se voyait descendre les marches de l'église.

D'ailleurs, celui-ci était là, non loin d'elle : du salon voisin où il se tenait, elle entendait sa voix et par la portière à demi soulevée, elle apercevait sa longue et nonchalante silhouette mince . . .

. . . Il était là, près de Simone . . . à lui tenir d'amoureux propos. Ah ! pourquoi cette pensée lui faisait-elle si mal, en ce jour, où cependant, elle n'attendait plus rien de lui ? . . .

Sur son front pâle, on posait maintenant le petit diadème de fleurs d'oranger et le long, très long voile de dentelle ancienne, s'étalait sur ses épaules comme un imposant et dérisoire manteau de reine. Dans tout ce blanc à la fois vaporeux, soyeux et souple, Jeannine se montrait d'une distinction irréprochable et malgré l'altération de ses traits, délicieusement jolie.

De loin, M. Hérard contemplait sa fille avec admiration. A cette minute, elle lui rappelait sa Jeanne tant aimée, la mère de Jeannine. Alors, il sentit comme un vent d'amertume et de regret souffler sur sa quiétude et il entendit nettement une voix intérieure l'accuser de n'avoir pas été toujours très juste et très bon envers cette petite. Et, dans le même temps qu'il sentait son âme s'enliser dans une sourde mélancolie, il redoutait l'appréhension d'une solitude plus complète après le départ de son enfant . . . Alors, un peu embarrassé, il s'approcha de la jeune fille qu'il baisa au front, tandis que d'une voix basse et mal assurée, il laissa échapper toute son angoisse :

— Oh ! ma chérie, comme je voudrais que tu fusses pleinement heureuse !

Cette sensibilité inattendue de la part du banquier étonna profondément Jeannine, mais à peine eut-elle levé son regard sur les yeux de son père, qu'elle sentit combien cette exclamation spontanée enfermait de regrets et de repentir. Doucement, elle inclina sa tête sur l'épaule de M. Hérard et dans un murmure :

— Soyez sans inquiétude, dit-elle, en lui rendant son baiser, je serai sûrement heureuse à Rochemaure.

On venait d'apporter le bouquet de la mariée : c'était une ravissante gerbe de fleur d'oranger, mêlée d'œillets blancs, et ce fut Lucien Chevannes qui vint l'offrir à Jeannine. Un peu maniéré, celui-ci s'inclina lentement devant elle et la jeune flile prit les fleurs avec des mains qui tremblaient. Une sorte de griserie semblait se dégager de ce bouquet odorant; elle montait à la tête de Jeannine comme pour mieux exalter son rêve. Mais la voix aigre de Gilberte eut le don de la ramener sur terre.

— Mesdemoiselles, disait-elle, railleuse, admirez l'empressement du marié . . . Il ne manque plus que lui ! ! !

Quelques rires étouffés suivirent cette réflexion méchante et déplacée, tandis que Lucien ajoutait, souriant:

— Ma foi, je connais suffisamment Destrée pour le croire capable d'oublier qu'il se marie aujourd'hui.

Un flot de sang monta aux joues pâles de Jeannine tandis qu'une voix ripostait lestement :

— Eh bien, non, mon cher Chevannes, Destrée n'a point oublié !

Et faisant tout à coup son apparition, d'un regard ferme et très fier, le peintre provoqua pour ainsi dire le groupe moqueur des jeunes gens, puis il passa pour aller baiser la main de sa filleule.

Celle-ci enveloppa Norbert d'un long regard reconnaissant, mais il lui fut impossible de prononcer une parole. De son côté, Destrée, lui aussi, ne trouvait rien à dire. Silencieux, il contemplait celle qu'il allait épouser comme jamais il ne l'avait fait peut-être. Cette séduisante et jolie mariée lui en imposait, le troublait davantage encore, et il se demandait si c'était bien toujours là cette Jeannine qu'il avait connue. Et comme son embarras augmentait à chaque seconde, pour le dissimuler, le peintre se dirigea en hâte vers le directeur des Beaux-Arts, accouru tout exprès de Paris pour lui servir de témoin.

La cathédrale Saint-Lazare regorgeait d'une foule élégante. Tout Autun aristocratique et mondain s'était donné rendez-vous au mariage du grand peintre Destrée et de Jeannine Hérard. Pendant que la cérémonie se déroulait dans un accompagnement de musique et de chants admirables, les deux jeunes gens, au pied de l'autel, étaient aussi émus l'un que l'autre. Les sacramentales paroles furent prononcées avec un tremblement de la voix et une hésitation réciproque. Il fallut à Destrée toute son énergie pour passer l'anneau d'or au doigt de Jeannine. L'artiste s'étonnait d'être là en ce moment, pour y jouer une aussi déplorable comédie; et cependant il était allé jusqu'au bout sans faillir, alors que tout son être se révoltait à la pensée que maintenant l'un et l'autre se trouvaient liés à jamais par une union purement conventionnelle et mensongère.

La cérémonie terminée, il fallut encore se prêter aux interminables banalités mondaines, entendre un amas de compliments plus ou moins sympathiques. Le peintre devenait vert à force d'être pâle et sa nervosité le trahissait. Dans le défilé de toutes ces notoriétés sortant de la sacristie, on n'entendait que plaintes à l'adresse de la petite Hérard; on la voyait déjà très malheureuse entre les mains d'un original, qui ne possédait même pas assez d'amabilité mondaine pour se montrer correct le jour de son mariage.

Les nouveaux époux, au bras l'un de l'autre, formaient cependant un joli couple à la sortie de la cathédrale; leur gravité leur donnait grand air, et leur recueillement, une attitude de calme majesté. Le voile de Jeannine se gonflait dans le mouvement de la marche, comme se gonflait son cœur sous l'amer accablement de sa tristesse... Destrée, lui, ne possédait même plus la faculté de penser. Il avançait le front haut et semblait dominer la vie, mais au tréfonds de son être, il ressentait une angoisse qui le rongeait comme un chancre...

Le crépuscule de juin languissait sur un ciel immobile et l'auto qui roulait lentement à travers la campagne emportait les deux jeunes gens vers Rochemaure. Les lychnis et les gaillets qui foisonnent au long des haies, se trouvaient en pleine floraison; dans l'air frais, leurs senteurs pénétrantes s'exhalaient mêlées au parfum plus grisant des chèvrefeuilles qui enveloppent de leurs draperies les buissons et les vieux murs. Çà et là, du fond des vergers ou de quelques tailles en bordure, partaient des chants de rossignols d'une suavité sonore. Par l'ouverture de la glace baissée, un rayon de lune glissait timidement dans l'auto et enveloppait de la lumière bleuâtre la fine silhouette de Jeannine Hérard.

Assis près d'elle, Norbert n'avait de regards que pour la jeune femme. Les fleurs d'oranger naturelles qui ornaient sa robe d'épousée, s'alanguissaient dans la tiédeur de la voiture et leur molle odeur semblait à Destrée plus capiteuse encore que les parfums soufflés par l'haleine du soir. Au reste, cette nuit printanière, ces suaves aromes, ces mélodieuses rossignolades pouvaient si bien servir de décor à de tendres amours que le peintre sentait son cœur s'amollir et sa raison se troubler.

D'un geste doux comme une caresse, il ramena sur les épaules de Jeannine un coin du grand châle de soie blanche brodé d'argent et, machinalement, il s'approcha de la jeune femme silencieuse et méditative. Il aurait voulu parler, mais une sourde émotion l'étreignait à la gorge et le garrottait. Alors, il se remit à regarder l'ovale délicat de la tête blonde où la lune, en se jouant, allumait des luisances d'or, les yeux pleins de rêve et la courbure exquise des lèvres rouges...

A cette contemplation, Norbert devenait frémissant, il sentait son sang bouillonner et sa tête couvait de la folie... Soudain, la pensée qu'il ne devrait jamais posséder cette délicieuse Jeannine lui fut si poignante, qu'une vive rougeur empourpra son visage et qu'il ferma les yeux pour retenir des larmes prêtes à jaillir. Alors, subitement, il devina : éperdu, tremblant d'émotion, les yeux dilatés par un étonnement immense où éclatait un amour qui s'ignorait voilà quelques instants, Norbert murmura intérieurement le leit-motiv immortel :

— Mais... moi, je l'aime ! je l'aime !

Terrassé par cette révélation subite et redoutable, il finit par cacher son visage dans ses deux mains pour s'abîmer dans ses réflexions.

« Qu'allait-il devenir maintenant qu'il aimait Jeannine ? Comment se guérir de cet amour en vivant près d'elle ? Lui faudrait-il quitter Rochemaure ? Non, vraiment, mieux valait tout entreprendre afin de faire naître en elle un amour partagé. Après tout, si sa filleule avait accepté de Chazeuil ou un autre, se serait-elle refusée à ses devoirs d'épouse ? Non, probablement. Alors pourquoi lui, n'userait-il pas de ses droits pour tâcher de lui faire oublier sa juvénile tendresse. L'amour n'appelle-t-il pas l'amour ? Qui sait si, en se sentant adorée, elle ne parviendrait pas à aimer elle-même ?

— Grand ami, qu'avez-vous ? interrogea tout à coup Jeannine : seriez-vous souffrant ?

Au son de cette voix si douce, Destrée éprouva un long tressaillement et il balbutia d'une voix serrée:

— Non, rassure-toi; un peu de fatigue seulement. Après cette journée, c'est fort naturel.

— En effet. Moi aussi, je suis lasse, murmura-t-elle, et j'ai hâte d'arriver.

— La nuit est pourtant divinement belle.

— Trop belle même, reprenait tout bas la jeune femme, tout en poussant un profond soupir.

Norbert, charmé de ce puéril langage, ne remarquait pas l'accent de tristesse et de regret qui s'était glissé dans la réponse de la petite Hérard. Son amour trop neuf emplissait l'univers; il ne voyait plus rien en dehors de ce sentiment absolu et naïf; s'abandonnant alors à son courant impétueux, il se rapprocha de Jeannine et lui saisissant le bras :

— Dans quelques instants nous serons arrivés, lui dit-il d'une voix tremblante. Tiens, nous voilà sur la lisière de la forêt du Saut.

L'ombre plus envahissante, en effet, assombrissait la route et une grande clameur, comme le bruit d'une eau affolée qui se brise contre un obstacle, rompait l'harmonie du silence nocturne.

D'un geste instinctif de frayeur, Jeannine s'était blottie contre l'épaule de son parrain qui resserrait de plus en plus son étreinte.

— D'où vient donc cet étrange vacarme ? demanda la jeune femme presque alarmée.

— De la cascade de Voucoux que nous côtoyons. C'est vrai, petite Nanine, tu ne connais rien de mon pays. Sans doute le trouveras-tu un peu austère ?

— J'apprendrai à le connaître, avec vous, et ce sera charmant, répondit-elle très douce.

Alors, de l'entendre parler si gentiment de leur vie commune, dont la perspective seule le grisait et l'effrayait à la fois, Norbert perdit toute mesure. Dans une émotion inconsciente, née du charme de cette nuit de printemps, ajoutée à la sensation nouvelle de l'amour profond qui s'était énergiquement emparé de lui, le peintre, dans un élan de tout son être, appuya sur son cœur la fragile petite personne de Jeannine Hérard.

Celle-ci étouffa un cri et dans un geste brusque et farouche, elle se dégagea rapidement des bras de son parrain. Alors, ils s'entre-regardèrent et, dans ses yeux à elle, Destrée lut tant d'épouvante, que tout son être se glaça; après une seconde d'un mal horrible, il parvint cependant à dire, très calme en apparence :

— De quoi as-tu peur, Jeannine ? ne suis-je donc plus ton parrain ?

ELLE NE MANQUE PAS D'INTELLIGENCE

— *Mais elle est dure d'oreille*



SI les notes de classe de votre enfant sont, de façon constante, au-dessous de la moyenne, cela peut être l'indice d'une défectuosité physique que vous ne soupçonnez pas. Environ dix pour cent des enfants fréquentant l'école sont atteints d'imperfections de l'ouïe, et de ce fait, beaucoup d'entre eux sont taxés, bien à tort, de stupidité.

L'inattention, la désobéissance, l'air hébété peuvent marquer la présence d'une imperfection de l'ouïe. Que l'on porte remède à cet état de choses, et l'on voit bientôt s'améliorer le travail de ces petits écoliers.

La difficulté d'audition apparaît fréquemment dès le jeune âge, à la suite de troubles des oreilles et de la gorge, troubles qui ont été négligés, ou dont on ne s'est pas aperçu. Découverts à temps et soignés dès leur phase de début, ces troubles auditifs peuvent être soulagés dans un grand nombre de cas.

Signes prémonitoires d'altérations de l'oreille

Il ne faut jamais négliger les symptômes d'altération de l'oreille chez les enfants. Ces symptômes se traduisent par un suintement ou un écoulement dans le canal auditif externe ; par de la douleur, de la sensibilité, des démangeaisons à l'intérieur de l'oreille ou autour du pavillon.

La surdité résulte souvent d'une infection de l'oreille moyenne, consécutive à un rhume de cerveau rebelle, ou due à des amygdales malades, à des végétations adénoïdes, ou à certaines maladies, telles que la fièvre scarlatine, la rougeole, l'influenza. Après une maladie infectieuse de cette nature, on devra, dès la guérison, faire examiner les oreilles de l'enfant par un médecin.

Une surdité passagère peut être provoquée par l'accumulation de cérumen dans le conduit auditif, ou l'introduction d'un corps étranger, pois, perle, boulette de papier. Mais elle disparaît dès l'enlèvement de l'obstacle. L'oreille constituant un organe délicat, il faudra, en général, laisser au médecin le soin d'enlever l'obstruction. En essayant de procéder soi-même à cette opération, on risque de blesser l'oreille interne.

Examen de l'audition dans les écoles

Tant d'enfants se trouvent retardés dans leurs études par une surdité partielle que, dans beaucoup d'écoles, on soumet, à l'heure actuelle, les élèves à des examens périodiques de l'audition. Ces examens sont pratiqués à l'aide d'instruments scientifiques qui permettent de dépister les plus légers troubles de l'ouïe.

Dans les cas où la science médicale se révèle impuissante à rendre à l'enfant sa faculté auditive, l'enseignement de la lecture sur les lèvres aidera celui-ci à suivre ses classes, et le mettre mieux à même de se tirer d'affaire dans la vie.

Vous trouverez une quantité de renseignements complémentaires sur la question, dans la brochurette de la Metropolitan, intitulé "L'Ouïe". Désirez-vous que nous vous en adressions un exemplaire gratuit ? Ecrivez au Service des Brochurettes 9-Z-38, Direction Générale au Canada, Ottawa, Ont.

METROPOLITAN LIFE
INSURANCE COMPANY
NEW-YORK

FREDERICK H. ECKER
Président du Conseil



LEROY A. LINCOLN
Président

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA, OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872



Elle se croit très importante

. . . dans sa jolie robe en Viyella . . . une flanelle anglaise à la fois légère et suffisamment chaude . . . pour tous les jours de classe.

Quant à sa maman, elle se réjouit que Viyella soit aussi bon marché . . . et puisse se laver indéfiniment sans ternir ni se déformer. Ce tissu ne devient jamais "luisant" et ne s'use pas sur les bancs de l'école.

Viyella se présente en tartans, en rayés et en couleurs solides pour la confection de robes . . . jupes . . . blouses . . . shorts, à faire ou vendus tout faits. Vous trouverez Viyella chez votre marchand. Ou écrivez à Geo. L. Holland, 1011, Edifice New-Birks, Montréal.

Viyella REGD.

LAVABLE ET INDÉLÉBILE
$1.25 la verge de 36 pouces
$1.95 la verge de 54 pouces

Et comme la jeune femme trop émue ne pouvait répondre, il reprit avec une intense expression de tristesse et de découragement dans la voix :

— Si je t'ai offensée Jeannine, c'est sans le vouloir, excuse-moi. A l'avenir, je m'observerai davantage.

Et comme ils arrivaient à Rochemaure, très vite Norbert sortit de l'auto, aida Jeannine à descendre, mais au seuil du vestibule, sans un mot, sans une caresse, il la laissa aux bons soins de Fanchette que le bruit de l'automobile avait fait accourir.

Chapitre VII

QUAND, le lendemain matin, Destrée se leva, le ciel était uniformément gris. Devant la tristesse du paysage, il esquissa un amer sourire: « La durée d'un beau soir, pensa-t-il, est aussi éphémère que le bonheur ! »

Un instant encore, malgré le froid matinal, Norbert resta méditatif à regarder les collines encapuchonnées de brume et les combes ouatées d'argent, puis, d'un geste brusque, il referma la fenêtre et sortit.

Il était six heures . . . Fanchette venait de descendre. Sous l'influence du temps gris, la brave gouvernante se sentait moins alerte qu'à l'ordinaire et surtout plus encline à la morosité.

Tout en se préparant une tasse de café, elle resongeait au mariage de son maître et de la petite Hérard. Cette union purement conventionnelle l'irritait et l'effrayait à la fois. Elle avait le pressentiment que rien de bon n'en sortirait pour les deux jeunes gens et, tout en haussant avec rage les épaules elle soupirait . . .

Elle était si bien plongée dans ses sombres réflexions qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir et qu'elle jeta un cri sourd en se sentant touchée au bras.

— Ma pauvre vieille, je t'ai donc fait peur ? demanda Destrée.

— Mon Dieu, oui . . . Monsieur Norbert . . . Mais, vous n'êtes donc point fatigué de la journée d'hier pour être déjà levé.

— Je n'ai pas dormi de la nuit, ma bonne Fanchette, mes nerfs sont à bout, et je vais partir en voyage.

— Partir en voyage . . . Et la petite Jeannine ?

— Jeannine n'a nullement besoin de moi, riposta-t-il amèrement. Que je reste à Rochemaure ou que j'en sois absent, cela ne peut que la laisser fort indifférente. C'est le refuge que ma filleule a demandé et non le mari . . .

Allons, Fanchette, ajouta-t-il d'une voix brève, cours me préparer une valise. Pendant ce temps, je m'occuperai de l'auto.

Fanchette, la langue levée pour la riposte, fixa curieusement son maître, mais elle le vit si pâle et le sentit si nerveux qu'elle se contenta de demander :

— Pour combien de temps serez-vous absent, Monsieur Norbert ?

— Je ne sais trop encore . . . Peut-être deux à trois semaines . . .

— Comment ! objecta la vieille bonne qui, devant le nombre de jours énoncé, oublia toute réserve, qu'est-ce qui vous prend de partir pour si longtemps ! Ce n'est pourtant pas que vous aimiez ça, voyager, Monsieur Norbert ! Et puis, enfin, que pensera-t-on ici, de votre absence !

— Ah ! par exemple, s'écria Destrée, ai-je l'habitude de m'arrêter aux opinions de la galerie ?

— Les autres fois, possible, mais à présent que vous êtes marié, c'est bien différent . . . Pensez-vous, Monsieur Norbert, que votre idée de faire un voyage de noces, tout seul, ne va point faire jaser ! Ça ne s'est jamais vu !

— Allons, en voilà assez, Fanchette ! jeta-t-il d'une voix âpre. Il faut que je parte et je partirai. Presse-toi donc, je t'en prie; dans une heure je veux être loin de Rochemaure.

A l'instant même où éclatait cette discussion, Jeannine s'éveillait lentement. Surprise tout d'abord de ne point reconnaître les objets qui l'entouraient, elle regarda sa chambre avec une légère émotion, puis, soudain, elle se rappela :

« Ah ! oui, son mariage ! . . . la journée de la veille, pleine de fièvre et de tristesse lourde . . . son départ pour Rochemaure . . . la contrariété de son parrain . . . »

Là s'arrêtaient ses souvenirs, mais cette dernière impression, encore très vive, acheva de la mettre en contact avec le présent qui lui parut infiniment pénible !

Alors, assise sur son lit, elle revécut cette minute, où, brusquement, Destrée l'avait saisie par les épaules pour la serrer contre lui.

Geste fort naturel, après tout. Que de fois son parrain ne l'avait-il pas enveloppée de ses bras protecteurs et combien de fois, elle-même, ne s'était-elle point blottie dans un geste de petit enfant contre sa large poitrine ! Alors, pourquoi hier soir, ce trouble soudain, cette insurmontable frayeur, ce cri sourd, ce brusque recul qui avait fait dire à Destrée d'une voix calme, mais à la fois très rude :

— De quoi as-tu peur ? Je ne suis donc plus ton parrain !

Maintenant Jeannine en rougissait de honte. Quelle équivoque pensée lui avait-elle donc inconsciemment prêtée, pour avoir agi de la sorte envers lui ?

Avec des gestes lents, elle se lève et s'habille. Elle a peur, à présent, d'affronter son parrain. Et puis, à cette crainte s'ajoute aussi la sourde mélancolie que nous donne l'incertain tout entouré de mystère. C'est elle pourtant, qui a provoqué ce mariage, afin de quitter plus vite la maison paternelle . . . Mais, à cette minute, tout l'effraye . . . Le grand silence qui l'entoure l'oppresse; elle est surprise de ne point entendre les cloches de la cathédrale Saint-Lazare sonner une messe basse; elle attend en vain les cris habituels des chiffonniers, la musique criarde du raccommodeur de porcelaine . . . Une envie de pleurer la saisit alors violemment comme voilà une dizaine d'années en qualité d'interne à la pension Jeanne-d'Arc.

Pour secouer cette angoisse, Jeannine ouvre la fenêtre, mais la brume qui enveloppe le paysage n'est guère pour atténuer sa tristesse; celle-ci augmente au contraire à mesure que l'heure passe et bientôt elle l'étreint comme un douloureux pressentiment. Des larmes lentes tombent de ses yeux et roulent sur son visage. Elle pleure, elle pleure comme on sait pleurer lorsqu'on est jeune . . .

Elle souffre également, mais d'une souffrance vague, indéfinie, avec cependant la certitude, hélas ! de n'être jamais consolée . . .

Combien de temps demeura-t-elle ainsi noyée dans sa désolation ? La brume se dissipait découvrant peu à peu des traînées d'horizon et des lambeaux de vertes forêts. Mais, Jeannine ne voyait rien; ce fut seulement sous la sensation physique de la fraîcheur qu'elle se leva frissonnante et se décida à descendre trouver Fanchette.

— Comment, s'écria cette dernière en la voyant apparaître, déjà debout ! Il est à peine sept heures !

— C'est que je m'ennuyais là-haut, répondit la petite Hérard en levant sur la vieille femme de grands yeux tristes et encore baignés de larmes.

Rageuse, Fanchon hocha la tête et, faisant un rapprochement entre la détresse de cette petite et la nervosité de son maître, elle songea en elle-même:

— Sont-ils sots tous les deux! . . . Au lieu de s'entendre, de s'accorder . . .

Puis, brusquement, elle demanda :

— Vous avez sans doute faim, ma petite dame ? Si j'avais pu vous savoir réveillée, je serais montée, pour sûr. Mais comment deviner que vous étiez aussi matinale !

Et, après s'être approchée d'un bon feu de bois qui ronflait dans un large fourneau émaillé, elle continua:

— Quel mauvais temps, ce matin, n'est-ce pas ? Ah ! ce n'est guère fait pour vous rendre joyeux. Vrai, vous n'avez pas de chance pour votre premier jour céans, Mlle Jeannine . . . Ah ! pardon . . . je veux dire Madame. C'est que je vais peiner à m'y habituer, tiens !

— Oh ! Fanchette, vous pouvez très bien continuer à m'appeler Mademoiselle, je préfère même cela. Ce nom de Madame que l'on m'octroie depuis hier, me semble si drôle !

— C'est bien possible, mais il faut pourtant vous y accoutumer, ma petite dame. Pour tout le monde, vous êtes bel et bien mariée; alors jugez comme il serait grotesque de vous appeler encore Mademoiselle.

Puis, après une pause, elle reprit un brin narquoise :

— Dame, c'est toute une comédie à jouer, savez-vous ! Aussi, faudra-t-il vous surveiller et ne jamais perdre de vue que vous êtes la femme de M. Norbert. Ici, on l'aime beaucoup, vous savez, et tout le monte est impatient de faire votre connaissance.

Mais on peut dire que c'est heureux qu'il n'y ait point de bourgeois dans la contrée, continua Fanchette en s'échauffant; votre tâche, ainsi, en sera simplifiée. Ah ! vous avez commis là, tous les deux, une bien grande imprudence ! Faites excuse, madame Jeannine, mais ça ne s'est jamais vu un mariage comme le vôtre, pour sûr. Aussi, on se demande avec inquiétude comment tout cela finira.

— Vous êtes bien sévère, pour moi, Fanchette, murmura la petite Hérard dont les yeux s'emplissaient de larmes.

— Mais je blâme autant M. Norbert que vous, mademoiselle Jeannine, reprit la gouvernante, qui, dans son courroux ne vit pas qu'en parlant ainsi, elle faisait fausse route. Si vous croyez que je me suis gênée pour lui dire ce que je pensais ! Mais il n'en a fait qu'à sa tête, assurément ! Toutefois, étant beaucoup plus à même que vous de connaître la vie, il devait bien prévoir les difficultés d'une semblable situation ! Mais voilà, mon maître est trop bon, et cette qualité l'incite à commettre les pires sottises.

Jeannine n'avait formulé aucune objection. Le visage enfoui dans ses deux mains, elle ne pouvait plus retenir ses larmes; elle ne sentait que trop la justesse des propos de Fanchette et comme cette union constituait en effet pour l'un et l'autre la pire des folies.

Quand la vieille gouvernante vit sa maîtresse pleurer, elle se rapprocha d'elle et balbutia désolée :

— Je vous ai fait de la peine, ma petite dame . . . Oh ! je suis une grosse bête de bavarder à tort et à travers. Voyez-vous, quand je suis partie, moi, mes paroles dépassent toujours

(Lire la suite page 39)

Les rousses ont-elles MAUVAIS CARACTÈRE?



LES roux ont toujours une forte personnalité. Ils peuvent conquérir des empires, mourir sur l'échafaud, ou être acclamés dans le monde de l'art, de la science et de la littérature. Un homme roux est toujours meilleur ou pire qu'un blond ou un brun, il est rarement médiocre. Les roux sont impulsifs, intelligents, agressifs, doués d'imagination et de tempérament. Ils sont orgueilleux et sensibles, manquent souvent de jugement, mais jamais de courage. Ils se lancent dans la bataille, en dépit des forces liguées contre eux. L'histoire abonde en Titans roux dont les ambitions, les désirs et les actes ont façonné le monde actuel.

Bien des siècles avant l'ère chrétienne, Sapho, aux boucles rousses, entraîna des désastres ; Néron le roux festoyait quand Rome brûlait ; Salomé dansait tenant la tête de Jean-Baptiste, ses tresses rousses et ses sept voiles flottant au rythme de la brise.

Cléopâtre se trouva un jour dans une impasse dont seul son tempérament de rousse pouvait la tirer. A l'âge de seize ans, poursuivie par toute son armée, la jeune reine



La reine Elisabeth d'Angleterre (1558-1603) fut une souveraine énergique et autoritaire. Eut-elle été moins cruelle si elle avait été blonde ou brune ?...



Ginger Rogers, une des plus jolies rousses de Hollywood, est la douceur même.



Parmi les rousses célèbres de l'antiquité, on compte, Sapho, Salomé et Cléopâtre.

d'Egypte s'échappa roulée dans le baluchon d'un matelot, et traversa ainsi les troupes égyptiennes et romaines pour arriver jusqu'à César. Lorsqu'au déballage l'empereur vit apparaître la tête échevelée et la physionomie piquante de la reine, le conquérant du monde fut vaincu à son tour.

Plus tard, sur la route construite par les Romains, apparut à l'Angleterre la reine Elisabeth, aux cheveux roux, qui devait être si longtemps au pouvoir. Sous son règne, l'Angleterre devint maîtresse des mers, son commerce grandit, et ce fut l'âge d'or de la littérature et du théâtre. William Shakespeare, un roux, écrivit à cette époque des pièces à jamais immortelles.

Vous ne saviez peut-être pas que les cheveux de Napoléon étaient châtains avec des reflets roux, c'est Emil Ludwig qui nous l'affirme. Malgré la perruque blanche qui les dissimulait, on sait que les cheveux de George Washington étaient roux. N'oublions pas Nelson et Lady Hamilton qui ont aidé à changer la face du monde. Madame Lupescu est une rousse habile qui lutte avec finesse et maintient son influence sur le roi Carol, malgré l'opposition de tout son peuple.

Dans le monde des arts signalons : Ignace Paderewski, un musicien incomparable qui abandonna sa carrière pour devenir premier ministre de la Pologne, à une heure critique de son histoire.

Sarah Bernhardt, la plus grande actrice du monde, était rousse ; elle en avait le tempérament et l'énergie, ne se laissant abattre ni par la vieillesse, ni par l'infirmité, elle continua sa carrière triomphale jusqu'à sa mort.

Si vous êtes en contact avec des roux, surveillez leurs faiblesses, mais ayez aussi confiance en leurs inspirations qui touchent parfois au génie. Quant aux conseils, gardez-les pour vous, ils n'en acceptent jamais.



Myrna Loy a aussi bon caractère que Ginger Rogers. Faudrait-il en conclure que les rousses, autrefois célèbres par leur tempérament emporté, se sont adoucies avec les siècles ?



Ne vous attendez pas, chères lectrices, à ce que je vous donne aujourd'hui des instructions concernant les heures de sommeil ou le régime alimentaire des bébés, régime qui a tant varié depuis une dizaine d'années. Je vous ai déjà parlé de la manière la plus pratique de meubler une chambre d'enfants ; je n'y reviendrai pas non plus. Je me contenterai seulement de vous répéter cette vérité universellement reconnue par tous ceux qui s'intéressent à l'enfance : la journée d'un petit enfant doit être réglée comme un papier de musique. Ce sera le meilleur moyen de l'empêcher d'être nerveux, et de lui assurer un développement normal en même temps qu'une bonne santé.

Après la maman, la personne qui sera le plus en mesure d'obtenir pareil résultat sera la bonne chargée d'en prendre soin. Voilà pourquoi, bienveillantes lectrices, je désire vous en parler. Il est étrange de constater que des parents, qui aiment sincèrement leurs enfants et semblent soucieux de leur bien-être, choisissent parfois à la légère celle qui les approchera de si près. Monsieur, pourtant, ne commettrait pas l'imprudence de retenir les services d'un chauffeur sur le compte duquel il n'aurait pas eu d'excellentes références. Madame, de son côté, ne se contenterait pas d'une cuisinière sans expérience. Pourquoi seraient-ils d'accord à juger que leurs économies se porteront sur la bonne d'enfant, sous prétexte que le petit est en parfaite santé ? Si vous sortez beaucoup, si surtout vous êtes exposée à faire de temps autre de courts voyages, n'hésitez pas à accomplir les sacrifices nécessaires pour vous assurer une remplaçante qui mérite votre confiance. Ce n'est que dans le cas où vous serez décidée à prendre vous-même un soin constant de votre enfant que vous pourrez vous contenter d'une jeune bonne sans expérience, que vous formerez vous-même. Assurez-vous alors qu'elle est en excellente santé et d'une scrupuleuse propreté.

Quand on néglige de prendre au sujet des domestiques les références voulues, il arrive souvent qu'il faille bientôt la congédier et en chercher une autre. Ces fréquents changements sont très mauvais pour un bébé. Ils désorganisent sa petite vie. S'il commence à reconnaître ceux qui l'entourent, il peut arriver qu'il se montre sauvage, effrayé même, à la vue de ce nouveau visage.

Il vous faudra accepter le fait que votre enfant s'attache à sa bonne et même vous en réjouir, puisque ce sera pour vous l'assurance qu'elle le traite avec douceur. N'allez donc pas commettre la maladresse de vous montrer jalouse de l'affection qu'il témoigne à celle qui partage sa vie et prend soin de lui. D'ailleurs, si vraiment cette domestique lui témoigne beaucoup de dévouement, si elle se donne du mal pour l'amuser ou si elle passe de mauvaises nuits à son chevet, n'est-il pas souhaitable que votre enfant, si jeune soit-il, lui en témoigne à sa manière de la reconnaissance ? Et puis, la mère a tort de s'inquiéter, de redouter un partage. Dès qu'un enfant sait parler, c'est toujours à elle qu'il se confie, si seulement elle a su gagner son cœur ; c'est avec elle qu'il préfère jouer, si elle a la patience infinie de recommencer, vingt fois de suite, le même jeu ; c'est aussi à elle qu'il aura recours quand il tombe et se fait une grosse bosse, si elle sait l'accueillir avec sympathie.

Il arrive que certaines bonnes autoritaires prennent une très grande emprise sur l'esprit d'un enfant et sur la formation de son caractère. Il y en a qui préconisent, avec trop de zèle, les châtiments corporels ou qui abusent des menaces terrifiantes. Dans certains cas, la chose prend de telles proportions qu'il n'y a pas de meilleure solution que de congédier cette personne, même si sur d'autres points, l'hygiène, par exemple, elle est sans reproche. Heureusement que des cas semblables sont exceptionnels. Il suffira la plupart du temps d'exercer avec beaucoup de tact une surveillance étroite. C'est à la mère seule qu'il appartient de corriger, d'atténuer avec une douceur qui n'exclue pas la fermeté, une discipline souvent exagérée et pas assez intelligente pour savoir faire la part des circonstances. Pourquoi, par exemple, un enfant n'aurait-il pas la permission de prolonger un peu sa journée durant les mois d'été ? Pourquoi n'attendrait-il pas, pour se mettre au lit, l'arrivée de son papa qui serait si heureux de jouer une demi-heure avec lui ?



SHIRLEY TEMPLE, modèle de petite fille.

Si un enfant doit être endurci à ne pas avoir le cœur gros chaque fois que ses parents le quittent, il doit être amené à considérer leur retour comme une joie et non comme la fatale échéance où toutes les sottises qu'il a commises durant la journée recevront leur juste punition. N'acceptez pas de jouer auprès de vos enfants le rôle ingrat de Croquemitaine. Soyez plutôt la bonne fée qui a le pouvoir d'apaiser les colères et de sécher les larmes. Si vous adoptez ce rôle bienfaisant quand ils sont petits, je suis persuadée que vous les garderez encore quand ils seront devenus des hommes.

Comme l'enfance passe vite ! C'est hélas ! l'époque où nos enfants nous appartiennent davantage. Si l'on ne peut y revenir, si une mère ne doit pas chercher à entraver le développement de leur intelligence ou de leur personnalité pour les garder plus longtemps sous son aile, elle doit faire tout en son pouvoir pour fixer le souvenir de ces années d'heureuse insouciance. Elle peut y parvenir de deux manières : en prenant des notes et en faisant souvent usage de son kodak.

Vous n'imaginez pas pour l'instant, jeunes mamans qui me lisez, que vous puissiez un jour oublier à quel âge Louise a eu sa première dent, ni quand Marc a dit : « Maman », pour la première fois. Il est certain, cependant, que ces souvenirs s'estomperont, surtout si vous avez plusieurs enfants entre lesquels vous confondrez. Aidez donc votre mémoire. Conservez la trace de ces jours ensoleillés.

Dès la naissance de votre premier enfant, ayez un cahier où vous inscrirez tout ce qui se rapporte à lui, à commencer par l'heure exacte de sa naissance et le poids qu'il pesait lorsqu'il fit son entrée dans le monde. Il en existe dans le commerce. Voici quelques titres de pages qui vous suggéreront des sujets : naissance de Bébé ; premières impressions de Maman ; première journée ; visites et cadeaux reçus ; première sortie et cérémonie du baptême ; jouets ; promenades ; Bébé commence à parler ; il perce une dent ; il marche seul ; sa première fête de Noël.

Il est bien entendu que l'enfant doit ignorer l'existence de ce précieux petit livre où vous consignez les plus importants de ses faits et gestes. Ne répétez jamais devant lui un de ses bons mots. Respectez sa personnalité. Ne les lui citez pas davantage quand il aura grandi. Un enfant est ennuyé, humilié même, quand on évoque devant lui certains souvenirs. Il est comme ces auteurs qui ne veulent plus entendre parler de leur premier livre parce qu'ils sont convaincus qu'ils ont fait beaucoup mieux depuis.

Les plus charmantes photos d'enfants sont toujours des photos d'amateur. Chez toute femme qui possède à la fois un enfant et un appareil photographique se révèle, par un miracle de l'amour maternel, le don de savoir saisir les expressions les plus naturelles, les gestes les plus vivants. Ne dites pas : « Viens, je vais te photographier. » Surprenez-le à la promenade, dans ses jeux. Ces photos, prises fréquemment, seront pour vous des documents inestimables en même temps que de charmants souvenirs. Ne manquez pas d'inscrire au verso l'âge qu'avait alors votre enfant et le nom du lieu où la pose a été prise. On fait maintenant d'excellents agrandissements avec le plus minuscule cliché ; ne l'oubliez pas.

FRANCINE



Têtière DE FAUTEUIL

MATERIEL REQUIS :

2 balles de fil " Bleu Label " Mercer-Crochet de Coats, No 20, écru.

1 écheveau de Coton en Brins ANCHOR, F589 (Gris Brun).

½ verge de toile, couleur naturelle, de 36 pouces de largeur.

1 crochet d'acier à tricoter de Milward, No 3 anglais ou No 6 américain.

1 aiguille à broder de Milward No 7.
(Se servir de 2 brins de fil pour le feston et le point d'ourlet (hemstitch).

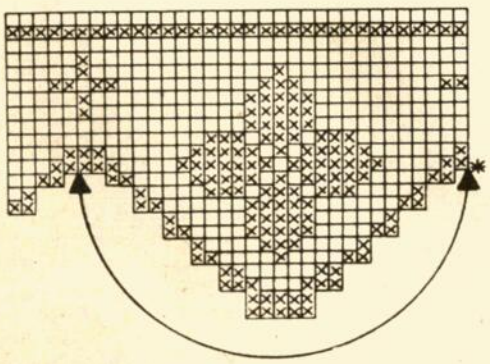
TENSION :

5 espaces et 5 rangs = 1 pouce. (Les bonnes mesures ne seront obtenues qu'en suivant exactement ces instructions).

BORDURE AU CROCHET :

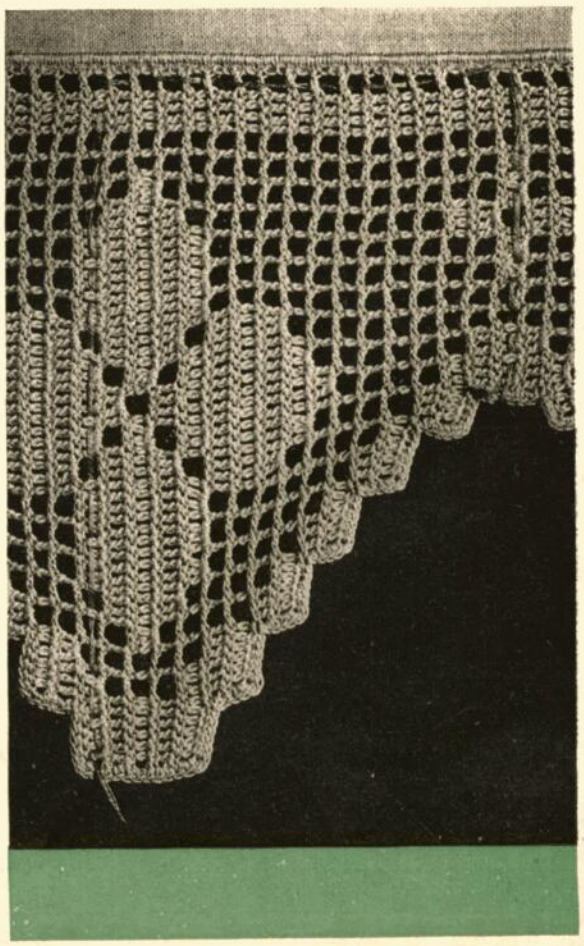
Faire une chaînette de 41 m., dans la 8e m.à partir du crochet, faire 1 s.b. Suivre le diagramme, répétant le modèle 3 fois, et omettant le dernier rang la 3e fois. La flèche sur le diagramme indique l'endroit où recommence le patron. Quand ceci est terminé, faire des m.s le long des bouts et des pointes.

Couper un morceau de toile de 24" x 17½". Faire un point de feston à un bout; retourner un ourlet étroit aux deux bouts et coudre à points perdus. Replier un ourlet de 1½" au haut, et passer au point d'ourlet (hemstitch). Coudre la dentelle au feston.

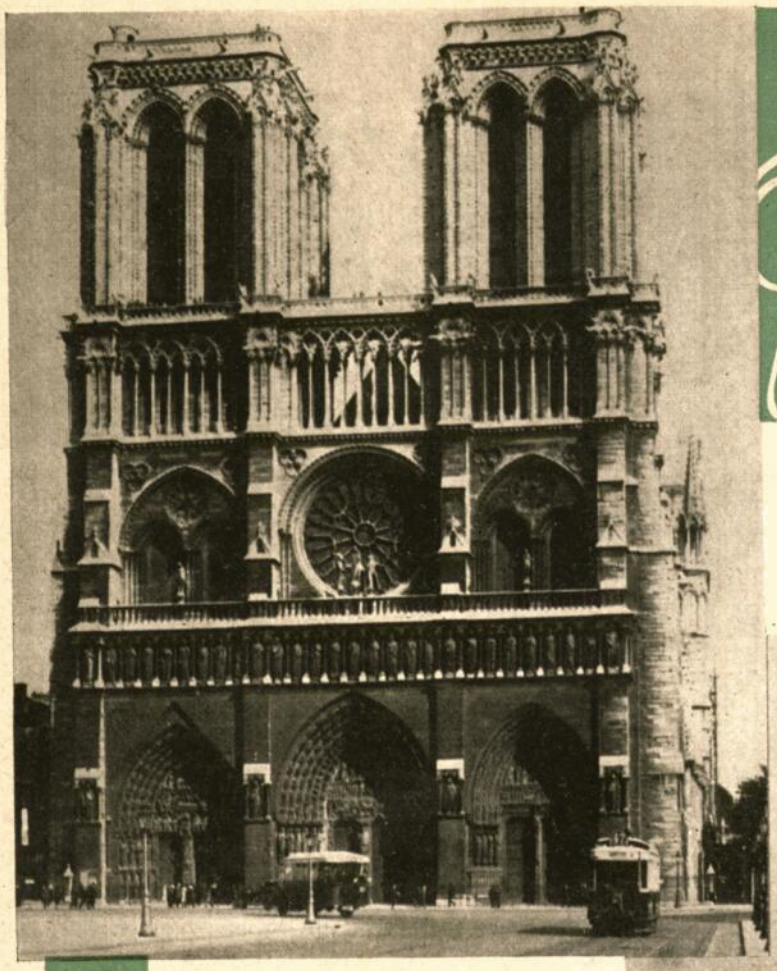


ABREVIATIONS :

m. .... maille
m.s. .... maille simple
s.b. .... simple bride



Au QUARTIER LATIN



1 — Notre-Dame de Paris, sur l'île de la Cité, à proximité du Quartier Latin. La construction de cette merveille d'architecture gothique fut commencée en 1163.



2 — L'Arc de triomphe de l'Etoile dont l'érection fut décrétée par Napoléon Ier, en 1806. Ce monument, le plus considérable du genre, fut inauguré en 1836.

3 — L'Hôtel de ville de Paris, tel que reconstruit vers 1880 dans le style Renaissance. C'est de cet édifice que se sont inspirés les architectes de l'hôtel de ville de Montréal.



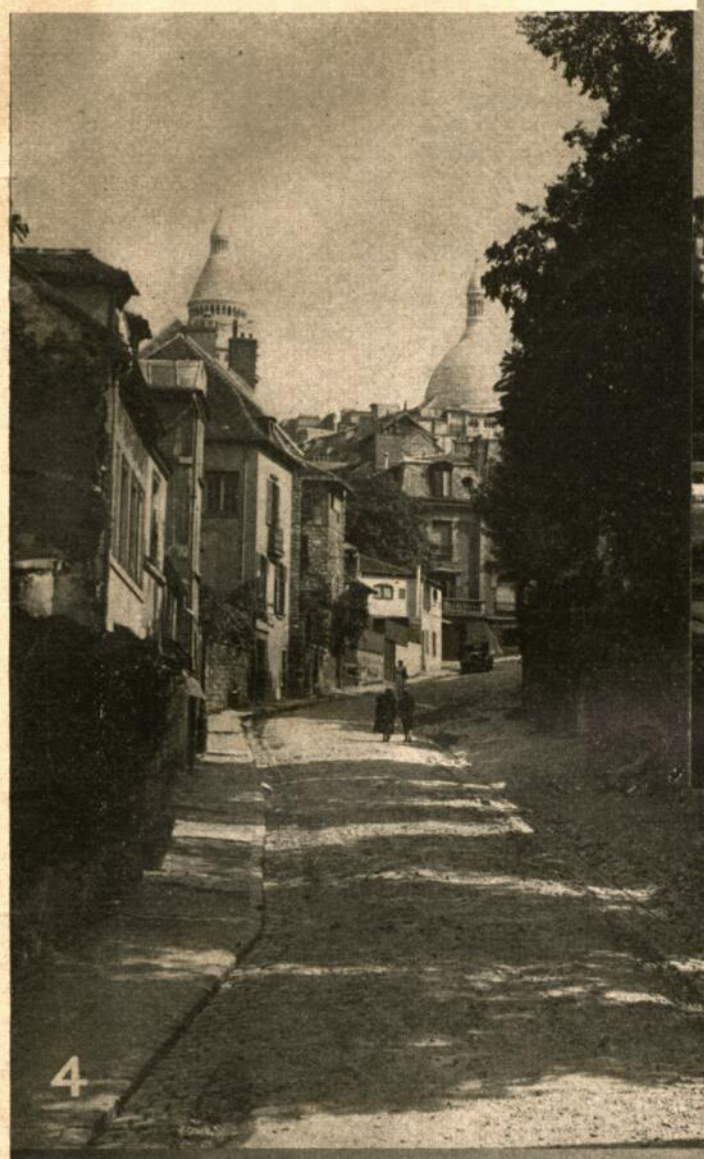
4 — Une rue de Montmartre avec, au fond, la blanche coupole de la Basilique du Sacré-Cœur.

5 — Fragment du Musée du Louvre, l'un des plus beaux et des plus riches du monde. Le palais du Louvre fut commencé en 1204 et continué sous plusieurs rois, jusqu'à Louis XIV.

6 — La magnifique avenue des Champs-Elysées, vue de l'Arc de triomphe. Cette avenue est intestablement la plus belle du monde.



Photos de la Cie Générale Transatlantique



4



5



6

LE Quartier Latin de Paris est, depuis le XIIIe siècle, le centre de l'enseignement le plus célèbre du monde. Ce quartier comprend la Sorbonne, fondée par Louis IX en 1252, l'Institut de France qui abrite les cinq académies (Académie française, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Académie des Sciences morales et politiques, Académie des Sciences et Académie des Beaux-Arts), le Collège de France, l'Ecole de médecine, l'Ecole de pharmacie, l'Ecole de droit, l'Ecole normale supérieure, les plus grands lycées de France, des bibliothèques et des musées.

C'est dans ce quartier que vivent plus de 15.000 étudiants, venus de tous les pays du monde : Chinois, Japonais, Scandinaves, Allemands, Arabes, Américains du Nord et du Sud, Canadiens et Anglais.

La première université fut la Sorbonne, qui fait aujourd'hui partie de l'Université de Paris. La Sorbonne a pris le nom de son fondateur, Robert de Sorbon, chapelain de saint Louis, dont le but avait été de créer un établissement spécial pour faciliter aux écoliers pauvres les études théologiques. Ce fut, pendant plusieurs siècles, le collège le plus réputé en Europe. On y enseigne aujourd'hui les sciences, la littérature, la philosophie et l'histoire. La bibliothèque de la Sorbonne contient 300,000 volumes sur ces sujets.

L'école de droit et l'école de médecine sont tout à côté. Les étudiants de Paris ont pour campus la rue Saint-Jacques et surtout le Boulevard Saint-Michel (le boul' Mich) où ils sont maîtres de tous les cafés, dont les plus connus sont La Capoulade, le café d'Harcourt, la Source, le Soufflot et le Cluny. Les professeurs ne s'occupent aucunement de la vie privée de leurs étudiants qu'ils tiennent pour des hommes mûrs, assez grands pour se conduire tout seuls. Les sports n'occupent aucune place dans la vie universitaire, les étudiants français recevant à l'armée leur entraînement physique.



L'ABÉCÉDAIRE DE L'ÉLÉGANCE

2842 — Gentille robe de fillette, gr. 4 à 12. Pour un 6 : 1⅞ v. de 35″ ou 1¾ v. de 39″. ¼ v. de 35″-39″-44″ pour le collet. ⅝ v. de ruban de 1½″ pour la boucle. Ceinture de votre choix. Une fermeture-éclair de 5″ pour le côté ; une autre de 6″ pour le dos. 20 cents.

2843 — Charmante petite robe, gr. 8 à 16. Pour un 12 : 2¾ v. de 35″ ou 2½ v. de 39″. ¼ v. de 35″-39″-44″ pour le collet. ⅝ v. de ruban de ½″ pour la boucle. Fermeture-éclair de 8″. 20 cents.

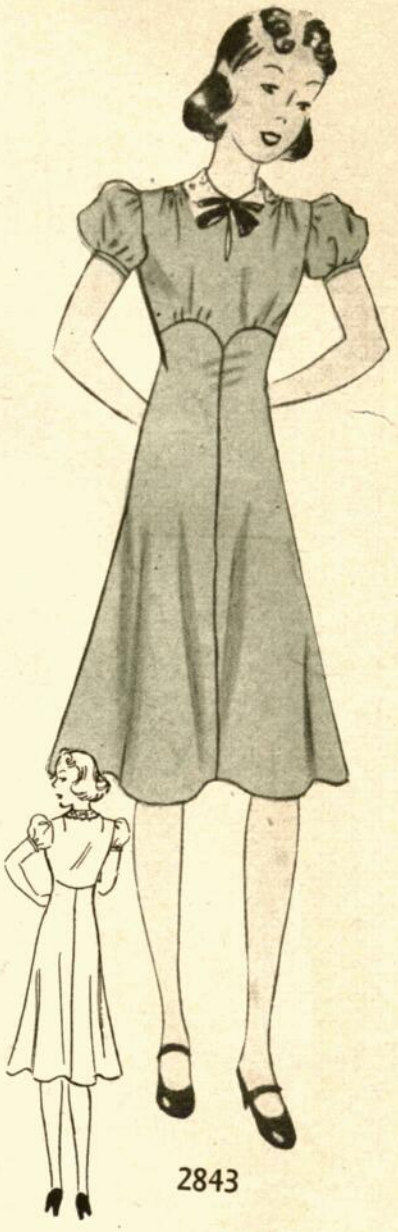
2848 — Jupe avec bretelles, blouse et boléro, gr. 4 à 12. Pour un 4 : modèle 1, la jupe : 1⅛ v. de 35″, 1 v. de 39″ ou ⅞ v. de 54″. Modèles 1 et 2 : la blouse, ⅞ v. de 35″-39″ ou ¾ v. de 44″. Modèle 2 : la jupe et le boléro, 1⅜ v. de 35″, 1¼ v. de 39″ ou 1 v. de 54″. Fermeture-éclair de 4″. Dessin à décalquer inclus. 20 cents.

2856 — Costume pratique pour l'écolière, gr. 10 à 18. Pour un 10 : 3⅝ v. de 35″. Doublure de la jaquette, 1⅜ v. de 35″-39″. Fermeture-éclair de 7″. 25 cents.

2860 — Jupe avec bretelles, et blouse, gr. 10 à 18. Pour un 14 : la blouse, 2 v. de 35″ ou 1⅞ v. de 39″. La boucle, ⅝ v. de ruban de 1½″. Jupe avec bretelles, 2¼ v. de 35″, 1⅞ v. de 39″ ou 1⅝ v. de 54″. Fermeture-éclair de 7″. 25 cents.

2869 — Robe de fillette, et bouffants, gr. 2 à 8. Pour un 2 : la robe, 2 v. de 35″ ou 1⅝ v. de 39″. ⅜ v. de contrastant de 35″-39″-44″. Les bouffants, ¾ v. de 35″-39″. 15 cents.











Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de " La Revue Populaire ", Dominion Patterns Ltd., 489 College Street, Toronto, Ont.

LA TAILLE BIEN PRISE



2870 — Jupe, blouse et jaquette de jeune fille, gr. 12 à 20. Pour un 14 : la blouse, 1⅞ v. de 35″ ou 1⅝ v. de 39″. La jaquette et la jupe : 3⅞ v. de 35″, 3½ v. de 39″ ou 2¾ v. de 54″. Pour la jupe : ¼ v. de canevas de 24″ ou ⅛ v. de mousseline de 35″. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

2862 — Joli ensemble pour dame ou demoiselle, gr. 12 à 40. Pour un 16 : le manteau, 3¾ v. de 35″ ou 2⅜ v. de 54″. Doublure : 2¾ v. de 35″ ou 2⅝ v. de 39″. Entredoublure : 1¾ v. de 54″. La jaquette : 2⅜ v. de 35″ ou 1½ v. de 54″. Doublure de la jaquette : 1⅞ v. de 35″ ou 1⅝ v. de 39″. La jupe : 2 v. de 35″ ou 1⅛ v. de 54″. Fermeture-éclair de 7″. 25 cents.

2865 — Charmant manteau ajusté, gr. 12 à 20. Pour un 12 : 4⅝ v. de 35″ ou 3 v. de 54″. La doublure : 3⅜ v. de 35″ ou 3⅛ v. de 39″. 1⅜ v. de canevas de 24″ ou de mousseline de 35″. Entredoublure : 2⅛ v. de 54″. 25 cents.

2872 — Robe deux-pièces, gr. 12 à 40. Pour un 18 : 3⅝ v. de 39″ ou 2⅝ v. de 54″. ½ v. de contrastant de 35″-39″. Une fermeture éclair de 7″ pour le côté de la jupe ; une autre de 15″ pour le devant de la blouse. 25 cents.

2874 — Robe deux-pièces pour gr. 12 à 40. Pour un 14 : 4⅝ v. de 35″, 4 v. de 39″ ou 3 v. de 54″. Fermeture-éclair de 7″. 25 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Ltd., 489 College Street, Toronto, Ont.

Beauté, mon beau souci...







1 — Virginia Bruce, vedette M.-G.-M., applique son rouge en suivant le contour naturel des lèvres. 2 — Una Merkel, autre artiste M.-G.-M., vous indique la bonne manière d'utiliser le crayon à sourcils. 3 — La poudre doit être appliquée à petits coups, nous dit Josephine Hutchison. Toutes nos lectrices savent cela, bien entendu. 4 — Après s'être poudré le visage, Mary Maguire, artiste Warner Brothers, se sert d'une brosse douce pour enlever la poudre de ses cils, puis (5) se fait les ongles.







Travaux sur cuir, étain, bois, cuivre et parchemin exécutés par Mlle Berthe Prévost, de Montréal. — *(La Photographie La Rose.)*

Travaux Artistiques

par FRANCINE

DANS un logis de la rue St-Hubert, un modeste atelier qui n'est qu'un prolongement de passage et où pourtant l'art est entré : un art délicat, multiple, ingénieux. Nous sommes chez Mlle Berthe Prévost, diplômée de l'Ecole Supérieure des Arts et Métiers dirigée par les religieuses de la Congrégation Notre-Dame et affiliée à l'Institut Pédagogique. Après trois années d'études sérieuses, Mlle Prévost s'est mise au travail pour son compte et elle est en train de se former, petit à petit, une solide clientèle. Elle ne se contente pas de vendre à son domicile les articles qu'elle fabrique, elle en laisse en dépôt au magasin du Canadian Handicraft Guild et chez Fanchette Lambert.

Mlle Prévost exécute des travaux sur cuir, sur étain, sur bois, sur cuivre et sur parchemin. On peut donc admirer dans son atelier des bourses, des buvards, des sous-main, des ceintures, des bracelets et des liseuses en cuir repoussé. On y voit des garnitures de pupitres, des assiettes, des plaquettes décoratives inspirées de sujets historiques ou religieux, des pieds de lampes, des broches, des clips, des bracelets et des boucles de ceintures en étain et autres articles. Mlle Prévost fait de l'aquarelle, peint sur tissus : coussins et tapis de tables à cartes, émaille le bois, y incruste des damasquinures et de la pyrographie. Elle confectionne aussi des dessous de plats ou de verres, des pieds de lampes en bois travaillé dont elle fabrique les abat-jour en parchemin. Elle a de jolis vases de verre avec appliqués d'étain. Les coffrets, il y en a de toutes les formes et de toutes les dimensions, sont en cuivre repoussé, en étain, en cuir ou en bois. Il en est de même des appuis-livres. L'atelier de Mlle Prévost nous offre un bon choix d'articles appropriés pour cadeaux de Premières Communions ou de jubilés religieux : bénitiers et crucifix en métal, porte-Dieu en cuir, brassards peints à la main.

On peut dire que ce qui caractérise les objets qu'elle nous montre c'est la pure originalité du dessin, le fini exceptionnellement soigné et la grande variété. Nous ne pouvons mieux faire que de souscrire au jugement porté sur cette artiste dans le *Canada*, lors de l'exposition de la *Petite Industrie*, c'est pourquoi nous le reproduisons textuellement :

" De toutes les femmes énergiques et ingénieuses qui ont mis leurs ouvrages à l'exposition, Mlle Berthe Prévost est celle qui vous réserve la plus agréable surprise. Ses travaux sont hors de pair pour l'originalité, le fini et le goût impeccable. Le cuir obéit sous ses doigts comme sous les doigts d'une fée. Elle expose un sac à mains et une liseuse qui sont de pures merveilles et ses bijoux en étain ou en cuivre repoussé ne le cèdent en rien aux plus beaux spécimens du genre. Les femmes de goût qui ne peuvent pas s'offrir du Lalique voudront toutes avoir un des vases métal et verre de Mlle Prévost sur leur console. »

—— o ——

QUELQUES PETITS CONSEILS

ENTORSE ET ENFLURES : Faire une solution avec une pinte de vinaigre, une chopine de térébenthine et le blanc de trois œufs bien battus. Appliquer en compresses humides sur la partie malade et bander solidement.

•

TACHES DE CIRE : Gratter le plus possible avec un couteau. Eponger avec de la benzine ou de la gazoline. Sécher à l'aide d'un papier buvard.

•

TACHES DE THÉ ET DE CAFÉ : Tremper d'abord le tissu taché dans l'eau chaude et frotter. Humecter ensuite de jus de citron et mettre sécher au soleil. S'il s'agit de lainage ou de soie, employer de préférence le peroxyde d'hydrogène. Si c'est un tissu de couleur, se servir de savon doux et de quelques gouttes d'ammoniaque.

•

SAIGNEMENT DE NEZ : Le meilleur remède est un mouvement accentué des mâchoires. Pour bien faire comprendre à un enfant ce qu'il doit faire, introduire dans sa bouche un tampon de papier et lui dire de le mordre. Ce mouvement de la mâchoire arrêtera le flot de sang.

•

TACHES SUR L'ÉMAIL DES BAIGNOIRES ET DES ÉVIERS : Il y a diverses manières de les faire disparaître. On peut les frotter avec de la térébenthine ou du bi-carbonate de soude et, ce qui vaut mieux, employer un produit annoncé.



Se sentir en vacances toute l'année, avec une serviette hygiénique ULTRA-DOUCE, coussinée de ouate.

Quand vous achetez Kotex* vous êtes certaine que :

★ Kotex reste ultra-doux : il est coussiné de ouate.

★ Kotex se porte d'un côté ou de l'autre : tous deux sont parfaitement absorbants.

★ Kotex ne peut faillir, ni irriter, ni paraître.

★ Seul Kotex offre 3 types — Régulier, Junior et Super — pour différentes femmes, différents jours.

★ Vous recevez la pleine valeur de votre argent et une protection hygiénique efficace résultant de 18 années d'expérience.

Employez QUEST* avec Kotex
. . . Nouvelle poudre désodorisante positive, spécialement produite pour usage sur les serviettes hygiéniques — soulageante, absolument efficace. Grosse boîte de 2 onces, 35¢ seulement.

FIBS* pour les derniers jours. **Nouvelle protection améliorée, type tampon, résultat de longues recherches scientifiques, éprouvée par des centaines de femmes. Les Fibs sont insurpassables pour les derniers jours ou lorsque la protection supérieure de Kotex n'est pas nécessaire — 35¢ seulement.**





KOTEX* SERVIETTES SANITAIRES

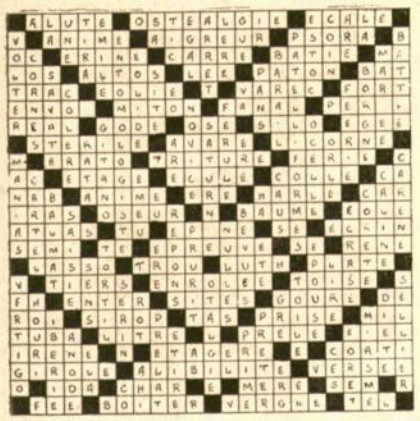
*(*Marque déposée)*

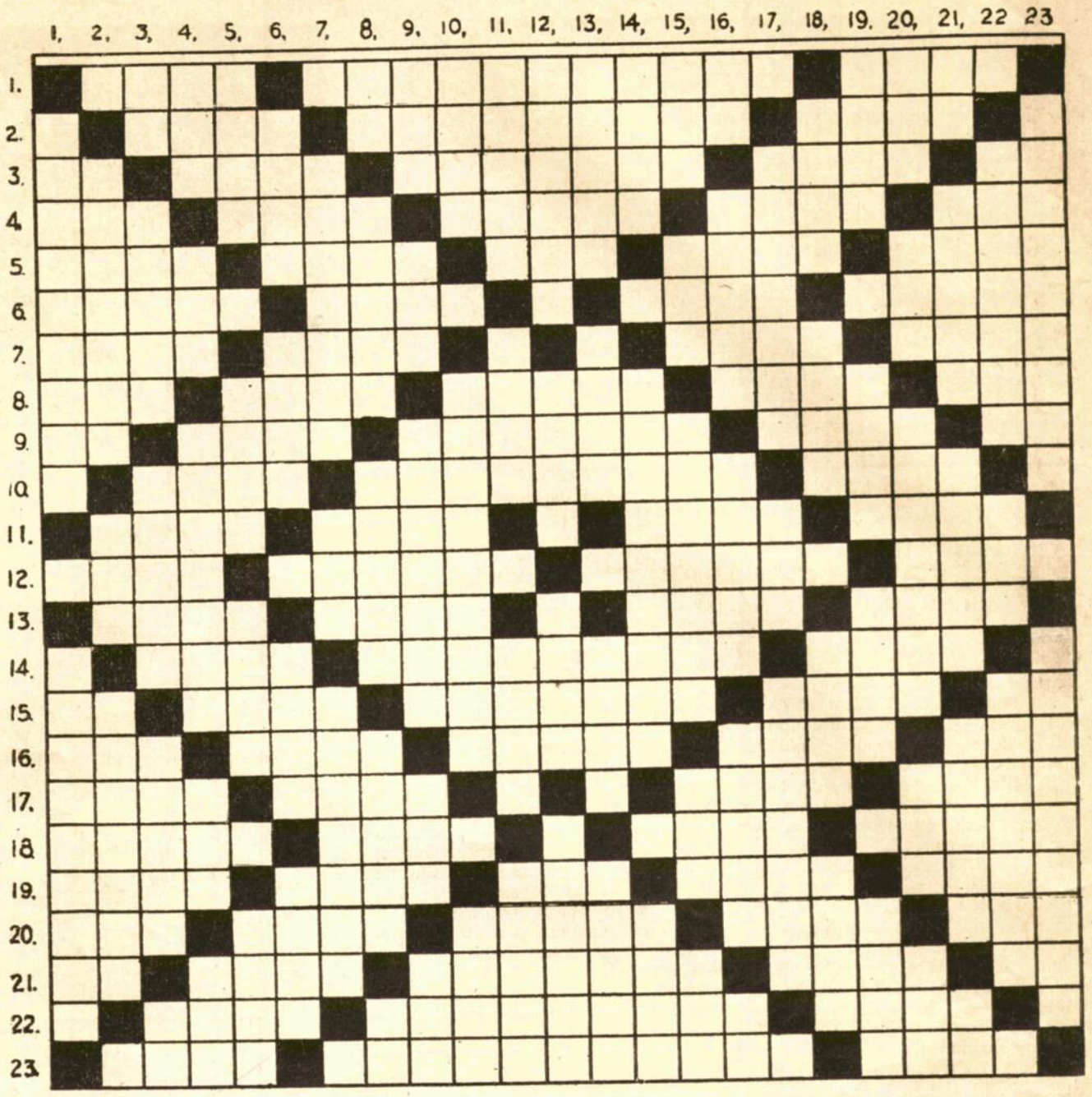
Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

GRANDE SERIE — No 23

SOLUTION DU PROBLEME NUMERO 22 DES MOTS CROISES PARU DANS "LA REVUE POPULAIRE" DU MOIS D'AOUT

VINGT PRIX à gagner (voir page 62)





HORIZONTALEMENT

1. Unité d'éclairement valant 10,000 lux. — Intervalle de temps entre la systole et la diastole (méd.). — Ville de Tunisie.
2. Un des fils de Jacob. — Pièce de bois clouée sur le plat bord et recevant les tolets. — Sorte de boîte.
3. Possessif. — Maison (fam.). — Essayent. — D'une dimension verticale considérable. — Possessif.
4. Fleuve d'Allemagne. — Mot employé dans les télégrammes pour séparer les mots. — Tissu croisé et uni. — Mâle de la chèvre. — Fluide.
5. Ragoût de pommes de terre. — Genre d'oiseaux coureurs australiens. — Met sa confiance en quelqu'un. — Divertissements. — Personne qui fait preuve d'admiration sotte pour tout ce qui est en vogue.
6. Ville d'Italie. — Salive qui découle de la bouche. — Pourvu. — Genre de taccacées.
7. Sombre. — Petite hutte. — Fosse souterraine où l'on dépose les grains. — Genre de palmiers.
8. Cause la mort. — Côté d'une pièce de monnaie. — Véhicule démodé (fam.). — Prophète juif. — — Recueil de bons mots.
9. Interjection. — Epouse d'Abraham. — Se dit d'un vin peu chargé en couleurs. — Crochet de fer. — Pronom personnel.
10. Partie d'un vaisseau. — Jeunes personnes du sexe féminin. — Dieu des vents.
11. Fleur qui ne porte que des étamines. — Farine détrempée. — Lettres de pitre. — Port sur l'Erdre.
12. Juge musulman. — Action de mener des porcs à la glandée. — Nom donné aux princes féodaux du Japon. — Port du Japon.
13. Crâne. — Ministre et favori du roi de Castille Jean II. — Mélange des choses diverses. — Qui mange beaucoup (fig.).
14. Plus qu'il ne faudrait. — Servira à diriger. — Romance.
15. Préfixe. — Mouvement subit avec effort. — Petite pustule de la peau. — Altier. — Démonstratif.
16. Fatigué. — Nom grec du dieu de l'Amour. — Enlève la rate. — Plantes dicotylédones. — Bateau long et plat.
17. Gros cordage d'un mât. — Sorte de grappin de suspension. — Cap à l'extrémité de la Terre de Feu. — Genre d'oiseaux passereaux.
18. Crevasse. — Pantouffe laissant le talon découvert. — Petit enfant (pop.). — Termine.
19. Titre légal de l'or. — Espèce de houx. — Opéra-comique de Planquette. — Dompté (fig.). — Brin de paille.
20. Article. — Organe de la graine. — Sommet volcanique de la Martinique. — Tendon des muscles. — Préfixe.
21. Article. — Créateur. — Genre de passereaux dentirostres. — Anc. Phase. — Pronom personnel.
22. Interstice qui sépare les molécules des corps. — Nom donné aux musulmans d'Europe par les Occidentaux (fém.). — Ancien nom de l'Irlande.
23. Arachnide. — Grande cafetière à filtre. — Ville de l'Asie Mineure.

VERTICALEMENT

1. Genre de papillons nocturnes, de forte taille. — Genre d'oiseaux gallinacées d'Océanie.
2. Gagné par des flatteries. — Qui n'a point d'éclat. — Contenu d'un bateau.
3. Interjection. — Cannelures avec listel. — Puîné. — Période qui règle approximativement le retour des éclipses. — Lettre grecque.
4. Camp-armée. — Manière. — Nom donné au sulfate de magnésie. — Adverbe de lieu. — Vase de terre.
5. Patrie d'Anacréon. — Partie plate d'un aviron. — Dieu des vents. — Homme misérable (fam.).
6. Ordre prescrit des cérémonies religieuses. — Monnaie italienne. — Enclos boisé. — Tige graduée sur laquelle on dirige un niveau.
7. Espèce de loterie de société. — Instrument avec lequel on supplicie en Orient. — Régulière.
8. Conjonction. — Droit que l'on paie pour passer sur un pont. — Qui a beaucoup de feuilles sèches (fém.). — Réduit pratiqué dans la cale d'un navire. — Pronom personnel.
9. Gaz stomacal. — Pommade de blanc de plomb. — Subsistance journalière. — Principe (fig.). — Conjonction.
10. Parties latérales du bas-ventre. — Oiseau gallinacé. — Homme sale (fig.).
11. Ville de Belgique. — Contrat. — Qui est au bon air. — Au billard, effet de recul.
12. Oxyde naturel d'yttrium. — Signe qui indique l'intonation (mus.). — Troisième personne de la Trinité hindoue. — Qui est du devoir du fils.
13. Place où le juge s'assied pour rendre la justice. — Unité de force électromotrice. — Belle-fille de Noémi. — Raisonna.
14. Lettres de tente. — Qui est divisé en quatre parties. — Partie du végétal qui supporte les branches (inv.).
15. Brut. — Suc tiré d'une chose. — Partie supérieure d'une voile carrée (mar.). — Exclamation qui exprime le doute. — Mammifère solipède.
16. Chemin de halage. — Consacrée au culte. — Résidence d'été des vice-rois de l'Inde. — Oeuvre d'imagination pour intéresser le lecteur. — Du verbe avoir.
17. Charbon fossile. — Personne bavarde (fam.). — Chercher avec soin.
18. Sillage d'un navire. — Rivière de France. — Chaînes d'un prisonnier. — Lac de l'Amérique du N.
19. Enduit imitant le marbre. — Père de Jason. — Personnes sottes (fam.). — Robuste.
20. Carcasse d'une malle. — Mesure algérienne. — Etirer. — Gros nez. — Assure qu'une chose n'est pas vraie.
21. Inflammation des synoviales du poignet. — Consolida (fig.). — Facteur d'instruments de musique français, né à Strasbourg. — Brûle-bout. — Lac du Soudan.
22. Division de l'ère tertiaire. — Arbrisseau de la Chine. — Terminée en tête arrondie (bot.).
23. Ouvrage avancé garni de meurtrières. — Qui parle peu.

L'ERMITE DE ROCHEMAURE

(*Suite de la page 28*)

mes idées. Excusez-moi, ma petite enfant et oublions ce que j'ai dit, je suis une vraie maladroite.

— Nullement, Fanchette, ne vous retractez pas. Je sens fort bien que vous avez dit vrai. Il est certain qu'en la circonstance, je me suis montrée la plus inconsidérée des femmes et mon cher parrain, le plus débonnaire des hommes. Aussi, qu'il en vienne un jour à regretter sa liberté et à souffrir de mon manque de jugement, jamais ma pauvre Fanchette, je vous assure, je ne parviendrai à m'en consoler.

— Allons, allons, ma petite dame, ne dramatisez pas la situation, elle est déjà bien assez tendue comme cela. Et puis, qui sait, si tout ne finira pas par s'arranger pour votre bonheur à tous les deux.

— Comment cela, Fanchette ?

— Je ne sais pas, moi... répondit la vieille femme d'un air gêné, mais il faudra prendre patience, être bien gentille avec votre parrain... avec votre mari, je veux dire. Le temps arrange tant de choses ! Allons, essuyez vos larmes et venez vous mettre à table.

Docile, Jeannine obéit et tandis qu'elle beurrait machinalement ses tartines, Fanchettes reprenait :

— C'est ce ciel gris qui m'a mis de si méchante humeur; ce matin, j'ai vu tout en sombre, mais avec le soleil, les papillons noirs s'envoleront.

— Et mon parrain, demanda Jeannine, après un silence, ne serait-il pas encore levé ?

— Ah ! je vous en fiche ! ma petite dame, lança Fanchette redevenant maussade, votre parrain vient de partir en voyage !

— En voyage !... balbutia d'une voix angoissée, Jeannine qui s'était vivement redressée, il ne m'en a point parlé, hier ?

— Moi-même, je l'ignorais. Cette idée lui est peut-être venue tout d'un coup, ou bien il a sans doute jugé utile de ne rien dire; moi, je ne sais pas... Mais ce que je puis vous affirmer, c'est que ce matin, il a pris vivement sa valise et son auto, puis il m'a prévenu qu'il partait pour deux à trois semaines.

— Oh !... dit seulement la petite Hérard qui pensa soudain à la scène de la veille.

Son parrain, assurément, lui gardait rancune de son geste d'effroi, de cet air épouvanté exprimé au moment où il l'avait serrée dans ses bras. Sans doute était-ce pour éviter une hostilité entre eux, qu'il avait jugé bon de s'éloigner.

Il était parti pour plusieurs semaines, peut-être davantage. Mais n'aurait-il pas dû songer combien il lui serait pénible, à elle, de rester seule, aussi longtemps, dans un pays qu'elle ne connaissait pas ? Mon Dieu ! aurait-elle déjà perdu sa tendre affection ? Comme, tout à coup elle se sentait dépouillée de tout ce qu'elle possédait de meilleur, livrée sans défense à ses mauvais souvenirs et à la vie méchante !... Tout le temps qu'elle avait senti la mâle protection de son parrain, elle avait supporté vaillamment les milles petites blessures, mais à l'heure présente, que devenir, puisqu'il l'abandonnait ? Décidément, la dureté de Destrée la confondait.

Des larmes montaient à ses yeux et les brûlaient... son cœur semblait avoir fait une chute. Elle souffrait, mais elle ne voulait pas se plaindre et, silencieuse, elle s'éloigna.

Fanchette qui avait compris la détresse de la jeune femme, l'avait suivie doucement, sans parler.

Parvenue au seuil de sa chambre, Jeannine se retourna vers la vieille bonne :

— Je ne connaissais pas cette chambre. Pourquoi, Fanchette, ne m'avoir pas conduite hier soir, dans celle que j'avais occupée à mon dernier passage ici ?

— La dernière fois, Madame, je vous ai donné une chambre d'amis. A présent, c'est tout différent. M. Norbert m'avait recommandé de vous installer dans l'appartement de sa mère... qui a été aussi celui de sa grand'mère. C'est la tradition, paraît-il.

A cette explication, Jeannine éprouva un étrange petit frisson, puis elle murmura, presque inconsciente.:

— Pauvre parrain !... il conservait sans doute cette chambre pour son épouse, sa vraie... moi, ici, je ne suis qu'une intruse.

— Allons, vous êtes bel et bien Mme Destrée, répliqua malicieusement Fanchette, il ne faut pas l'oublier comme ça !

Puis, après un court silence :

— Ne vous conviendrait-elle pas, cette chambre ?

— Oh ! si, son air vieillot me plaît, au contraire, infiniment.

Et d'un regard circulaire, Jeannine parcourut la vaste pièce tendue d'une soie crème, semée de frêles bouquets de bruyères roses. Tentures, meubles, fauteuils, causeuses, portraits, tous ces objets semblaient emprunter au jour uniformément gris, leur teinte surannée, terne et défraîchie.

— M. Norbert, reprit la gouvernante, n'y a rien voulu changer, par respect pour le passé, m'a-t-il dit. Mais il a songé à votre jeunesse tout de même. Tout à côté, il a eu l'idée d'aménager un petit boudoir fort moderne. Voyez plutôt, ajouta-t-elle en poussant une porte au fond de la pièce.

— Oh ! que c'est charmant, ici ! s'écria Jeannine.

C'était un vrai boudoir, en effet; studio aux meubles de laque bleue et or... Un tapis de Kairouan recouvrait le parquet, des tentures d'or éteint s'accrochaient aux murs. De petites tables basses de divan étaient disposées au hasard; l'une d'elle supportait quelques livres; sur une autre, dans une coupe d'onyx, des roses blanches s'effeuillaient... et cela achevait de mettre en cette pièce minuscule, plus de vie qu'il n'y en avait dans toute la demeure...

— Je suis confuse de tant de soin, murmurait la petite Hérard. Il est certain que mon parrain a cherché à me faire plaisir, mais sa présence, hélas ! m'eût encore procuré une plus grande satisfaction, acheva-t-elle dans un soupir.

Et Jeannine avait dit juste. Les jours qui suivirent, malgré le soleil et le ciel bleu revenus, furent pour elle pleins d'un morne ennui. Quand, de sa fenêtre, elle regardait la route escarpée et déserte qui grimpait vers la vieille maison grise de Destrée, elle se demandait comment l'artiste pouvait vivre là, loin de tout, dans l'ensevelissement lugubre du silence.

Pourtant, jusqu'à ce jour, Jeannine avait aimé la nature, mais l'isolement moral où elle se trouvait actuellement étouffait tout enthousiasme. Elle ne pensait qu'à se demander avec terreur combien il lui faudrait passer d'années au sein de cette agreste so-



Les femmes remarquent les vêtements que portent les hommes aussi attentivement que ceux des autres femmes—et elles s'y connaissent en tissus. Le fini moelleux de la laine australienne et du cachemire dans un paletot en Celestia de Carr est instantanément apprécié des femmes.

Un tissu de la qualité Celestia de Carr, est digne de la confection la plus soignée. L'étiquette Carr sur un paletot indique que vous recevez pleine valeur en style et longue durée,—de la légèreté et du confort de la fourrure.

On observe un soin méticuleux dans la fabrication du tissu pour paletots Carr—laine australienne de choix, toison soyeuse des chèvres de Cachemire et tissage "West of England", traditionnel depuis le XIVème siècle.

CARR'S "CELESTIA" HAND BEATEN KASHMIR MADE BY ISAAC CARR & CO. LTD.

ORIGINAL CARR'S ELYSIAN BY ISAAC CARR & CO. LTD. MADE IN WEST OF ENGLAND

HIGH GRADE West of England Cloth Isaac Carr & Co LTD. BATH

Isaac CARR & Co. LIMITED
Tverton Mills, Bath
"WEST OF ENGLAND"

Recherchez l'étiquette qui identifie
ELYSIAN DE CARR
THE MELTON
CELESTIA DE CARR
CAMEL HAIR

Pour votre santé, vous consultez le médecin ?

A notre époque de spécialisation, la profession d'assureur-conseil exige des études sérieuses. Tout autant qu'un médecin, chacun de nos agents a reçu une instruction complète—chacun est en mesure de vous tracer un programme d'assurances approprié exactement à vos besoins véritables.

Pas d'exagération, du sérieux pour résoudre *votre problème le plus sérieux:* la protection de votre famille et celle de votre retraite.

Consultez les assureurs-conseils de



The DOMINION LIFE ASSURANCE COMPANY
EDIFICE DOMINION SQUARE
MONTREAL
PAUL BABY Gérant Provincial — EMILE DAOUST, A.J. PINARD Gérants Adjoints
SUCCURSALES A
QUEBEC TROIS-RIVIERES SHERBROOKE
AGENTS DANS TOUTE LA PROVINCE

MANQUEZ-VOUS DE LECTURE...

Ne cherchez pas plus longtemps, abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT



ACTIVEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Et vous vous lèverez le matin frais et dispos

Le foie doit secréter chaque jour deux livres de bile dans vos intestins. Cela est absolument indispensable à la digestion. Autrement, les aliments séjournent dans les intestins et se gâtent. Vous avez des gaz d'estomac et vous souffrez de constipation. Votre organisme s'empoisonne peu à peu; vous vous sentez déprimé, vous voyez tout en noir.

Il ne suffit pas toujours, pour atteindre le mal, de stimuler les intestins. Vous devez aussi traiter le foie. Ces excellentes Petites Pilules Carter pour le Foie feront secréter les deux livres quotidiennes de bile : vous vous rétablirez rapidement. Inoffensives et douces, elles activent la sécrétation de la bile. Elles jouent le même rôle que le calomel mais ne contiennent ni calomel ni mercure. Demandez les Petites Pilules Carter pour le Foie ! Refusez tout succédané. 25c.



Vos Nouveaux Rideaux

Les nouveaux modèles de rideaux sont exquis et peu dispendieux s'ils sont confectionnés à la maison. Les moins habiles obtiendront les plus artistiques effets de bordure et de garniture avec la Bordure Priscilla pliée en Biais, qui peut être appliquée aussi rapidement que vous cousez.

De très jolis ornements et effets décoratifs sont obtenus avec Priscilla. Vous pouvez assortir n'importe quelle combinaison de couleur avec les 30 teintes unies Priscilla, qui *ne changent pas au lavage.* La qualité des matériels Priscilla est exceptionnelle.

Peu dispendieux . . . Vendu Partout

GALONS PLIES EN BIAIS

Priscilla

LINON · SOIE · RAYON · GUINGAN

The Kay Manufacturing Co., Limited
999, rue Aqueduc, Montréal.

litude où son âme s'enliserait peu à peu, sans espérance et sans but.

Les jours passaient et l'absence de son parrain se prolongeait indéfiniment. Aucune lettre n'arrivait à Rochemaure et Jeannine s'exaspérait dans l'attente. Alors, à certains moment, le désir de revoir son père montait à l'assaut de sa volonté avec une telle violence qu'elle s'habillait en hâte pour partir. Mais, à la dernière minute, la réflexion lui revenait et, comprenant tout le grotesque d'une telle équipée, elle remontait accablée dans sa chambre.

Elle avait également caressé l'espoir de longues promenades à travers la campagne, qui l'attirait par son inconnu, mais, hélas ! Fanchette eut tôt fait de lui donner à comprendre combien il eût été ridicule de sortir sans son parrain.

— A vous rencontrer toujours seule, ma petite dame, on s'inquiéterait vite de votre mari et, ma foi, d'apprendre qu'il est en voyage sans vous, que n'imaginerait-on pas !

Nourrie de préjugés comme tous ceux qui habitent la campagne ou les petites villes, la gouvernante n'était pas sans connaître les mille précautions à prendre pour se mettre à l'abri des mauvaises langues. Aussi, comme elle tenait à conserver la bonne réputation de son maître, surveillait-elle de fort près les entours de Rochemaure et Jeannine en était réduite à assouvir ses curiosités sur les seuls jardins du petit manoir.

Avec cette façon de vivre, la jeune femme s'aperçut rapidement que le logis de son parrain était loin de réaliser les espérances d'apaisement qu'elle avait escomptées et, dans le grand silence qui l'enveloppait, l'opprimante sensation d'abandon lui devenait de plus en plus douloureuse. Elle n'avait pourtant guère été habituée à s'épancher librement, elle savait donc garder pour elle seule ses espoirs, ses rêves, ses façons de sentir et de comprendre la vie; mais la solitude l'avait si pleinement saisie à l'improviste qu'elle en venait à regretter la maison du boulevard Mac-Mahon et l'animation cependant fort restreinte de la vieille ville d'Autun.

L'état de son esprit hanté par ces sombres réflexions tournait à la nostalgie; les journées se traînaient lourdes de tristesse et chaque soir, le soleil se dérobait derrière les bois de la Gravelle sans apporter à la pauvre Jeannine la tranquillité qu'elle avait rêvée.

Pourtant, ils étaient splendides ces crépuscules de juin qui descendaient du ciel bleu, en poudre mauve si transparente que les détails des collines lointaines se dissinaient bien au-delà d'Arleuf. Une buée très fine, comme tissée d'argent, avait beau planer sur l'étang d'Yonne, l'idée d'admirer n'effleurait même pas l'esprit de la jeune femme; car, dans le grand silence du soir, le bruit de la cascade de Voucoux semblait monter à l'assaut de Rochemaure, et cette voix à peine affaiblie du torrent, mêlée au glouglou plaintif d'un ruisselet tout proche, venait encore accentuer la profonde mélancolie de la petite Hérard.

Chapitre VIII

A FORCE de vivre face à face avec elle-même, Jeannine fut bientôt prise de remords. Elle regrettait d'avoir gâché non seulement sa vie, mais encore et surtout celle de son parrain. Puisqu'il ne rentrait pas, ne devait-elle pas en conclure, se disait-elle, qu'il lui en voulait de sa présence à Rochemaure. Ces sombres pensées, de plus en plus obsédantes, finirent par la plonger dans une torpeur maladive. En deux semaines, son visage s'était émacié, la couleur rosée de son teint avait fait place à une sorte de pâleur transparente. Ses yeux n'offraient plus leur enjouement naïf ni leur velouté caressant; ils étincelaient maintenant d'un éclat fiévreux. C'en était fait de sa gaîté et de ses manières enfantines; le chagrin l'avait hâtivement mûrie.

Un soir, vers sept heures, Jeannine traversait les jardins de Rochemaure pour gagner, sur la lisière de la forêt de Devilly, une vaste recouverte de fougères et des genêts en fleurs. La nuit et toute la matinée avaient été orageuses et, grâce aux averses tombées abondamment, la campagne semblait toute renouvelée. Des parfums de serpolet emplissaient l'air plus frais et plus vif. Aux bords des allées, les digitales dressaient leurs pyramides fleuries et çà et là, dans les crevasses humides de vieux rochers, les fines rosettes des capillaires et les touffes de polypodes étalaient leurs palmes lustrées et réverdies par les fraîches ondées.

Une douce et enveloppante griserie montait de la terre et des plantes, mais Jeannine n'était guère disposée à goûter le charme agreste de ce coin de Morvan. Parfois son regard indifférent se posait avec nonchalance sur l'enchaînement harmonieux des collines, mais le plus souvent elle baissait la tête avec une fixité morne.

Après avoir gagné l'extrémité de la lande, clôturée d'une blocaille mousse où des aubépines et des houx enchevêtraient leurs ramures épineuses, la petite Hérard revint sur ses pas.

Mais tout à coup, ayant levé la tête, elle aperçut au milieu du sentier, son parrain qui, immobile, les bras croisés, semblait l'attendre.

Immédiatement, elle fut saisie d'un tremblement convulsif et elle jeta dans un cri :

— Vous ! . . . Vous ! . . .

Elle n'aurait pu en dire davantage. Au reste, quelque chose d'austère dans la physionomie du peintre arrêterait tout élan qu'elle aurait pu éprouver et ce fut avec une véritable stupeur qu'elle l'entendit lui répondre froidement :

— Pensiez-vous donc, Jeannine, que j'allais indéfiniment rester éloigné de Rochemaure !

Ce « vous » acheva de désarçonner l'esprit de la petite Hérard qui. perdant tout à fait contenance, ne sut que répondre.

Alors, Norbert et Jeannine restèrent quelques instants à s'observer et chacun d'eux fut surpris du changement opéré dans l'autre. Comme celui de sa femme, le visage de Destrée avait pâli, s'était aminci et le regard possédait une gravité presque sévère.

Dans son émoi, Jeannine ne s'apercevait pas que Norbert la dévorait des yeux, comme s'il eût voulu se dédommager de ces longues journées au cours desquelles il n'avait pu l'admirer. Silencieux, le peintre semblait très calme, mais son regard parlait pour lui. En eut-il conscience ? Peut-être, car soudain il dirigea ses regards vers l'horizon et il reprit d'une voix tranquille, comme indifférente :

— J'espère, Jeannine, que vous êtes maintenant bien habituée à Rochemaure ?

— Oh ! non . . . répondit-elle d'une voix qui tremblait.

— Comment non ! . . . Vous y êtes pourtant arrivée par une délicieuse saison! Qu'auriez-vous dit si c'eût été l'hiver ?

— Oh ! parrain ! . . . Si je n'y ai . . .

— Je vous prie, Jeannine, interrompit brutalement Destrée, déshabituez-vous donc de m'appeler votre parrain, c'est ridicule !

Confuse, la petite Hérard baissa la tête, mais elle reprocha à son tour :

— Norbert . . . pourquoi me dire « vous », maintenant ?

Enfin ! elle l'avait appelé par son nom ! Destrée sentit une brève émotion lui mordre le cœur; son visage se crispa légèrement, mais il déclara d'une voix calme :

— C'est plus correct ainsi. Ne perdez pas de vue, Jeannine, que nous sommes mariés.

— Et comme vous le regrettez, n'est-ce pas, dit-elle amèrement.

— . . . .

— Pourquoi ne pas me répondre ? Oh ! je sais bien que vous me gardez rigueur de m'avoir cédé. Mais jamais, jamais, acheva-t-elle en s'exaltant, vous ne le regretterez autant que moi-même !

Le peintre jeta sur sa filleule un oblique regard où la révolte et la tendresse s'amalgamaient étrangement.

— C'est entendu, répliqua-t-il d'un ton bref, nous regrettons tous les deux. Toutefois, il faudra bien nous habituer à cette nouvelle existence. Sachez donc, dès maintenant, vivre à Rochemaure, comme vous l'entendez.

— Ah ! ce n'est pourtant pas ainsi que votre gouvernante le comprend, objecta Jeannine légèrement railleuse.

— Que voulez-vous dire ?

— Pour sauvegarder votre bonne réputation, Fanchette, pendant votre absence, m'a fait comprendre qu'il m'était interdit de sortir sans vous; cela, paraît-il, eut produit le plus mauvais effet.

— Alors, ma pauvre petite, vous ne vous êtes point promenée ?

— Non, répondit Jeannine presque confiante de voir son parrain devenir plus doux, mais je vous affirme n'y avoir point songé !

Silencieux maintenant, et gênés l'un et l'autre, les deux jeunes gens redescendaient vers le manoir.

Le soleil, caché derrière un rideau de nuages, était déjà bas sur l'horizon et, par transparence, ses rayons coloraient de laque rose la cime du mont Préneley et le massif de la Forêt de Saint-Prix. Tout le paysage paraissait plongé dans un religieux recueillement et de discrets aromes montaient de la lande . . . Aucun bruit . . . Mais, dans la vaporeuse atmosphère de ce coucher de soleil, on entendait de loin en loin, le roulement d'un chariot sur la route, le bouillonnement de l'Yonne au fond du val, le trottinement menu d'un oiseau dans la fougère . . .

Dès le lendemain, Jeannine s'était sentie plus heureuse. La seule présence de son parrain animait tout Rochemaure et, malgré la froideur de Norbert, elle en éprouvait comme un bonheur relatif.

Destrée avait repris sa vie d'autrefois comme si la petite Hérard n'avait point vécu près de lui. Il prenait ses repas dans son atelier, sortait en promenade sans même se demander si Jeannine eût éprouvé quelque plaisir à l'accompagner. Dans ces conditions, la vie de Rochemaure était bien loin d'être agréable à la pauvre petite, mais la solitude des semaines passées avait paru si lourde, que voir seulement son parran aller et venir à travers la maison, l'entendre siffler son chien ou parler à Fanchette suffisait pour la distraire.

Toutefois, dans son for intérieur, elle lui en voulait de l'abandonner aussi complètement. Avec tristesse, elle comparait le Destrée de jadis, affectueux et protecteur, avec le Destrée qu'il était devenu. Par instant, elle le regardait comme s'il eût été

un autre homme et il lui semblait que, même au physique, il s'était modifié. Et parfois, elle se surprenait à admirer son fin profil d'Arabe ou ses yeux couleur café au regard à la fois langoureux et ardent, son corps svelte, sa tournure élégante . . . et elle s'étonnait de n'avoir pas remarqué plus tôt, cette mâle beauté.

Mais les jours passaient, hélas ! sans que la vie commune ramenât la bonne intimité du parrain et de la filleule.

Un matin, alors que Jeannine rentrait de promenade, elle s'arrêta devant l'atelier de Norbert, dont la porte-fenêtre était grande ouverte. A en juger par le silence qui y régnait, le maître du logis devait être absent et aussitôt le désir de pénétrer dans cette pièce que Fanchette, pendant les absences de l'artiste, fermait avec tant de soin, l'empoigna violemment.

Un peu craintive, cependant, elle avançait fine et souple dans une robe légère, de couleur bleue de lin et dont les innombrables petits plis tombant droit, s'ouvraient et se refermaient à chaque mouvement. Mais, dès son entrée, elle fut arrêtée par la vue d'une superbe peinture, admirable de réalisme, posée sur un grand chevalet de bois.

Cette toile représentait un charmant coin des gorges de l'Yonne. La beauté gracieuse et sauvage de cette combe étroite se trouvait aussi minutieusement rendu par la précision du dessin que par la réalité des couleurs.

. . . Entre une bande de pré très vert et le versant d'une colline boisée, l'eau pure et vive de l'Yonne bondissait sur un lit de roches qui lui donnaient comme une noirceur transparente. Sur l'une des rives, les feuillages des aunes et des trembles s'élançaient en arc surbaissé pour rejoindre les retombées touffues des hêtres et former au-dessus du torrent un berceau léger et ombreux. Çà et là, parsemés dans la prairie ou tassés sur les berges, des quartiers de rocs montraient leurs flancs recouverts en partie de mousses, de lichens et de capillaires . . .

Dans son admiration, Jeannine n'avait rien remarqué en dehors de ce tableau, aussi eût-elle un brusque haut-le-corps lorsqu'elle entendit une voix murmurer tout près d'elle :

— Et maintenant, je serais curieux, Jeannine, de connaître votre appréciation.

Vivement, la petite Hérard s'était retournée et elle regardait avec de grands yeux timides son parrain souriant. Dans son émoi d'être ainsi surprise, et surtout d'entendre Norbert lui parler doucement, tout comme autrefois, elle serrait contre sa poitrine un énorme bouquet composé de millefeuilles aux corymbes blancs et de silènes roses cueillis par les chemins. Entourée de toutes ces corolles, elle était vraiment séduisante et, dans cette pièce plutôt austère, sa grâce et sa jeunesse jetaient tout à coup comme un rayonnement de fête.

Peu à peu, en la contemplant, Destrée saisit tout cela et un profond soupir s'échappa de ses lèvres, en même temps qu'il reprenait déjà moins aimable :

— Vous ne voulez point répondre à ma question, Jeannine ?

— Oh ! si . . . Mais laissez-moi me remettre. Je ne vous croyais pas ici et votre voix m'a fait peur . . . Vous doutiez-vous, Norbert, que depuis longtemps le désir de venir contempler votre travail m'obsédait . . . Fanchette m'avait confié que vous veniez de terminer un superbe paysage, ajouta-t-elle avec un léger ton de reproche.

— Ignorez-vous donc que j'aime la solitude par-dessus tout, riposta-t-il, maussade. Et puis, à dire vrai, quel intérêt ma peinture peut vous offrir? Aucun évidemment.

— Comment ! aucun intérêt pour moi ! Me croyez-vous donc insensible à la beauté. Mais, Norbert, j'aime l'art dans toutes ses manifestations; j'adore la campagne, les fleurs, le chant des oiseaux; j'aime tout ce qui me remue l'âme et provoque en moi les profondes méditations . . Maintenant, je vous confierai que la peinture est mon art préféré et je serai très sincère en vous affirmant que ce tableau est un pur chef-d'œuvre.

— Oh ! un chef-d'œuvre ! reprit doucement Destré. L'artiste, hélas ! est trop souvent au-dessous de la vérité. Nous sommes impuissants à rendre la nature telle que nous la voyons, mais certes, il ne nous est pas défendu de nous en rapprocher le plus possible; devant les spectacles qu'elle nous offre, il nous faut savoir annihiler notre propre personnalité si nous voulons demeurer fidèle à *la chose réelle qui est meilleure que l'art.*

— Tiens, vous me citez du Ruskin, Norbert ! . . . s'écria Jeannine un peu étonnée, vous l'aimez donc ?

— Pourquoi non ! La vie errante de ce chevalier de la beauté m'a infiniment intéressée dans ma jeunesse et, ma foi, je n'ai jamais oublié cet amant de la nature qui a reconnu en elle l'*expression de l'esprit créateur.*

« Mais, à mon tour, oserai-je demander comment il se fait que vous, Jeannine, connaissiez si bien Ruskin ? A notre époque de décadence, qui donc, hélas ! s'intéresse encore à lui !

— C'était un des auteurs préférés de ma chère maman, répondit mélancoliquement la petite Hérard, et voilà comment j'ai appris à le connaître et à l'aimer . . . Lorsque vous m'avez surprise en admiration devant cette peinture, c'était précisément à lui que je songeais. La précision avec laquelle vous avez reproduit cette combe, me remettait en mémoire l'enthousiasme de notre prêcheur d'esthétique lorsqu'il découvrit chez un préraphaélite, des nénuphars et des plantains d'eau rendus avec le fini de la nature.

C'est un plaisir analogue qu'il est permis d'éprouver devant cette toile, Norbert. Tenez, continua-t-elle, en les montrant du doigt, les lichens de ce rocher par exemple, ne sont-ils pas l'image de la pure réalité ! Je les reconnais tous, je vous affirme, et si je ne puis vous les énumérer en détail, c'est tout simplement parce que leurs noms sont horriblement difficiles à retenir.

A écouter la voix chantante de sa filleule s'exprimer simplement et avec tant de sincérité, Norbert sentit soudain comme une rosée bienfaisante amollir son cœur. Il s'attendait si peu à trouver chez Jeannine un sens vrai de l'art, un enthousiasme point maquillé, qu'il en était tout ému et, avec un satisfaction et une admiration à peine dissimulée, il restait silencieux à contempler la jeune femme.

— Cette peinture, reprit rêveuse celle-ci, est d'une pureté incomparable. Vous avez su trouver la véritable formule du réalisme, celle qui exprime la réalité telle que Ruskin, au reste, la comprenait. Rechercher la vie là où elle se rapproche le plus de ce que Dieu l'a faite et non pas là où l'homme l'a défigurée, fut toujours sa pensée dominante. La nature une fois rencontrée dans l'épanouissement tranquille de sa vie mystérieuse, disait-il, observons-la et n'exprimons ensuite que ce que nous voyons, rien de plus.



$5000 d'ASSURANCE et $25 PAR MOIS de PENSION à 60 ANS pour $11.60 par mois

La Mutual Life of Canada a un mode d'assurance spécial pour le jeune père de famille qui désire protéger amplement sa famille alors que les enfants grandissent, et créer en même temps un fonds qui lui garantira un revenu mensuel quand il aura 60 ans.

C'est la police de "Sécurité à 60 Ans", et la protection offerte pour la prime annuelle requise est particulièrement alléchante. Par exemple, si vous avez 30 ans, une prime mensuelle de $11.60 vous donne $5,000 d'assurance jusqu'à 60 ans, quand vous recevrez une rente VIAGERE de $25 par mois. (Si vous veniez à mourir avant de recevoir les payements pendant dix ans au moins, la rente de $25 par mois sera versée à votre bénéficiaire pour le restant de la période de dix ans.) Des dividendes annuels sont payés sur cette police.

N'importe lequel de nos représentants ou le Siège Social se fera un plaisir de vous donner tous les détails concernant la Police de Sécurité à 60 Ans, qui s'obtient pour des sommes de $2,000 et plus.

MUTUAL LIFE OF CANADA

Fondée en 1869

SIÈGE SOCIAL - WATERLOO, ONT.

"La propriété des assurés"

The Mutual Life Assurance Company of Canada,
Waterloo, Ont.

Messieurs,
Votre Police de Sécurité à 60 Ans m'intéresse.

Je suis né le .....

Nom .....

Adresse .....

Occupation .....

P-6



RIEN n'est plus contrariant que de se lever avec un mal de tête ou l'estomac dérangé et de constater qu'il n'y a pas dans la maison de Comprimés Alka-Seltzer.

Cela, souvent, veut dire que vous allez mal commencer la journée, alors qu'avec un Comprimé Alka-Seltzer dans un verre d'eau, vous auriez eu un breuvage pétillant qui aurait promptement soulagé votre malaise.

Alka-Seltzer soulage de DEUX manières : ses propriétés analgésiques apaisent promptement la douleur, tandis qu'étant l'un des meilleurs alcalinisants connus, Alka-Seltzer aide à enrayer l'excès d'acidité qui accompagne si fréquemment les malaises ordinaires. *En vente dans toutes les pharmacies en paquets de 30¢ et 60¢.*

ATTENTION — ALCALINISEZ AVEC

Alka-Seltzer



Embellissez VOS YEUX

AVEC Maybelline

Quelques touches de Mascara Maybelline, Solide ou en crème, embellissent aisément et de façon merveilleuse les cils ténus et inégaux: ils paraissent alors naturellement longs, noirs, attrayants. Essayez cela ! Inoffensive, à l'épreuve des larmes et n'échauffant pas les yeux. Fait courber les cils. Noir, châtain, bleu. Réapprovisionnement partout.



pour un maquillage HARMONIEUX

Essayez ces produits Maybelline : le discret Crayon pour les sourcils et la Crème Maybelline pour les paupières; leurs nuances subtiles embellissent naturellement. Petits modèles des Accessoires pour la beauté des yeux Maybelline en vente dans les bazars. Pour avoir des yeux artistement maquillés, exigez Maybelline.

MANQUEZ-VOUS DE LECTURE . . .

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands Magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.*

REMPLISSEZ NOS COUPONS D'ABONNEMENT

De nouveau entraîné, Norbert ébaucha un léger sourire :

— Oui, je sais, murmura-t-il Ruskin avait horreur de la composition, même quand il s'agissait de peinture religieuse ou d'histoire. Pour lui, l'artiste devait être un *simple témoin, à la fois miroir de vérité et transcripteur de vision.*

Il y eut un silence, un instant de calme profond où l'esprit de Norbert soudainement détendu goûtait le charme subtil de cette minute précieuse et que les lointains roucoulements de ramiers mêlés à de pénétrantes senteurs de troënes, rendaient plus amollissante encore.

Jeanine avait repris son bouquet déposé inconsciemment sur un siège et comme elle en redressait, maintenant, chaque corolle, il s'en échappait un léger nuage de pollen qui répandait autour de sa tête comme une auréole d'or.

— Restez encore un peu, murmura Destrée d'une voix assourdie, vous pourrez ainsi achever votre inspection.

— Je crains vous déranger . . . Vous étiez en plein travail . . . peut-être . . . lorsque je suis entrée.

— Je donnais les dernières retouches à ce *Matin de printemps* que voici.

— Oh ! que c'est beau encore ! . . . s'écria la petite Hérard.

— Hum, murmura le peintre avec une pointe de regret dans la voix, ces aurores possèdent une harmonie de tons insaisissables.

— Je le crois sans peine ! . . . Cependant, encore une fois, vous vous êtes approché le plus fidèlement possible de la nature. Voyez ces jaunes, ces roses et . . . ces ombres ! Ah ! Norbert, vos ombres sont d'une richesse de coloris ! . . . Comme on s'aperçoit facilement que vous avez aimé les Vénitiens !

Destrée l'avait écoutée, grave, attendri, charmé. Cette conversation le rendait à la fois heureux et mélancolique; heureux, par le plaisir d'échanger des idées avec un être qui le comprenait, lui et son art; mélancolique, par un sentiment d'amer regret qui s'infusait de plus en plus dans son âme.

« Quel dommage, se disait-il, que je ne sois rien dans sa vie ! Comme il me semble que l'existence à deux eût été douce avec elle ! »

Jeannine, tout à sa contemplation, reprit pensive :

— Ruskin a dit, si je me souviens bien, l'ombre n'est pas l'absence de la couleur mais, au contraire, elle en est nécessairement la plénitude. Ces paroles, au reste, ne peuvent nous surprendre (puisqu'en engageant la lutte sur ce terrain, notre prêcheur d'esthétique s'était placé sous le patronage de l'Angelico de Fiesole.

— La grande splendeur de l'école vénitienne vient en effet de ce qu'elle a compris l'ombre et la couleur, répondit rêveusement Destrée. Dans les rouge-vif du Titien, par exemple, les lumières sont rose-pâle et les ombres se rapprochent du cramoisi. Chez Véronèse, les lumières de l'orangé le plus intense sont presque blanches, mais les ombres sont couleur safran. Les ombres, en effet, doivent être autant couleur que lumière et les peintres qui les représentent par des teintes atténuées, les reproduisent mal.

— Savez-vous à quoi je pense, en vous écoutant, dit Jeannine qui relevait son petit minois de la gerbe de fleurs où elle l'avait enfoui, vous devriez bien me donner des leçons de peinture. Je serais si heureuse de savoir !

— En voilà une idée saugrenue, riposta brusquement Destrée. Il vous faudrait d'abord connaître à fond le dessin.

— Oh ! je n'ignore pas, répondit en hâte la petite Hérard, que vous ne transigez pas sur ce point, je connais vos principes, mon cher parrain et . . .

La chute d'un pinceau qu'un mouvement nerveux du peintre venait de jeter à terre, l'arrêta net. Craintive, maintenant, elle regardait Norbert avec des yeux éplorés où le gris bleuté des prunelles prenait une teinte glauque. L'ovale menu de son visage offrait une expression chagrine qui souleva de remords le cœur du jeune homme. Un désir fou de la saisir dans ses bras et de la consoler par des baisers avait rendu l'artiste palpitant; toutefois, après un violent effort sur lui-même, il reprit d'une voix sévère :

— Alors, Jeannine, vous connaissez très bien le dessin ?

— Oui, je le crois du moins. J'ai pris, pendant six ans, des leçons de dessin et d'aquarelle chez Mme Géraud, vous savez, cette vieille dame qui habite avec son frère, le chanoine de Bois-Landier, rue des Bancs, et les difficultés de la perspective ne sauraient m'effrayer

— Il est évident que vous n'êtes point nulle. Vos réflexions de tout à l'heure en font foi. Mais de là, à peindre correctement, il y a un abîme. Il faut beaucoup de métier, de . . .

— Et c'est bien pour cela, interrompit-elle, que j'aimerais commencer dès maintenant. Qui sait si plus tard, je n'aurai pas à me servir de mon talent !

— Que voulez-vous insinuer ? interrogea la voix brève du peintre.

— Oh ! rien de bien précis . . . quant à présent du moins, répondit-elle d'une manière évasive, alors qu'elle reportait ses regards sur le *Matin de Printemps.*

— Il est certain, continua la jeune femme très douce, que je n'arriverai jamais à cette perfection . . . Toutefois, il me plairait infiniment d'essayer le métier de paysagiste. Ce doit être si absorbant et si captivant !

— Beaucoup ! Mais je ne vous vois pas dans ce rôle, Jeannine, vous qui vous ennuyez à Rochemaure ! Il faut un entraînement que vous ne soupçonnez même pas. Mais il est certain, que nous autres, peintres de la nature, nous tenons un bonheur extrêmement rare. De saison en saison, et même d'heure en heure, le décor est constamment changeant et nous procure des émotions ardentes et sans cesse renouvelées. Lorsqu'en pleine nuit, nous partons avec une hâte fébrile que vous ne pouvez imaginer, afin d'être prêt, au lieu choisi, pour saisir cet admirable spectacle qu'est le réveil de la nature, je vous assure que nous ne regrettons pas les heures de sommeil. Nous ne pensons qu'à regarder autour de nous avec une intensité inimaginable et bientôt, tout ce qui vibre, tout ce qui s'illumine devient peu à peu le jouet de nos yeux et de notre esprit.

La petite Hérard regardait son parrain avec surprise et admiration. Comme elle le trouvait beau soudain dans son enthousiasme de véritable artiste : son visage basané prenait la fixité, la pureté et le galbe d'une effigie romaine. Dans ses yeux contemplatifs et lumineux, Jeannine crut saisir l'expression d'une secrète félicité.

« Ah ! songeait-elle, comme je comprendrs mieux maintenant qu'il ne soit jamais marié; il aime son art pardessus tout !

Après cette constatation, elle reprit intérieurement :

« Mon Dieu, s'il en est ainsi, je puis très bien ne pas être une entrave à son bonheur ! »

Chapitre IX

A PARTIR de cette matinée, un sensible rapprochement s'était opéré entre les deux jeunes gens et chaque conversation mettait davantage en évidence les brillantes qualités de la petite Hérard. Ainsi qu'elle l'avait demandé, Norbert lui donnait des leçons, mais comme la jeune fille était déjà fort experte en aquarelle, il n'eut seulement qu'à la perfectionner dans cet art.

Jeannine commençait donc à peindre des fleurs avec une virtuosité remarquable et elle en éprouvait un vif contentement. C'est que, depuis cette retraite solitaire à Rochemaure, qui lui avait permis de longues méditations sur la vie et sur sa situation quelque peu anormale, elle sentait confusément qu'elle ne pouvait vieillir ainsi côte à côte avec son parrain et que, bientôt, peut-être, il lui faudrait trouver un expédient pour se tirer seule d'affaire. Combien elle regrettait maintenant de n'avoir point songé plus tôt à cette solution de nature à lui procurer la liberté tant désirée.

A notre époque où l'émancipation de la femme prend chaque jour une plus grande extension, il n'eût pas été difficile à Jeanne de citer telle ou telle jeune fille de son rang qui, pour être plus libre, ou même pour augmenter un budget dérisoire, s'astreignait à un lourd travail quotidien. Mais son intuition très féminine et pleine de bon sens, lui avait toujours donné à penser que ces situations quelque peu équivoques devaient, au demeurant, procurer plus de peine que de joie à celles qui les avaient recherchées. Etre épouse et mère, voilà le véritable rôle de la femme et jamais le féminisme n'y pourra rien changer. Néanmoins, il existe des cas particuliers et il est bon parfois qu'une jeune fille moderne sache parer aux pires éventualités; mais c'était bien ce à quoi Jeanine n'avait jamais réfléchi sérieusement.

Jusque-là, elle n'avait vu dans le mariage qu'un simple moyen d'affranchissement, sans songer un seul instant que se marier sans amour ou d'une façon aussi singulière que la sienne était cent fois plus déplorable que demander au travail la conquête de sa liberté. Elle s'en rendait parfaitement compte, maintenant; sa situation à Rochemaure lui apparaissait de plus en plus fausse et il ne se passait guère de jour qu'elle n'en vint à se demander si son parrain ne regrettait point leur union.

Malgré tant de perplexités et de soucis, l'été suivait son cours et juillet venait de s'achever dans un calme relatif pour les habitants du petit manoir. Cependant, depuis le retour de Destrée, Jeannine n'avait encore fait aucune promenade en sa compagnie; aussi, fut-elle agréablement surprise, lorsqu'un soir vers six heures, le peintre vint lui demander :

— Jeannine, voulez-vous m'accompagner à Voucoux, chez mon maître bûcheron ?

— Volontiers, s'écria-t-elle franchement heureuse.

Deux minutes après, dans une robe de voile blanc semé de pervenches, elle rejoignait son parrain. Une grande capeline en paille de riz et encerclée d'un velours de ruban bleu qui venait s'enrouler autour de son cou pour se nouer sur la nuque, lui donnait, avec ses folles boucles blondes, l'air d'une jeune miss en vacances.

Pour la première fois, alors qu'elle marchait près de Destrée qui l'admirait sans en rien laisser paraître, Jeannine contemplait enfin avec plaisir, le vaste et superbe paysage. La chaleur de la marche rosissait ses joues, ses yeux étincelaient; la bouche entr'ouverte sur ses dents de neige et les narines palpitantes, elle aspirait avec délices l'odeur végétale qui s'exhalait des taillis en bordure.

A droite, la route surplombait la gorge de Préperny, le défilé sauvage où se nichent le vieux moulin, des pâturages marécageux et des landes entourées de haies vives. Au loin, des nuages gris-cendré se tassaient, en s'étirant, au-dessus du massif de la Gravelle; une ombre d'orage planait sur les pentes boisées alors que l'eau bleutée de l'étang scintillait sous le soleil. Une tiédeur enivrante faisait passer dans l'air des parfums de serpolet et de bruyères; des bruits de remous, des murmures de cascades s'élevaient alentour. Une immense béatitude gonflait soudain le cœur de Jeannine qui admirait à travers ses longs cils baissés, la perspective des collines lointaines.

Pour la première fois, depuis qu'il n'était plus son parrain, Norbert se montrait tout à fait charmant. Il lui expliquait la topographie du pays, lui nommait chaque massif boisé, chaque hameau accroché au flanc des monts et l'artiste s'amusait sans raillerie de l'enthousiasme très vif de la petite Hérard.

Maintenant, ils montaient la colline de Voucoux, dont le versant — celui qui regarde Rochemaure — surplombe l'étang d'Yonne et offre au touriste une vue splendide sur l'un des coins les plus pittoresques du Morvan.

A mesure qu'on s'élève, en effet, le panorama se développe avec une pureté de ligne qui force l'admiration: de tous côtés, à travers les coulées de verdure, l'œil ne découvre au loin qu'horizons de bois mamelonnés, pentes boisées, pâtis semés de genêts ou de fougères; puis plus proches, des champs de blé, de trèfle ou de sainfoin poussant péniblement sur ces versants rocheux; et enfin, dans l'étroite vallée, l'enchevêtrement des gorges aux couleurs assombries.

Le sentier lui-même que Norbert et Jeannine escaladaient côte à côte, ne manquait pas de charme. C'était un étrange petit chemin creux, enserré entre deux haies vives, hautes et touffues qui prenaient des allures de jungle. Les noisettes, les charmes, les fusains d'Europe, les mûriers, les aubépines, les houx, les génévriers et les fougères s'y pressaient et s'enchevêtraient pour former une muraille verte que dominaient, de loin en loin, des chênes et des cerisiers.

Puis, tout à coup, le chemin s'élargissait et venait déboucher dans une petite lande recouverte de genêts vigoureux pour, finalement, se partager en deux embryons de route dessinés par les traces de charriots et par les bruyères plus chétives et plus foulées.

Là, un peu essoufflés, les deux jeunes gens s'arrêtèrent pour embrasser, dans une délassante contemplation, l'immense et harmonieux panorama. Ils restaient sans parler, hésitant à rompre le silence recuilli de la campagne.

Toutefois, après une longue pause, alors que Norbert portait ses regards sur Rochemaure :

— Vue d'ici, comme elle est réduite, ma vieille maison grise ! fit-il observer.

— Et comme la lande avec son bouquet de bouleaux apparaît minuscule ! Tout cela semble loin, loin... et pourtant d'une visibilité parfaite, dit Jeannine à son tour.

Puis, plus doucement, en se rapprochant du peintre :

— Comme vous l'aimez votre petit castel morvandeau !

— Oui, infiniment.

— Plus que tout, n'est-ce pas, Norbert, insista-t-elle.

Lui, sans répondre, regarda longuement, intensément la petite Hérard avec des yeux débordant de tendresse.

Mais, loin de comprendre la passion muette qui se dégageait de cette attitude, Jeannine détourna machinalement ses regards vers un autre point du paysage.

Alors, après un soupir, Norbert reprit d'une voix très calme :

— Continuons notre route, Jeannine. Là-bas, le ciel se grossit de plus en plus; il faudra nous hâter si nous voulons être de retour à Rochemaure avant l'orage.

Mais bientôt, à l'entrée du chemin de Montignon, ils aperçurent une simple maisonnette à un étage avec, en retrait, une bicoque à demi-ruinée et toute tapissée de lierre; sur le faîte, deux pigeons gris roucoulaient à pleine gorge. Dans la cour herbeuse et assombrie par deux pins élevés, un vieux, quelque peu voûté, fumait sa pipe au seuil de la demeure : c'était le maître bûcheron.

— Bonjour, mon vieux Blaise. Comment vont ces rhumatismes aujourd'hui ? s'écria Destrée qui, dans un geste cordial, avait tendu la main au vieillard.

— Ah ! c'est toujours pareil, mon bon Monsieur, répondit celui-ci tout en soulevant hâtivement un vieux feutre déteint.

Mais en dépit de cette réponse, on sentait que le bonhomme ne pensait pas plus à ses douleurs qu'à sa première cigarette. Il n'avait d'yeux que pour la petite Hérard, arrêtée quelques pas en arrière, et qui lui souriait gentiment.

— Alors, reprit le vieux, c'est votre petite dame, M. Destrée, que vous venez nous présenter... Ah ! que la bourgeoise, qui est partie à Arleuf, va donc regretter de vous avoir manqué ! Savez-vous, Monsieur, que, depuis votre mariage, on n'a fait que penser à vous et à votre petite mariée qu'on ne se représentait pas encore si gentille, bien vrai !

Puis, jetant au peintre un coup d'œil plein de malice :

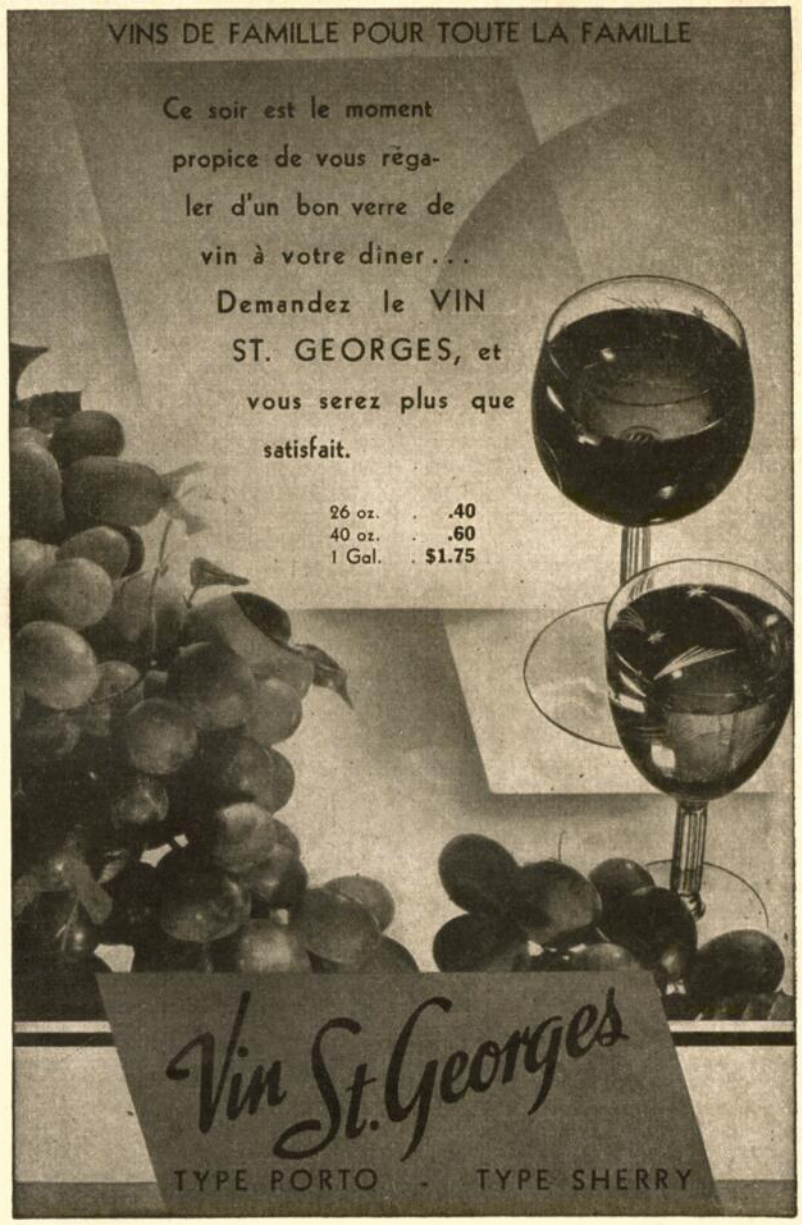
— Je vous fais tous mes compliments, M. Destrée, ajouta-t-il. Je crois bien, foi de Morvandeau, que vous avez trouvé la plus jolie, la mieux tournée et la plus mignonne petite femme qui soit au monde !

— Vous semblez bien bavard, aujourd'hui, père Blaise, lança Destrée, soudainement nerveux. Oui, en effet, je venais vous présenter Mme Destrée, mais je désirais aussi vous parler de ces nouvelles coupes du bois de Volizy, et je crois bien n'en avoir guère le loisir aujourd'hui; si nous ne voulons pas que l'orage nous prenne en chemin, il va falloir redescendre au plus vite.

Jeannine, continua-t-il en se tournant vers la jeune femme, vous avez le temps néanmoins, si le cœur vous en dit, de faire le tour de la maison. Vous y pourrez encore admirer un magnifique point de vue.

Mais, tandis que Destrée causait avec le maître bûcheron, le ciel déjà orageux s'était complètement gâté. Une nuée épaisse, maintenant, obscurcissait le paysage, et des grondements lointains se faisaient entendre.

— Oh ! Norbert, s'exclama Jeannine à la vue de son parrain qui ressortait de la maison en compagnie du





père Blaise, jamais nous ne parviendrons à gagner Rochemaure avant l'orage !

— Mais vous n'allez point partir par un temps pareil, s'écria vivement le bonhomme.

— Le croyez-vous, dit le peintre en sortant sur la route pour inspecter le ciel. Mais, au même moment, une pluie diluvienne s'abattit sur eux, une pluie accompagnée de larges éclairs et de forts claquements de tonnerre.

— Force nous est, en effet, de nous abriter ici, remarqua Destrée en revenant aussitôt en arrière. Rentrez vite, Jeannine, cette pluie tombe comme l'eau d'une écluse ouverte !

Le maître bûcheron les fit passer dans une très vaste salle, à peine meublée, mais fort propre et qui lui servait de bureau. Puis s'excusant, il les quitta pour aller fermer portes et fenêtres.

A peine Norbert et Jeannine s'étaient-ils installés qu'une aveuglante lueur suivie immédiatement d'une forte détonation les enveloppa et fit pousser à la petite Hérard un cri de frayeur instinctive.

— La foudre est certainement tombée non loin d'ici, balbutia-t-elle en venant se serrer contre son parrain.

— Probablement. Dans nos contrée, les orages sont toujours d'une rare violence; aussi est-il très téméraire, en pareil cas, de s'aventurer au dehors, et nous devons nous estimer fort heureux de n'avoir pas été surpris en pleine campagne.

Ils restèrent un long instant silencieux. Norbert avait passé son bras autour des épaules de Jeannine et l odeur embaumante de ses cheveux le grisait tellement qu'il en était arrivé à ne plus entendre l'orage. A cette minute, il n'avait de pensées que pour cette jeune femme qu'il tenait tout contre lui. Il sentait alors qu'il l'aimait éperdument et qu'il lui eût été infiniment doux de rester longtemps, longtemps le visage enfoui au sein de cette éblouissante chevelure pour en mieux respirer l'affolant parfum.

Mais elle, Jeannine, qui tremblait de peur, ne songeait qu'au mauvais temps.

— Je crois que cette ondée torrentielle ne cessera jamais, murmura-t-elle dans un long soupir.

L'averse, en effet, s'épanchait avec une abondance si continue qu'elle semblait vouloir s'éterniser. Tantôt l'ouragan lançait par paquets la pluie contre les vitres, avec un bruit de grêle assourdissant; tantôt c'était la plainte du vent qui, dominant tout ce tumulte, prolongeait son écho dans la salle immense et vide.

La soirée s'avançait et par ce temps d'orage qui noyait tout dans une demi-obscurité, l'ombre grandissait de de plus en plus.

— Mais si cette tourmente dure longtemps encore, reprit Jeannine anxieuse, quallons-nous devenir ?

— Cela ne peut continuer ainsi pendant des heures, murmura le jeune homme; à un moment donné il se produira bien quelque accalmie.

— Et si nous en profitons pour partir, reprit-elle, peu rassurée, l'orage pourra nous surprendre en route, Rochemaure est loin d'ici.

— Ne vous tourmentez pas comme cela, petite Madame, répondit le maître bûcheron qui venait d'entrer; ici, vous êtes chez vous, il ne faut pas craindre de nous gêner. Voilà huit heures . . . notre souper n'est point un dîner de cérémonie, c'est vrai, mais je serais heureux de vous l'offrir.

— Je vous remercie infiniment, mon brave Monsieur, dit vivement Jeannine, mais je serais bien incapable d'avaler quoi que ce fût. Cet orage me bouleverse à un point que vous ne pouvez soupçonner. Si nous nous étions trouvés sur la route, je crois que je serais morte de peur.

— Peut-être, mais nous sommes à l'abri, Jeannine, murmura Norbert d'une voix caressante, et vous n'avez pas à vous effrayer ainsi.

— Et si le mauvais temps persiste, faut pas vous tourmenter pour vous en retourner chez vous, Mme Destrée, reprit le père Blaise; nous avons une chambre de réserve que nous mettrons à votre disposition. Votre mari la connaît déjà, du reste.

Ces paroles eurent le pouvoir immédiat d'enlever Jeannine à sa frayeur. La jeune femme leva brusquement la tête vers son parrain qui avait tressailli. D'un regard trouble, celui-ci enveloppa longuement le visage devenu plus rose de la petite Hérard et, alors que le bûcheron s'éloignait, il murmura d'une voix sombre:

— Vous voyez, Jeannine, dans quelle étrange situation peut nous plonger parfois notre stupide mariage !

— Oh ! mais, nous n'allons pas rester ici, reprit-elle nerveuse, tout en essayant de se dégager du bras de Destrée qui s'était resserré autour de ses épaules à la façon d'un étau.

Mais, lui, ne relâcha pas son étreinte; avec un mélange de colère et de joie âpre, il l'emprisonnait maintenant de plus belle.

« Après tout, se disait-il, sarcastique, elle est à moi. Tout le monde est d'accord là-dessus et Jeannine pourrait se trouver dans l'obligation de m'obéir s'il m'en prenait fantaisie. »

Mais le père Blaise qui revenait d'inspecter le ciel, le tira de ses affolantes réflexions :

— L'orage s'éloigne, Monsieur Destrée, et je suis presque certain qu'il ne recommencera pas.

— Et la pluie cesse également, s'écria joyeusement la petite Hérard qui venait de retrouver sa liberté.

Dans le chemin, Norbert, aussitôt, s'empara impérieusement du bras de Jeannine qui ne résista pas. Avec une certaine langueur, même, elle se pressait contre son parrain et maintenant, se laissant bercer par le rythme de leurs pas délicieusement accordés, les deux jeunes gens descendaient en silence . . .

La tourmente était complètement apaisée et dans la lande qu'ils retraversaient et que le crépuscule blafard de ce soir d'orage rendait plus étrangement belle, c'était un arome enivrant de thym sauvage et de bruyères mouillées. Entre de gros nuages lourds et bas que le ciel en déroute entraînait vers le mont Préneley, la lune se montra soudain, mais sa lumière que voilaient encore les dernières vapeurs de l'ouragan, ne tombait sur la colline qu'en nappes grises et fuyantes. En contre-bas du chemin, sur la gauche, le vent faisait gémir la forêt des fougères, tandis que le bruit de la cascade de Voucoux, qui semblait s'être amplifié, roulait avec fracas dans l'étroit défilé de l'étang d'Yonne.

— Que c'est beau ! murmura Jeannine d'un accent pénétré.

Destrée ne répondit pas, mais pressant amoureusement le bras de la petite Hérard contre le sien, il s'arrêta un instant pour contempler le paysage nocturne et la désolation de la lande sous cette lumière funèbre.

Chapitre X

COMME le soleil cette année-là, se montrait de plus en plus prodigue de ses chauds rayons à mesure qu'avançait la saison estivale, Destrée avait convié Jeannine à venir passer les après-midi dans son atelier. Cette grande salle dont les larges baies vitrées s'ouvraient au levant et qui s'abritait au sud et au couchant derrière une épaisse futaie de hêtres et de chênes touffus, constituait pour les deux jeunes gens une véritable oasis d'ombre, de fraîcheur et de silence.

L'un et l'autre y étaient libres de travailler, de peindre, de lire, de méditer, en un mot d'agir selon leur fantaisie, et dans cette pièce immense, ils pouvaient, lorsqu'ils le désiraient, s'ignorer presque complètement. Toutefois, le repas du soir, qu'ils prenaient en commun, dans cette même salle, les unissait d'une façon plus intime, à la grande joie de la jeune femme qui n'avait cessé de regretter le bon parrain d'autrefois. Et cependant, depuis l'orage, Norbert était resté aimable, presque tendre, et maintenant la retraite de Rochemaure ne pesait plus à la petite Hérard. Jeannine en était même arrivée à oublier peu à peu ses inquiétudes sur l'avenir et jusqu'à ses projets de libération prochaine; elle jouissait enfin de ce présent qui nous échappe presque toujours en raison de ce besoin impérieux que nous éprouvons sans cesse, de regarder soit en avant, soit en arrière.

Pour modifier l'état de son âme, la nature elle-même semblait s'être associée à la vie familiale que lui offrait tout à coup Destrée. Un rien, maintenant, la retenait rêveuse au bord des sentiers fleuris de digitales et de silènes roses. Les profondeurs silencieuses et sombres des massifs forestiers entraînaient ses songes vers des régions mystérieures et inconnues; au susurrement très doux des sources qui coulaient sous un enchevêtrement de ronces, de bryones et de clématites en pleine floraison, elle éprouvait comme une joie sensuelle qui la laissait toute frissonnante; les chemins creux où rampaient les géraniums Robert et au-dessus desquels les branches feuillues se courbent pour former berceau, lui soufflaient l'intense désir de s'y promener au bras d'un ami cher . . . Et, tantôt cet ami prenait le visage de Lucien Chevannes, tantôt celui de Destrée . . .

Tout cela se passait chez elle d'une façon confuse, imprécise, insaisissable; son esprit ne s'arrêtait à rien. Souvent, au cours de ses promenades, elle s'arrêtait pour respirer avec une volupté toute nouvelle la brise chargée d'odeurs forestières; parfois, elle restait longuement attentive à écouter le murmure du souffle aérien dans les branches, mais toujours elle finissait par ne percevoir que le vague et délicieux bruissement de la nature.

Une après-midi, vers quatre heures, comme elle peignait à l'aquarelle une large touffe de digitales émergeant d'un vieux pot en faïence de Nevers, le facteur entra à Rochemaure. Pendant un instant, on l'entendit bavarder avec Fanchette, puis

(Lire la suite page 48)



Jean Galland

Appartenant à une famille d'universitaires, il est poussé, malgré lui, vers le droit qu'il fait à Caen et à Paris. Après la guerre, où il se conduit vaillamment, il débute au music-hall, puis au théâtre. Il a joué sur les grandes scènes européennes et même au Canada et aux Etats-Unis. Ses premiers films, en 1930 : " Paris la nuit " et " Les Croix de Bois ". Ses principaux films : " Fantomas ", " Un certain M. Grant ", " Amok ", " Le scandale ", " Stradivarius ", " Deuxième Bureau ", " Roses noires ', etc. Marié et père de deux fillettes, Jean Galland prutique tous les sports. Parle italien, anglais, allemand.

CONSEIL AUX MAMANS, D'UN P'TIT HOMME... DE 4 ANS



1. Si vos petits se font tirer l'oreille pour prendre leur laxatif, prenez mon conseil . . .



2. . . . n'ayez pas recours à la force, car c'est trop vieux jeu.

3. . . . n'essayez pas non plus d'acheter leur consentement.

4. Faites ce que le docteur a conseillé à ma maman; procurez-vous le laxatif préparé *spécialement* pour les enfants.



5. C'est le Castoria . . . un laxatif qui ne contient pas de drogue violente, qui ne cause pas de colique ni aucun dérangement (et j'en sais quelque chose).

6. Et c'est un laxatif qui a *très bon goût*. Les enfants en raffolent dans la cuiller!

7. J'ai entendu le docteur dire à maman que près de la moitié des bébés prennent le Castoria régul-le-ment . . . régul-lè-re . . . très souvent!



8. Et n'oubliez pas, Mesdames, de demander la grosse bouteille de famille, comme le fait maman. Elle vous sauve de l'argent.



9. Rappelez-vous bien le nom . . . Castoria—le laxatif fait *spécialement* pour les petits!

CASTORIA **Le laxatif SÛR, préparé spécialement pour les bébés et les enfants en croissance**



La Parade des Aristocrates

KETCHUP AUX TOMATES Heinz

● A l'époque des tomates, dans la région de Leamington, tous les chemins conduisent aux Cuisines Heinz.

Chargés de paniers des plus belles tomates qui aient jamais mûri au soleil, de longs défilés de camions et de wagons circulent rapidement sur les grand'routes. L'heure à laquelle chacun d'eux doit arriver à la plateforme de déchargement est déterminée d'avance. Les tomates passent vite de la plateforme sur la courroie convoyeuse, puis dans les cuisines où se prépare le ketchup, où se trouvent des rangées de marmites brillantes, et où des mains expertes les attendent—trieurs, laveurs, maîtres-chefs, embouteilleurs et emballeurs.

Il n'y a pas un moment à perdre. Il faut que ces tomates très juteuses soient cueillies, cuites et embouteillées le même jour, pour vous donner le Ketchup aux Tomates Heinz—un assaisonnement d'été pour toute l'année.

Beaucoup d'embarras pour une bouteille de ketchup? Oui, mais c'est le Ketchup aux Tomates Heinz, la sauce la plus recherchée dans le monde entier. Des navires attendent pour le transporter dans de nombreux pays—chez votre fournisseur, qu'importe où il se trouve—puis sur votre table. Biftecks, côtelettes, hamburgers et hachis; poulet, poisson et frites; omelettes—la grosse bouteille rouge rehausse la saveur de tous ces mets. Cette sauce est préparée avec des tomates primées, réduites à l'ébullition—du sucre—des épices d'Orient—des vinaigres *Heinz* vieillis dans des fûts en bois—du goût pour des centaines de plats différents. Economique aussi—car il en faut très peu.

Sauce Chili Heinz, Jus de Tomates Heinz et Soupe Crème de Tomates Heinz; les hommes les aiment tous; votre famille les accueillira tous avec joie. Mettez-les aujourd'hui sur votre liste d'emplettes, avec le Ketchup aux Tomates Heinz. Tout le monde reconnaît qu'il vaut mieux payer un peu plus pour avoir quelque chose de meilleur.

57

Mon Cours d'Art Culinaire

par Mme Rose Lacroix

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Valeur des Légumes dans l'Alimentation

Un régime bien équilibré doit comprendre au moins deux légumes différents par jour en dehors des pommes de terre. Le choix ne manque pas à cette saison de l'année, à la campagne, les jardins débordent, à la ville, nos marchés nous offrent également une profusion de beaux légumes. La maîtresse de maison qui se contente de choux, de carottes et de navets peut bien rencontrer un peu d'opposition de la part des siens, on finit par se lasser même des meilleures choses à toujours les voir sous le même aspect. Gardons ces légumes pour les mois d'hiver, alors que les aubergines, les choux-fleurs, les courges, les tomates, les piments, les topinambours auront déserté nos jardins et nos marchés, leur conservation étant difficile et dans bien des cas impossible. Reste la ressource des conserves que les femmes de la campagne devraient exploiter.

Les Ministères d'Agriculture d'Ottawa et de Québec offrent gratuitement à toute personne qui en fait la demande des brochures très utiles sur la mise en conserve des fruits et des légumes. Il n'y a aucune raison de laisser perdre des denrées aussi précieuses. On peut également se procurer aux mêmes ministères des livres de recettes sur l'utilisation des fruits et des légumes de notre province.

Un mot d'explication sur le mode de cuissons des légumes. Tels qu'ils se présentent sortant de nos jardins bien fermes, c'est-à-dire gorgés de sucs nutritifs, les légumes doivent cuire dans très peu d'eau chaude, ou sans eau, si l'on a la bonne fortune de posséder des casseroles épaisses. Cuits à l'eau froide, la plupart de leurs principes nutritifs passent dans l'eau de cuisson que l'on jette ordinairement, se privant ainsi d'un grand apport de sels minéraux si nécessaires à l'organisme.

On peut également les cuire à la vapeur. Point n'est besoin de marmites spéciales, toujours fort coûteuses, on peut en improviser facilement. N'importe quel plat couvert, pouvant s'introduire dans une marmite remplie d'eau bouillante bien fermée peut servir. La cuisson au four est également bien recommandable surtout à la campagne où le four est toujours prêt. Une cuisson appropriée est donc nécessaire pour bénéficier des avantages que nous procurent les légumes. La cellulose, partie indigestible, est nécessaire surtout au bon fonctionnement des intestins. La plupart des gens mangent des légumes pour se préserver de la constipation, c'est sûrement bien, mais n'oublions pas que les légumes sont riches en sels minéraux et en vitamines. Le fer, le calcium, le phosphore, les vitamines A, B, C, D, se rencontrent à doses plus ou moins variées dans presque tous les légumes, de là, l'importance de varier nos régimes pour rencontrer tous nos besoins. Tel légume, qui ne contient pas de fer, sera riche en calcium ou en phosphore et vice versa. Les vitamines se rencontrent surtout dans les légumes cuits. Le céleri, la laitue, les tomates, les concombres, les radis devraient entrer dans la composition d'un régime bien balancé.

Les légumes recoivent-ils dans notre régime, la place qui leur revient ? Oui, mangeons-en davantage, non, prenons dès aujourd'hui la résolution des les y mettre à l'honneur.

La maîtresse de maison doit se faire un devoir de les présenter sous une forme attrayante... On mange avec goût, et par conséquent, on digère bien, tout plat qui a d'abord charmé nos yeux et chatouillé délicatement notre odorat. L'excitation des glandes salinaires traduite par la vieille phrase familière à tous « L'eau m'en vient à la bouche », assure toujours une excellente digestion.

Voici un dîner aux légumes qui recevra l'appréciation qu'il mérite s'il est préparé suivant les règles de l'art et présenté avec goût. Vous remarquerez qu'il est choisi avec soin et que tous les éléments nécessaires au bon fonctionnement de la vie s'y trouvent.

L'assiette à dîner vous offrira une variété de couleurs qui jettera une note gaie sans compter la valeur nutritive qu'elle représente.

•

Soupe Avena

4 tasses eau ou 1 pinte
½ tasse farine d'avoine
2 tasses lait
2 cuillerées à table beurre
1 jaune d'oeuf
Sel, poivre, persil

Faire tremper la farine d'avoine avec le lait ¼ d'heure. Ajouter l'eau bouillante et laisser cuire ½ heure. Manier le beurre avec le jaune d'œuf et lier le potage après l'avoir coulé si on le désire. Assaisonner de sel et de poivre et servir avec persil frais et croûtons.

•

Triangles au Fromage

Tailler en triangles de minces tranches de pain, les beurrer et les passer dans le fromage râpé. Faire dorer au four à 300° degrés.

•

Légumes Assortis

Faire cuire au four des pommes de terre moyennes avec leur pelure. Quand elles sont bien cuites, les vider avec une petite cuillère évitant de briser l'enveloppe. Réduire en purée. Bien battre avec du lait et du beurre frais et en remplir de nouveau les pelures. Tenir à la chaleur.

Faire cuire les betteraves dans le four en même temps que les pommes de terre. Les peler,, les tailler en filets et les servir bien chaudes avec une petite vinaigrette faite de la manière suivante : 2 c. à table de beurre, 1 c. à table de vinaigre, 1 c. à thé de sucre et ½ c. à thé de sel. Faire fondre le beurre, ajouter les autres ingrédients et verser sur les betteraves juste au moment de servir. Cuire des carottes en rondelles ou en filets dans très peu d'eau afin d'en conserver la valeur et l'arome. Les tenir au chaud en mettant simplement de beurre frais dessus. Egoutter des petits pois et les tenir au chaud avec du beurre. On peut aussi ajouter des petites fèves en gousses. Faire tremper des fèves de Lima dans l'eau froide, 12 heures. Les faire cuire jusqu'à ce qu'elles soient tendres et les servir avec une Béchamel. Tous ces légumes doivent se servir dans la même assiette joliment dressés.

•

Pâte Brisée

8 cuillerées à table crisco
1½ tasse farine à pâtisserie
½ cuillerée à thé sel
Eau glacée

Tamiser farine et sel et y bien mêler le crisco à l'aide d'un appareil spécial. Réunir la pâte en boule molle en versant graduellement l'eau glacée, juste assez pour que la boule de pâte soit bien liée mais non humide. Laissez reposer la pâte si possible au froid. L'étendre légèrement et vivement et en couvrir l'envers d'une assiette à tarte. Piquer la pâte pour l'empêcher de gonfler. Cuire à 500° degrés jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée environ 8 minutes.

•

Garniture au Butterscotch

¾ tasse cassonade
4 cuillerées à table beurre
6 cuillerées à table farine
1½ tasse lait
2 œufs
½ cuillerée à thé vanille

Faire un caramel avec le beurre, la farine et le sucre. Ajouter le lait chaud et laisser cuire 15 minutes. Lier avec les œufs légèrement battus. Eviter de laisser bouillir le mélange après l'addition des œufs. Aromatiser. Laisser tiédir cette crème et en garnir la croûte de tarte préalablement cuite. Saupoudrer d'amandes hachées finement ou de noix de coco.

—— o ——

La Soupe est de nouveau en Vogue dans tout le Pays

Sortez votre vieille soupière de famille — tout le pays consomme de plus en plus de soupe; de la vraie bonne soupe de l'ancien temps, faite comme chez soi. Le genre de soupe que grand'maman faisait dans sa grosse marmite à trois pieds, sur un feu de bois. En ce moment, vous pouvez probablement fermer les yeux et vous imaginer humer les effluves embaumés d'un jambon aux fèves qui mijote à la cuisine — soupe aux fèves pour le souper ! Ou bien, c'est l'arome de légumes qui viennent d'être cueillis dans votre jardin et qui mijotent sur le poêle, qui parvient jusqu'à vos narines — petits pois, carottes, tomates, branches de céleri blanc comme neige. Ah ! Ces soupes-là ! Elles étaient riches, nourrissantes, et avaient la saveur de tout ce qui les composait.

Mais la nouvelle génération était toujours pressée. Les jeunes femmes n'avaient plus le temps, ni la patience, de faire des soupes comme celles de grand'maman. La vieille soupière fut donc mise au rancart dans le grenier, avec un tas d'autres vieux ustensiles, ou fut peut-être transformée en pot de fleurs.

Puis les fabricants de produits alimentaires se sont mis au travail. Ils ont recherché, dans tout le pays, des bonnes vieilles recettes de famille. Ils ont fait des essais et ont goûté à leurs soupes jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à reproduire les mêmes aromes qui chatouillaient si agréablement les narines et le palais de nos aïeux. De sorte qu'aujourd'hui, il est possible d'avoir les bonnes soupes du temps de grand'maman, en téléphonant tout simplement à l'épicier.

Ces bonnes vieilles recettes ont remis les soupes à l'honneur, mais maintenant celles-ci viennent en boîtes, toutes prêtes à servir. Pas besoin de passer de longues heures pour en surveiller le mijotement. Plus de nez luisants ni de mains rougies; plus de cuisines chaudes. Tout ce que vous avez à faire, aujourd'hui, c'est d'ouvrir la boîte, de faire chauffer la soupe et de la servir. Et vous en avez un choix si varié, qu'il vous est possible de servir une soupe différente tous les jours pendant des jours et des jours — des soupes claires, foncées; des soupes à la crème, nourrissantes pour le lunch; des soupes copieuses, capables de satisfaire l'appétit d'un bon mangeur. Exactement ce qu'il faut à la famille pour le plat chaud que tout le monde doit manger une fois par jour, même en été.

Essayez ces soupes séparément, puis essayez aussi d'en mélanger deux ou plus pour avoir une soupe différente — quelque chose de nouveau et de personnel. Par exemple :

Soupe Crème de Champignons + Soupe au Poulet avec Nouilles = Soupe Veloutée Vieille Mode.

Soupe Crème de Tomates + Soupe aux Légumes = Soupe à la mode de Dijon.

Soupe aux Légumes + Soupe Crème de Céleri = Soupe Crème de Légumes.

Soupe aux Légumes + Soupe Crème d'Asperges = Soupe Printanière.

Soupe aux Poulet avec Nouilles + Soupe Crème de Tomates = Potage Velours.

Soupe à la Végétarienne + Soupe de Champignons = Soupe Suprême.

Chowder au Blé d'Inde + Soupe Crème de Tomates = Soupe à la mode de Marseille.

Soupe à la Végétarienne + Soupe Crème de Céleri = Soupe Crème de Légumes à la Végétarienne.

•

Les Cours de l'Ecole Ménagère Provinciale

Les vacances se termineront dans quelques jours. Pour plusieurs elles se prolongeront, les études classiques étant finies; restent celles qui doivent compléter toute éducation féminine bien comprise.

L'Ecole Ménagère Provinciale située au No 461 est, rue Sherbrooke offre une variété de cours pour remplir utilement les loisirs de toutes les jeunes filles qui ont terminé leurs études et qui veulent faire l'apprentissage de la vie d'une manière pratique et raisonnée.

Les cours commenceront le 15 septembre pour les élèves qui désirent faire le cours complet de deux années et le premier lundi d'octobre pour celles qui veulent s'inscrire aux cours spéciaux d'art culinaires, de coupe et couture, de modes, etc.

Le bureau est ouvert tous les jours de 2 heures à 6 heures et des prospectus sont envoyés sur demande.

SOULAGE LES
YEUX FATIGUÉS

● Pourquoi tolérer la fatigue des yeux ? Murine soulage et rafraîchit les yeux fatigués, brûlants— leur redonne de l'éclat et de la vivacité. Facile à appliquer, matin et soir.



Accepted and Approved 4634 Good Housekeeping Bureau

MURINE POUR VOS YEUX

DANS TOUTES LES PHARMACIES

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.
Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353,
Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Prov. .....

L'ERMITE DE ROCHEMAURE

(*Suite de la page 44*)

descendre enfin l'allée des mahonias ombragée de hêtres.

Aussitôt, la vieille bonne pénétra dans l'atelier silencieux et déposa comme de coutume le courrier devant Norbert. Seulement, toujours loquace, elle fit remarquer :

— Il y a une lettre pour Mme Jeannine, aujourd'hui.

La petite Hérard était si peu habituée à recevoir de la correspondance que, d'un bond, elle s'approcha pour saisir la missive annoncée. Puis, dans l'atelier, ce fut de nouveau le silence que troublait à peine, de temps à autre, le bruit des feuillets qu'on tourne ou qu'on froisse.

Apres la lecture de sa lettre, Jeannine resta longtemps inactive et profondément rêveuse. Par la fenêtre ouverte, son regard pensif alla finalement se poser sur un bouquet de saules dont le feuillage aux retroussis argentés, mettait des taches claires parmi les frondaisons vert-sombre des chênes. Le vent qui avait soufflé tout le jour, s'alanguissait à l'approche du soir. Maintenant, ce n'était plus qu'une légère brise qui faisait balancer les cimes élevées et souples des hêtres, bruire discrètement les fougères et communiquait à l'heure présente un caractère de mélancolique sérénité.

L'attitude si méditative de Jeannine n'avait point échappé à Destrée. Délaissant peu à peu sa lecture, le peintre, après avoir fixé davantage son attention, finit par s'absorber dans une contemplation muette de la jeune femme.

Ce jour-là, il faut l'avouer, la petite Hérard se montrait particulièrement séduisante. Elle était vêtue d'une moelleuse robe de moire ivoirine aux chatoyants reflets. Le corsage long et engaînant, boutonné dans le dos accusait les contours délicats du buste jeune et souple. La jupe courte, tombait en godets légers sur les jambes longues et fermes que les bas de soie transparents dévêtaient à demi. Les bras entièrement nus, d'une ligne impeccable, étaient d'une blancheur de lis. Un collier de perles et quelques roses pourpres posées sur l'épaule, ornaient seulement cette toilette fort simple, mais d'un goût exquis et d'une coupe irréprochable.

Destrée admirait sans réserve cette suprême élégance, cette grâce exquise qui s'imposaient à ses yeux ravis.

A cette fascinante contemplation, le peintre sentait son souffle devenir plus court, son sang s'échauffait et une émotion le rendait frémissant. Il pensait avec inquiétude que, dans cette vie commune, il ne pourrait continuer longtemps à garder assez d'empire sur lui-même pour se raisonner sans cesse, et ne commettre quelque sottise de nature à alarmer cette chère Jeannine. Parfois, il se sentait tenté avec une singulière véhémence et il en arrivait, comme en ce moment, à se démander s'il ne ferait pas mieux de dévoiler toute son âme et d'avouer très simplement l'amour qui le consumait.

Il en était là de ses hésitations lorsque Jeannine sentit soudain l'insistance avec laquelle Destrée la regardait. D'un geste vif, elle se retourna vers son parrain et aussitôt une vive rougeur empourpra son visage.

Comme en un duel à l'épée où les fers se croisent, les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent et chaque partenaire ressentait un choc au cœur. Alors, pour rompre un silence trop impressionnant, mais surtout si dangereux, Norbert interrogea d'une voix où passait un souffle de passion :

— Jeannine... Vous n'avez reçu là aucune mauvaise nouvelle, je suppose ?

— Non, rassurez-vous. Mon père — car c'est lui qui écrit — se plaint seulement de sa solitude, puisque les dames Labassette sont aux bains de mer, et il m'annonce finalement que les fiançailles de Simone sont bel et bien rompues.

— Comment !... s'écria vivement le peintre, ses fiançailles avec Lucien ?

— Oui, avec Lucien... reprit Jeannine un peu angoissée.

D'un bond, Norbert fut debout; un flot de sang empourpra une seconde son visage pâle. Puis, éclatant d'un rire nerveux :

— Vous voyez, ma pauvre Jeannine, à quoi sert de trop se hâter !

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous en prie, ne jouez pas ainsi la comédie. Avouez donc qu'en ce moment, vous regrettez amèrement de n'avoir pas attendu !

Jeannine réfléchissait en silence et semblait aussi calme que le peintre paraissait agité.

Se rapprochant de la petite Hérard, celui-ci reprit avec véhémence :

— Car il serait certainement arrivé à vous aimer ! Il aurait pu rester longtemps insensible à vos charmes, à votre beauté...

— Qu'en savez-vous ? fut la réponse presque brutale de la jeune femme.

Destrée recula de deux pas et répondit d'une voix sombre :

— Cet amour serait devenu inévitable, croyez-moi. Et vous ne pouvez maintenant que vous repentir d'être passée près du bonheur.

— Norbert, je vous en prie, ne parlez pas ainsi, car vous ignorez complètement ce que je pense à ce sujet!

« Et puis... Enfin... continua-t-elle d'une voix assourdie, pourquoi revenir sur ce passé, puisque je ne suis plus libre.

— En tout cas, reprit le peintre d'une voix douloureuse, vous ne m'empêcherez pas de vous faire remarquer que vous avez eu grand tort de provoquer notre mariage.

— Hélas !... je le crois comme vous, répondit machinalement la petite Hérard qui pensait que son parrain regrettait profondément cette union insolite et depuis longtemps déjà.

— Soit, n'en parlons plus, répliqua Norbert en arpentant nerveusement l'atelier.

Et dans le silence qui suivit, Jeannine, après avoir reporté ses regards pensifs vers la profondeurs des jardins, essayait maintenant de démêler les sentiments étranges et contradictoires qui se heurtaient en son esprit.

Mais bientôt Destrée reprenait d'une voix sourde :

— Je viens de recevoir une lettre d'un... ami qui me demande... Je vais donc m'absenter quelque temps, Jeannine.

— Oh ! Norbert ! vous n'allez pas encore me laisser seule à Rochemaure, s'écria-t-elle en se tournant vivement vers son parrain.

— Je vous en prie, n'insistez pas, répondit le jeune homme en détournant les yeux, je dois partir, il le faut.

— Alors, emmenez-moi, insista Jeannine en suppliant du regard.

Un instant, il la contempla avec le désir fou de la prendre dans ses bras et de lui avouer tout son amour, mais soudain, il se rappela que le cœur de la petite Hérard s'était déjà donné depuis longtemps; alors, après avoir serré avec violence ses deux mains l'une contre l'autre, il expliqua avec calme !

— Il m'est impossible de vous emmener. J'ai un rendez-vous d'affaires... et il faut même que je parte immédiatement. Excusez-moi D'ici quelques jours, je vous écrirai

Restée seule, Jeannine sentait des larmes la gagner et un sanglot se noua dans sa gorge. Cé départ si brusquement arrêté, la lettre de son père lui rappelant tant de souvenirs, c'en était vraiment trop pour sa sensibilité. Dans son désarroi cependant, une intuition très vive lui clamait que si elle allait retrouver Norbert et le supplier, peut-être ne partirait-il pas. Elle sentait inconsciemment, la petite Jeannine, que le bon parrain d'autrefois se cachait encore sous l'apparente froideur du Destrée d'aujourd'hui... Elle hésitait, cependant, à prendre semblable détermination. Ne lui avait-elle pas promis de se faire toute petite, de ne jamais entraver sa liberté, de le laisser agir comme s'il eût été seul. N'était-ce point là le pacte échangé?

Hélas ! comme elle souffrait, en cet instant, de tenir la parole donnée ! Alors, pour vaincre cette sensation trop pénible, Jeannine voulut sortir, respirer l'air du dehors. Mais, au moment de passer le seuil, une lettre dépliée et tombée à terre attira son attention.

Elle se baissa, la ramassa et au rapide coup d'œil qu'elle y jeta, elle devint toute pâle.

Elle n'avait lu que deux noms, mais ces deux noms avaient suffi pour la troubler d'une façon violente, presque douloureuse.

La lettre commençait ansi : « Mon Norbert », et elle était signée : « Rosa Charmelle ».

Le pas rapide de son parrain qui traversait le vestibule, lui donna un tremblement convulsif. D'un geste prompt, elle rejeta la lettre sur le sol et courut s'accouder à la fenêtre qu'elle venait de quitter.

Destrée qui s'était aperçu de la disparition de sa lettre, descendait de sa chambre inquiet et nerveux. A la vue de cette missive gisant sur le parquet, il poussa un soupir de soulagement et ses traits se détendirent. Mais, encore fort mal à l'aise et la rougeur au front, il n'osa regarder Jeannine, alors que tout son être se tendait vers elle dans une si vive expression de tendresse qu'un observateur atttentif n'eût point manqué d'y découvrir toute l'intensité de son amour.

Chapitre XI

"Moi, si j'étais à votre place, ma petite dame, j'irais le retrouver. »

— Mais il est libre, vous le savez bien, Fanchette ; je n'ai, d'après nos conventions, aucun droit sur sa personne.

— Il est libre, il est libre, pas tant que cela ! Après tout, vous êtes sa femme et il ne doit pas vous laisser pour un oui ou un non. Vous n'allez tout de même pas vous rendre malade comme la première fois, je suppose !

— Rassurez-vous, ma bonne Fanchon, ma santé ne sera pas compromise, j'ai bien autre chose en tête, à cette heure.

— C'est quoi donc, ma petite dame?

— Vous le saurez plus tard, Fanchette.

— Alors, en attendant, vous devriez bien m'écouter, Madame Jeannine; c'est un bon conseil que je vous don-

ne : allez au plus tôt retrouver M. Norbert, croyez-moi.

— Pour cela, ma bonne, il faudrait connaître où il se tient; est-il à Autun, à Paris ou à Toulouse ?

— Il ne vous a donc rien dit en partant ?

— Non. Et comme nous n'avons aucune lettre de lui depuis huit jours, avouez que je serais bien en peine de le rejoindre.

Mais là n'est pas la question, continua Jeannine d'une voix âpre, mon intention n'est pas précisément d'aller retrouver mon parrain. Au reste, ce qu'il devient ne m'intéresse guère, mais je veux aller à Autun.

— C'est bien un peu tôt, pour voyager sans votre mari, Mme Jeannine.

— En voilà une idée, Fanchette ! Croyez-vous donc que, même étant ici, Norbert m'accompagnerait chez ma couturière, par exemple.

— C'est peut-être vrai, ce que vous dites là, ma petite dame. Enfin ... qui sait, si vous n'allez pas le revoir à la ville.

— Voilà bien le moindre de mes soucis, Fanchette, s'écria la petite Hérard.

Puis, après un instant de réflexion:

— A quelle heure le train part-il ?

— Vers une heure et demie, Madame, vous n'avez que le temps de vous préparer.

— Très bien, je me hâte. Mais ... Fanchon, vous m'acompagnerez bien à la gare ?

— Ah ! certainement, ma petite dame ! répondit vivement la brave gouvernante qui faisait des vœux pour que Jeannine retrouvât là-bas son mari.

Elle avait beau, la bonne Fanchette, marmonner chaque jour, depuis trois mois, son proverbe préféré :

« L'homme est de feu,
La femme d'étoupe,
Le diable passe et souffle ... »

rien n'avançait dans la vie sentimentale de son maître, et comme elle, Fanchette avait surpris une bonne part des rêves de Destrée, elle s'affligeait sincèrement avec lui de les voir anéantir.

A son avis, M. Norbert ne s'était vraiment pas montré assez clairvoyant et son indécision menaçait de tout gâter. Pourquoi était-il parti encore, au lieu de faire un brin de cour à la petite Hérard, qui peut-être après tout ne demandait que cela !

Dieu ! que la vie se montrait pleine de complications, chez ces intellectuels !

Le ciel était remarquablement pur ce jour-là, un beau ciel de commencement de septembre, d'un bleu velouté, sur lequel s'estompaient les découpures violettes des collines lointaines. Plus près, c'était le moutonnement des bois, où des gorges étroites qui semblaient conduire à des retraites pleines de mystères ...

Là-haut, sur l'un des versants de la vallée de l'Yonne, de petits hameaux s'accrochaient, éclatants de blancheur sous la clarté vive du soleil. L'étang argenté fourmillait d'éclairs; des alouettes grêles planaient dans le ciel; une exubérance, cet immense et splendide panorama.

Le silence de la route n'était troublé que par le chamaillis des geais venant d'une futaie voisine; par instants, le parfum des phlox qui abondaient dans les jardins de Rochemaure, arrivait par bouffées, jusqu'aux deux femmes qui descendaient sans parler la route des joies.

Mais ce parfum qui ne disait rien à Fanchette, gonflait de tristesse le cœur de Jeanine; tout le long du trajet, il lui parla de Rochemaure, de cette vieille maison grise qu'elle s'était apprise à aimer.

Une fois installée dans son wagon, la petite Hérard laissa tomber le masque d'indifférence qu'elle prenait devant Fanchette et l'ennui vint se peindre sur son visage, un de ces ennuis profonds et tenaces, qui lui faisait mal à l'âme ...

C'est qu'elle se sentait infiniment esseulée depuis quelques jours. Elle comprenait enfin l'insanité de son mariage et le vide réel des affections humaines lorsque l'amour vrai, l'amour profond, véritable réplique de l'Amour divin, n'est pas là pour les rehausser.

Destrée, ce bon parrain en qui elle avait jadis placé toute sa confiance, ne l'aimait pas davantage que les autres. Lui aussi, il la délaissait pour un plaisir de passage, probablement, à moins que ce ne fût pour l'amour frelaté d'une femme légère.

Mais qu'était-elle au juste pour lui, cette Rosa Charmelle ? Qui sait ? Peut-être, après tout, l'aimait-il d'un véritable amour, et sans doute était-ce leur stupide mariage qui mettait empêchement à son bonheur ?

Rosa Charmelle ... Jeannine connaissait fort bien cette femme ... Une brune élancée, très mince, très souple, d'une beauté tapageuse et d'une mise presque toujours extravagante.

Sans doute, leur dernière rencontre datait déjà de deux ou trois ans, de l'époque même où Mme Charmelle avait perdu son mari, un vieux peintre régional qui avait été l'un des premiers maîtres de Norbert, mais Jeannine n'ignorait pas, que depuis lors, Rosa n'avait pas quitté Autun où, non sans quelque raison légitime, on l'avait surnommée « la Veuve joyeuse ».

Elle savait également, que si l'on recevait encore cette femme à réputation légère dans nombre de salons autunois en mémoire de son défunt mari, plus d'une vieille famille encore « collet monté » s'efforçait de la tenir à distance.

Que pouvait-elle bien écrire à Norbert, cette Rosa Charmelle ? Jeannine y avait tant resongé depuis, qu'elle regrettait presque de n'avoir point voulu lire.

« Mon Norbert » : Ces deux mots flamboyaient sans cesse devant ses yeux; jour et nuit, la jeune femme en était obsédée. Dans son énervement, il ne lui venait même pas à l'esprit d'analyser ses états de conscience, ses impressions encore vagues; elle n'avait qu'une seule idée : libérer au plus tôt son parrain qui lui semblait vouloir reconquérir une liberté dont elle le privait.

Dès son arrivée à Autun, elle se fit conduire immédiatement boulevard Mac-Mahon pour y déposer ses bagages et, au lieu de se rendre aussitôt à la banque de son père, elle courut chez Mme Géraud, son professeur de dessin.

La vieille dame rentrait du salut et ce fut avec une exclamation joyeuse qu'elle reçut son ancienne élève.

— Mon enfant, ma chère petite enfant, disait-elle en embrassant la jeune femme, votre visite ne me surprend qu'à moitié, je savais bien que vous étiez ici, je ne m'étais pas trompée !

Jeannine, avec un regard de vive surprise, allait riposter, lorsque la bonne dame reprenait souriante :

— Oh ! mais je ne vous fais aucun reproche, ma petite enfant, je comprends très, très bien que votre mari puisse vous occuper si entièrement que tous les autres ne passent qu'après lui, mais une voix intérieure m'avertissait cependant que vous ne repar-



Cherchez-vous un "Red Cap"?
Non ... une "Sweet Cap".

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

LES HOMMES VEULENT



Encore des MARINADES à la MOUTARDE !

Les hommes raffolent des marinades à la moutarde avec tout ; remarquez comme ils les réclament avec le rôti ou les viandes froides ... et, pour ce qui concerne les hommes, les marinades à la moutarde sont le clou du goûter de pique-nique ou de la collation de minuit.

Assurez-vous donc qu'il y a *abondamment* de marinades à la moutarde — pour toute la famille — et, naturellement, vous emploierez la Moutarde D. S. F. Keen pour faire les meilleures marinades, avec beaucoup de piquant et de saveur.

MARINADES À LA MOUTARDE DORÉES

1 pinte de petits oignons argentés, 1 pinte de cornichons, 1 chou-fleur de moyenne grosseur, 2½ tasses de sucre granulé, ½ tasse de farine, 2 cuillerées à soupe de "turmeric" (curcuma), 2 cuillerées à soupe de graine de céleri, ½ tasse de Moutarde Keen en poudre, 1 pinte de vinaigre de cidre.

Préparez les légumes, pelez les oignons, coupez les cornichons et le chou-fleur, mettez dans une saumure froide (½ tasse de sel pour 1 pinte d'eau), ajoutez une pincée d'alun et laissez reposer toute une nuit. Egouttez les légumes, le lendemain matin, et préparez une sauce des autres ingrédients, mélangeant d'abord la moutarde en une pâte claire avec un peu de vinaigre froid. Combinez ensemble et faites cuire jusqu'à consistance épaisse, puis ajoutez les légumes et faites cuire lentement pendant environ 15 minutes. Embouteillez puis cachetez. Cela fait environ 4 pintes.

Pour recevoir le Livre de Cuisine Gratuit "Les Délices de l'Hôtesse", écrivez à COLMAN-KEEN (Canada) Limited, 1004, rue Amherst, Montréal.

97 MF

Moutarde D.S.F. KEEN

La Meilleure Moutarde fait les Meilleures Marinades



GELÉE "VASELINE"

● Quand vous avez les pieds fatigués et brûlants, frottez-en les orteils, le cou-de-pied, les chevilles ou les talons couverts d'ampoules avec de la Gelée de Pétrole "Vaseline", qui calme et adoucit, le soir, après vous être lavé les pieds à l'eau chaude. Pots, 15¢, 25¢. Tubes, 25¢.



Vaseline

MARQUE DÉPOSÉE
GELÉE DE PÉTROLE

"Je suis une femme heureuse..."



"JE VEUX proclamer mon bonheur, car j'ai failli le perdre ! La terreur de l'épreuve mensuelle minait peu à peu ma vitalité. Comment aurais-je confié à mes amies la cause de ma nervosité, de mes sautes d'humeur, de mon attitude inexplicable en société ? . . .

"Une amie plus intime m'a conseillé les pilules FEMOL, un concentré végétal qui va *à la source du mal* et le guérit en tonifiant les organes particuliers au sexe féminin. J'ai suivi ce conseil discret, et regardez-moi aujourd'hui ! J'ai un mari qui m'adore. Deux petites têtes brunes égayent mon foyer de leurs éclats de rire.

"Je suis une tout autre femme, optimiste, jeune, heureuse de ma famille, de ma maison, de mes amis ! FEMOL m'a sauvée d'une véritable faillite morale et physique. Je sais maintenant que toutes les femmes devraient se rallier à FEMOL, et en garder une boîte dans leur pharmacie. Pourquoi ne pas essayer FEMOL aujourd'hui même ? Pourquoi ne pas vous joindre *à la foule des femmes heureuses ?*"

POUR LA JEUNE FILLE, POUR LA MAMAN, POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

Joignez-vous à la foule des femmes heureuses

Lisez **LE FILM**

Le grand magazine de cinéma

Chez les dépositaires : 10 cents

tiriez pas avant d'avoir rendu visite à votre vieille amie.

« Allons, ma jolie mignonne, approchez-vous que je vous regarde un peu, continua Mme Géraud sur un ton de gaieté malicieuse : Un peu palotte . . . un peu plus mince . . . des yeux un peu plus grands, tout cela ne présage rien de bien fâcheux, sinon que vous devez être adorée par votre mari.

A ces dernières paroles, Jeannine avait brusquement pâli, elle sentait qu'un trouble l'envahissait; la commotion avait été si violente, si inattendue qu'à un moment, elle se vit sur le point de s'évanouir. Elle n'eut que le temps de gagner un fauteuil et tandis que pour se donner une contenance, elle s'éventait avec son chapeau, elle demanda à son tour d'une voix presque éteinte :

— Quand m'avez-vous donc rencontrée, chère Madame ?

— Voyons, nous sommes vendredi, n'est-ce pas ? eh bien, c'est mardi soir. Je rentrais fort tard, contre mon habitude; il faisait nuit, je suivais en hâte la Promenade des Marbres, déserte à cette heure, lorsque percevant le grincement d'une grille qu'on rouvre, machinalement, je fis le geste de tourner la tête. C'était tout simplement ma mignonne, la porte de votre pavillon, que votre mari poussait pour vous laisser passer.

Instinctivement, je m'arrêtai; la surprise et la joie de vous revoir, vous comprenez ! Mais, très vite, je songeai que ce n'était guère le moment de vous aborder, acheva la vieille dame, dans un sourire de bienveillante malice.

—Mais, qu'avez-vous, chère petite. reprit-elle en se penchant sur Jeannine qui, cette fois, devenait livide.

La jeune femme ne put répondre. Un instant encore, elle resta dans une demi-conscience et ce ne fut qu'après avoir respiré des sels qu'elle reprit son sang-froid et sourit à son professeur.

— Qu'est-ce qui vous a pris comme ça, mon enfant ? Ce n'est tout de même pas ce que je viens de vous raconter qui a pu vous plonger dans cet état !

—Oh ! rassurez-vous, chère Madame, objecta vivement Jeannine en s'efforçant de sourire; mais la journée a été si chaude, j'avais des courses si nombreuses, j'ai tant fait de stations chez la modiste et la couturière que je n'en pouvais plus en arrivant chez vous.

Là, maintenant, c'est passé, ajouta-t-elle en se levant pour se secouer un peu.

Puis, après un silence, elle reprit très grave :

— Pourtant, je tenais beaucoup à vous voir, Madame. Je viens faire appel à vos bons conseils et vous demander quelques recommandations pour une de mes meilleures amies.

— Très bien, ma mignonne, je suis à votre entière disposition; mais, ne croyez-vous pas, puisque vous êtes si fatiguée, qu'il serait préférable de remettre cette conversation à une autre fois.

— C'est ce que je pense aussi, chère Madame.

Au fond, Jeannine désirait surtout être seule pour mieux réfléchir.

Aussitôt dehors, elle hâta le pas pour gagner la cathédrale. Là, dans l'ombre, le calme et la fraicheur de l'édifice, elle pensait pouvoir se reprendre.

Hélas ! le choc avait été trop rude, et la blessure encore trop vive; en cet instant, toute la scène racontée par Mme Géraud devenait une véritable hallucination.

Dès son entrée, elle s'était mise à genoux, espérant quelque réconfort de la miséricorde divine, mais elle ne put prier. Alors, un grand froid la saisit toute et elle resta agenouillée, la tête inclinée sur le prie-Dieu, dans une attitude d'hébétement, sans courage ni pensée. Seulement, par intermittences, à l'instar d'une litanie suppliante, le nom de Norbert tintait comme un glas sans fin dans son cerveau meurtri, et le murmure qui s'échappait de ses lèvres finissait par ressembler à un gémissement.

Chapitre XII

APRÈS une nuit sans sommeil et consacrée tout entière à récapituler ses souvenirs, à analyser par le menu ses états de conscience, à scruter les replis les plus cachés de son cœur, Jeannine acquit enfin la certitude de son amour pour Norbert; elle se leva de bonne heure et se rendit aussitôt à la première messe.

Cette fois-ci, elle trouvait trop lourde l'atmosphère de la cathédrale Saint-Lazare et elle en éprouvait de pénibles suffocations.

Pas davantage que la veille, elle ne sut prier. Bientôt, le murmure d'une vieille femme qui lisait sa messe à mi-voix, l'agaça de si inquiétante façon qu'elle en vint à appliquer ses deux mains sur ses oreilles pour ne plus rien entendre.

Elle constatait en elle un changement radical. Non, vraiment, son âme n'était plus la même; rien de bon, rien de doux ne s'en élevait. Une idée unique la dominait : Norbert et sa liaison avec Rosa Charmelle.

Ah ! comme la jalousie s'était bien d'un seul coup emparée de tout son être ! Comme ce sentiment, dans toute sa puissance, et encore inconnu jusque-là, lui torturait le cœur, faisant naître en son âme une douleur physique affolante et cruelle . . .

Dès le matin, un désir fou d'aller au chalet de la Promenade des Marbres l'avait empoignée et la tenaillait comme une idée fixe.

Pourtant, elle n'avait nul droit de se montrer jalouse et d'accabler Norbert de reproches qu'elle sentait imméritées. Ne lui avait-elle pas assez clamée elle-même que leur mariage ne changerait rien, absolument rien à sa vie; qu'elle ne serait qu'une petite sœur pour lui, point gênante, sans exigences, sans caprices . . .

Mais alors, elle n'aimait pas son parrain ! Elle se croyait attachée à Lucien Chevannes pour toujours. Ne lui avait-elle pas également affirmé qu'elle-même n'aimerait plus, jamais. Comment pourrait-il se douter qu'à l'heure même, la petite Hérard, torturée de jalousie était non loin de lui à regretter et à gémir ?

Aussitôt la messe terminée, elle sortit en hâte, heureuse de ne rencontrer personne de connaissance. Il était cinq heures et demie; les petites rues qui entourent la cathédrale étaient fraîches et pleines d'ombre. En passant devant le palais de justice, Jeannine ne put s'empêcher de comparer le calme de ce paisible quartier, inanimé à cette heure, avec l'agitation de son âme . . .

. . . Depuis longtemps, sans doute, il existait une liaison entre Norbert et cette Rosa Charmelle; liaison sans importante, peut-être; simple distraction de part et d'autre, pensait Jeannine; et cependant, nulle considération n'arrivait à calmer la souffrance qu'elle en éprouvait.

Dès lors que Norbert était libre de son cœur, songeait-elle encore, ne finirait-il pas un jour par l'aimer sincèrement, cette femme ? Avec le temps, il en arriverait à regretter de plus en plus son ridicule mariage, et peut-être à la détester, elle, sa petite filleule, tant choyée autrefois . . .

A peine eut-elle atteint la Promenade des Marbres, qu'une émotion d'un autre ordre s'ajouta encore au trouble déjà si profond qu'elle éprouvait.

De se trouver seule, à cette heure matinale, sous les ombrages séculaires de cette place traversée de loin en loin par des ouvriers qui la dévisageaient en passant, Jeannine se sentait infiniment embarrassée de sa personne. Pour elle, mieux eût valu s'asseoir que faire les cent pas sous les tilleuls, mais elle n'avait rien à lire et, de rester inoccupée sur un banc lui eût franchement donné l'air d'une pauvresse ou d'une folle.

Pourtant, elle ne voulait point s'éloigner. Du parapet de pierre qui borde d'un côté la Promenade et où elle était venu s'appuyer, elle apercevait le premier étage du chalet de Norbert. Alors elle attendait une heure un peu plus tardive pour aller sonner.

A la pensée qu'elle allait peut-être le revoir, il lui prenait une défaillance qui laissait son corps sans force et tout baigné d'une sueur froide. Et ce désir tenace augmentait d'intensité à mesure que l'heure avançait.

. . . Revoir Norbert . . . le Norbert qu'elle savait, mantenant, aimer d'amour, aimer plus que tout au monde et d'un sentiment autrement plus vif et plus profond que celui qu'elle avait ressenti autrefois pour Lucien Chevannes . . . A présent, elle aimait avec tout elle-même . . . : elle comprenait qu'elle s'était donnée en femme, entièrement et que, désormais, elle ne pourrait plus se reprendre.

Lucien, lui, elle l'avait aimé en petite fille. Son sentiment, né de l'imagination, n'avait jamais quitté ce domaine et elle ne s'étonnait plus qu'une séparation de trois mois avait suffi à effacer à tout jamais son souvenir.

Mais lui, Norbert, comment l'oublier ! Ah ! c'est qu'elle aimait tout de celui-là ! Sa mâle silhouette, son visage d'Arabe, son regard sérieux, mais si caressant, ses conversations, son cœur si bon aux malheureux, si généreux aux humbles, sa belle âme enthousiaste et enfin son art qu'elle comprenait pleinement et qu'elle admirait.

Comment oublier cet artiste dont les qualités morales et physiques répondaient si bien aux aspirations de son être . . . ? Elle sentait que la distance n'y ferait rien. Ou, alors, il lui faudrait dans le même temps, se détacher aussi des biens de la terre pour se donner tout entière à l'*Amour qui ne trompe pas.*

Dans l'abandon où Jeannine se trouvait de nouveau plongée, il lui eût été nécessaire, en effet, d'arriver à comprendre cette belle parole de Saint-Augustin : « Vous nous avez créés pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est inquiet et troublé jusqu'à ce qu'il repose en vous. »

Oui, mais comment puiser cette force au fond d'elle-même, alors que toute son âme meurtrie ne pensait qu'à sa peine et à regreter le bonheur qui lui échappait . . .

Tout cela était si nouveau pour la petite Hérard, si troublant, si doux et si torturant à la fois que son âme en était comme submergée . . .

Aussi, eut-elle un brusque haut-le-corps, quand un passant, tout près d'elle, lui murmura d'un air gouailleur :

— Qu'attendez-vous donc là, ma belle ? Votre amoureux ?

Alors, vivement, elle se mit à marcher et d'une geste machinal, elle regarda sa montre.

Il était sept heures et demie; elle pouvait donc aller sonner.

Hésitante maintenant, elle s'arrêta devant la grille ombragée par les ramures sombres d'un superbe mélèze.

Sa main tremblait pour chercher la sonnette à demi dissimulée dans les guirlandes d'une clématie; inquiète et tourmentée de la crainte qu'on ne la surprît, ses regards se faisaient louches comme ceux d'un malfaiteur . . . Son cœur battait à se rompre; elle se troublait et elle manqua défaillir au bruit que fit un oiseau effarouché en s'envolant brusquement tout près d'elle.

Non vraiment, elle n'arriverait jamais à se décider. Sa timidité se doublait maintenant et la peur de ne pas trouver seul celui qu'elle désirait rencontrer. Alors, sans même essayer de le revoir, de lui parler, elle s'éloigna à pas rapides.

Elle sentait le besoin de prendre sa tête en ses deux mains, tant elle lui faisait mal. Pourtant, il allait falloir réfléchir, raisonner, repenser à ses projets, car il était plus nécessaire que jamais de les mettre à exécution.

Mais avant de retourner à l'hôtel Hérard, elle ne put résister au désir de passer devant la demeure de Mme Charmelle.

C'était non loin du chalet de Norbert, une petite villa boulevard Laureau. La large avenue était presque aussi calme que la Promenade des Marbres. Les maisons cependant commençaient à s'éveiller; des volets claquaient contre les murs et des femmes s'occupaient au balayage des trottoirs. La petite villa de Rosa Charmelle était aussi close que le chalet du peintre.

« Ils sont en voyage », pensa soudain la petite Hérard, avec un pincement au cœur.

Cependant, sa ténacité ranimée, elle aborda une ménagère qui sortait d'une maison voisine.

— Pardon, Madame, savez-vous si Mme Charmelle est absente ?

— Oh ! non, Mademoiselle, je l'ai encore vue hier soir, mais, avez-vous sonné ?

— Non, Madame. Les volets sont si bien fermés que j'en ai conclu qu'il n'y avait personne.

— Mme Charmelle n'est pas ici, en effet, s'écria tout à coup une cuisinière qui sortait d'une maison bourgeoise et qui avait entendu la conversation.

Elle est partie hier soir, pour quinze jours, Mademoiselle. C'est sa bonne qui me l'a dit. Mme Charmelle lui a même donné congé pour ce temps-là.

Jeannine s'attendait à cette réponse; elle ne fut donc pas autrement surprise; cependant, son malaise augmenta, sa jalousie grandissait et dans son imagination, surexcitée, elle voyait le couple enfin libre, uni, joyeux couler d'heureux jours au bord de la mer ou en quelque coin perdu de la montagne.

Ainsi, Destrée ne rentrerait pas avant quinze jours ! Tout ce temps, il le passerait dans le plaisir et l'insouciance, alors qu'elle, Jeannine, continuerait à se lamenter dans la solitude de Rochemaure ! Ah ! bien, non, elle ne rentrerait pas encore près de Fanchette. Tant pis si son père allait s'étonner de sa présence; elle resterait à Autun.

Décidément, elle ne voulait plus être un obstacle pour Destrée, une gêne peut-être, aussi bien pour son plaisir que pour son travail. Elle allait s'occuper de ses projets, se chercher un moyen d'existence et lorsqu'elle serait certaine d'avoir réussi, elle retournerait chez Norbert, mais pour le quitter de nouveau et définitivement, cette fois !

Cette résolution prise, il se fit un léger calme dans l'esprit de la petite Hérard.

Comme elle possédait un certain talent d'aquarelliste et une réelle connaissance du dessin, elle avait décidé de donner des leçons. Elle était donc retournée chez Mme Géraud pour lui demander tous les renseignements nécessaires. Une parente de la vieille dame, qui tenait un pensionnat à Lyon, avait été prévenue et celle-ci ne voyait aucun inconvénient à engager cette jeune personne comme professeur.

Jeannine s'était également fait remettre une lettre d'introduciton près d'une vieille demoiselle qui pouvait fort bien la prendre comme pensionnaire.

Elle avait laissé croire à Mme Géraud que toutes ces recommandations étaient pour une amie. Plus tard, lorsqu'elle serait définitivement partie, la vieille dame apprendrait, tout comme les autres, la déplorable aventure de la petite Hérard.

Son père en éprouverait sûrement du chagrin; mais à lui, elle confierait le secret de son triste mariage, ses regrets d'avoir enchaîné la vie de Destrée, et il comprendrait.

On jaserait beaucoup pendant un certain temps; d'aucuns rejetteraient les torts sur le peintre, les autres les imputeraient à Jeannine et tout finirait par retomber dans le calme et dans l'oubli.

Depuis plus d'une semaine qu'elle résidait à Autun et malgré les multiples préoccupations de son esprit, elle ne cessait de penser à cette fugue de Norbert.

Il ne lui restait plus qu'une dizaine de jours avant la rentrée d'octobre. Il lui fallait donc revenir à Rochemaure pour ressembler tout ce qui lui appartenait et faire part à Destrée de sa détermination.

Comment accueillerait-il ses projets ? Bien, sans doute, car il serait soulagé de n'avoir plus le souci de sa petite filleule.

Et puis, qu'importait tout cela ! Sa décision venait d'être prise avec une volonté implacable, avec un entêtement de petite fille très malheureuse, qui connaissait déjà l'isolement du cœur, les amertumes de la vie et le stoïcisme des abandonnés . . .

Pourtant, Jeannine retourna encore une fois à la Promenade des Marbres pour s'approcher du pavillon de Destrée. Et comme il était tard et qu'il faisait sombre, très vite, elle tira la sonnette, avec, ensuite, un mouvement de recul, tel un gamin qui commet une farce.

Longtemps, tapie contre le mur, elle attendit. Mais personne ne vint ouvrir, aucun bruit ne s'était fait entendre à l'intérieur; le peintre était décidément parti.

Et ce soir-là, elle s'en revint encore un peu plus triste que d'habitude.

Puis, il lui arriva une lettre de Fanchette, une lettre qui décida tout à fait de son retour à Rochemaure.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Chère petite Madame,

« Pourquoi tardez-vous à rentrer ? Seriez-vous malade ? Je me suis beaucoup ennuyée, sans vous, les premiers temps de votre départ. Heureusement, M. Norbert est ici depuis deux jours.

« Il a été fort étonné de ne point vous trouver à Rochemaure. Je puis même ajouter qu'il en a été peiné.

« Pour sûr il ne vous écrira point pour vous prier de revenir car, il sait bien, lui aussi, que vous êtes libre, comme lui, de vous absenter pour vos affaires, mais je suis certaine qu'il s'ennuie de votre absence.

« Croyez-moi, chère Madame Jeannine, revenez; M. Norbert ne parle pas du tout de repartir. Et puis, enfin, vous êtes mariée; pour le monde, il ne faut pas rester si longtemps éloignée de votre mari, croyez-moi.

« Toutes mes salutations et mon affectueux respect.

« FANCHETTE. »

Chapitre XIII

NORBERT errait comme une âme en peine à travers sa demeure, ne se plaisant nulle part, évoquant sans cesse la douce image de Jeannine.

Pourquoi n'était-elle plus là pour illuminer sa vieille maison grise du sourire de ses jolis yeux et du reflet de son éblouissante chevelure d'or ?

Mon Dieu ! Pourquoi l'amour commence-t-il par se montrer si tyrannique : un vide immense, une détresse extrêmement dès que l'être aimé n'est plus là !

Cette impression, si nouvelle pour lui, l'étonnait par sa profondeur et son intensité.

Autrefois, sa vie à Rochemaure, cette vie de célibataire riche de liberté et d'imprévu, dans la solitude charmante de ce coin de Morvan, avait toujours suffi à son bonheur; maintenant, hélas ! il lui semblait que tout s'effondrait et une sombre tristesse accablait son âme.

Et puis, il pensait que si Jeannine s'attardait ainsi à Autun, ce ne pouvait être que pour Lucien Chevannes.

L'idée que celui-ci venait de recouvrer sa liberté n'avait pu manquer de ranimer chez elle l'amour de sa prime jeunesse et une passion plus ardente allait maintenant succéder au sombre découragement qui l'avait meurtrie. Oh ! combien, à cette heure, la jeune femme devait regretter son stupide mariage !

...Et pour Norbert, l'amour était né lorsqu'il ne l'attendait plus. D'un seul coup il s'était accaparé de tout son être, se moquant bien de ses idées préconçues et de ses vaines théories sur la liberté.

Deux jours après son arrivée, le peintre eut honte de sa faiblesse. Après s'être dûment morigéné, il prit la ferme résolution de ne plus penser à Jeannine et de se remettre incontinent au travail.

Alors, par une douce après-midi de fin septembre, s'emparant de son sac et de son chevalet, il se dirigea vers la forêt où les sous-bois d'automne ne pouvaient manquer de lui fournir tous les motifs d'émotion artistique auxquels il aspirait avec ardeur.

Tout en contemplant la coloration si chaude des molles retombées des hêtres, Norbert avançait dans le grand silence des futaies que troublaient seuls le confus bourdonnement d'insectes et un léger bruit d'eau courante.

Bientôt il fut à la hauteur d'un ruisselet qui descendait en cascatelle pour aboutir à une large vasque tapissée de roches moussues, bordée de souples fougères aux reflets d'ambre blond.

C'est là, dans ce paradis de jade et d'or, que Norbert installa son chevalet, assujettit son châssis, pour bientôt s'absorber dans son travail.

Mais, au bout d'une heure, il s'aperçut qu'il observait les détails avec beaucoup moins d'attention et que

COMMENT JE GARDE MES CABINETS PROPRES COMME LA PORCELAINE



IL n'est pas difficile de garder propres et hygiéniques les cabinets. Vous n'avez même pas à y toucher. Saupoudrez tout simplement un peu de SANI-FLUSH dans le bol. (Mode d'emploi sur la boîte). Tirez la chasse-d'eau, et voilà !

C'est là le travail du SANI-FLUSH. Il enlève les taches et empêche la formation de mauvaises odeurs. Il tue les microbes et purifie même les endroits inaccessibles. La porcelaine reluit comme une neuve. SANI-FLUSH ne peut endommager la plomberie. Il nettoie également les radiateurs d'autos (mode d'emploi sur la boîte). En vente dans les épiceries, pharmacies, quincailleries et magasins à rayons — à 30 cents et 15 cents. Fabrication canadienne. Concessionnaires : Harold F. Ritchie & Company, Ltd., Toronto, Ontario.



Sani-Flush

NETTOIE SANS FROTTAGE LES BOLS DE CABINETS

CORS La preuve que Blue-Jay enlève les cors avec leur racine*





Un modèle célèbre enlève ainsi les cors douloureux !

SI VOUS avez des cors qui vous font souffrir, lisez ce témoignage de Miss Jerry Harding : " Depuis 3 ans je coupais mes cors, mais ils repoussaient toujours plus gros, plus durs et plus sensibles. Un jour je décidai d'essayer le Blue-Jay de Bauer & Black. Ce fut merveilleux — la douleur cessa immédiatement et, en 3 jours, le cor tombait avec sa racine. " Le Blue-Jay est scientifique et d'emploi facile. 25¢ pour 6.

EMPLÂTRES ANTICOR BLUE-JAY BAUER & BLACK

ENLÈVENT LES CORS AVEC LEUR RACINE

* Un tampon de cellules mortes affectant la forme et la position d'une racine. Laissée en place, elle peut occasionner un nouveau développement.



MAUX DE TÊTE
JE PRENDS MON VERRE DE SEL ABBEY'S CHAQUE MATIN ET TOUT VA BIEN.

ABBEY'S
Le sel de santé



Ne Souffrez Plus
Traitement Médical F. Guy

C'est le remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *périodes douloureuses. douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.* Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons *GRATIS* une brochure avec échantillon du *Traitement Médical F. Guy.*

BUREAU

Jeudi et Samedi de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353
Place d'Armes

5941 Avenue Delorimier
Montréal, P.Q.

La Revue Populaire 15¢

coupon d'abonnement

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis: $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à *La Revue Populaire.*

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

son pinceau n'avait plus la même sûreté.

Décidément, l'ermite était vaincu et toute la sagesse de ses années solitaires et productives ne résistait plus devant les neuves aspirations de son âme.

De rage alors, il s'étendit à même la bruyère et s'abîma dans une méditation profonde. En vérité, l'émoi qu'il avait jadis ressenti seul, en face de ces sites merveilleux, il ne la comprenait plus. Pour l'instant, il ne pensait qu'à Jeannine.

Alors, rassemblant péniblement tout son attirail de peintre, Destrée repartit sans entrain vers Rochemaure.

Mais quelle ne fut pas sa surprise en approchant de sa demeure d'apercevoir à quelques pas de lui, Jeannine et Fanchette, qui revenaient de la gare.

Visiblement gênés, les deux jeunes gens se saluèrent presque froidement.

— Tu savais donc que Jeannine rentrait aujourd'hui ? demanda Destrée à la gouvernante.

— Je le savais sans le savoir, Monsieur Norbert. Mais je lui avais écrit, je pensais bien qu'elle ne pouvait tarder de rentrer.

— Il me paraît, Fanchette, dit le peintre d'une voix rude, que tu t'es occupée de ce qui ne te regardait pas. Jeannine pouvait avoir le désir de rester à Autun

— Comment ! s'écria la brave Fanchon, en s'arrêtant dans l'allée, je me suis occupée de ce qui ne me regardait pas, oh ! oui, c'est un peu fort ! Vous ne vous rappelez donc plus, Monsieur Norbert, ce que vous m'avez dit en épousant la petite Jeannine ? Ne me l'avez-vous pas confiée en quelque sorte ?

— Et quand cela serait, Fanchette, je ne vois pas là le besoin de l'obliger à rentrer si tel n'était point son bon plaisir !

— Je vous en prie, dit alors Jeannine qui avait enfin surmonté son trouble, ne faites aucun reproche à cette bonne Fanchon. Elle ne m'a rien imposé. Mais rassurez-vous, Norbert, ajouta-t-elle ironique, je ne vous ennuierai pas longtemps.

— Et, qui vous parle de m'ennuyer ! s'écria le peintre stupéfait.

Jeannine ne répondit pas. Déjà elle s'enfonçait dans la pénombre du vestibule. Et Fanchette de reprendre :

— Ah ! bien, on peut dire que vous en faites de la belle besogne, Monsieur Norbert ! Qu'est-ce que vous avez donc à disputer cette petite dès son arrivée ! Eh bien, oui, je lui ai écrit votre retour. Après tout, c'est-y correct de se séparer comme vous le faites, quand on est marié !

— Ah ! oui, tu peux parler de notre union ! s'écria-t-il sarcastique.

— Mais M. Norbert, c'est sûrement pas en vous séparant tout le temps, qu'il s'améliorera votre mariage.

— Je t'en prie, Fanchette, c'est assez ! Tu m'exaspères !

Maintenant, le peintre montait les jardins déserts, poussant droit devant lui, d'un pas rapide.

Jeannine était montée discrètement dans sa chambre, et, tout en changeant de toilette, elle se remémorait tout ce qu'elle avait résolu de dire à Destrée.

Décidément, il n'y avait pas la moindre hésitation à conserver. Il était visible que le jeune homme ne pouvait plus supporter sa présence.

Ah ! si Norbert s'était montré plus doux, tout à l'heure, probablement n'aurait-elle pas eu le courage de lui parler de séparation. Mais il venait de se comporter d'une façon si rude et si glaciale que Jeannine animée soudain d'une volonté inébranlable et d'une dureté qui la surprenait, se dirigea incontinent vers l'atelier du peintre.

Destrée rentrait du jardin; il était d'humeur chagrine et à la vue de la petite Hérard, il fronça ses sourcils ombrageux.

— Vous avez à me parler ? interrogea-t-il d'une voix assourdie.

— Oui. Je ne suis rentrée que pour cela.

— Je vous remercie, dit-il en s'inclinant.

— Je vous en prie, Norbert, ne soyez pas ironique. Ce que je viens vous proposer est fort sérieux.

— Je vous écoute, reprit le jeune homme en montrant du geste un siège à Jeannine.

Un silence. Une atmosphère belliqueuse flottait dans la pièce; c'étaient leurs deux fiertés, leurs deux amours-propres blessés qui allaient se heurter et se meurtrir dans la bataille.

L'attitude hautaine et sévère du peintre ne pouvait que favoriser la présence d'esprit de la petite Hérard. Son âme, fermée en ce moment, tenait enclose sa grande tendresse si passionnée; aussi, fut-ce d'une voix tranquille qu'elle commença :

— Norbert . . . ce que j'ai à vous dire, va, au premier abord, vous paraître fort étrange, mais en y réfléchissant, vous comprendrez combien j'ai raison. Voilà : J'ai pensé qu'il serait grand temps de nous séparer.

— Nous séparer ! s'exclama Destrée, dans un haut-le-corps, vous voulez donc retourner chez votre père ?

— Non, vraiment, il ne me viendrait pas l'idée de reprendre ma triste existence près des dames Labassette, mais je puis très bien vivre seule.

— Rester seule, vous, Jeannine, et à votre âge ? Comment ferez-vous ?

— Comme toutes celles qui sont solitaires. Au reste, je ne m'ennuierai pas puisque je travaillerai, ajouta-t-elle avec un petit air crâne.

— Mais vous divaguez, ma pauvre enfant, s'écria-t-il, et vous appelez cela parler sérieusement.

— Oui, Norbert, je parle sérieusement. Cette idée ne m'est point venue à la légère, je vous assure. Après avoir considéré bien en face notre situation si étrange, je n'ai aperçu que cette solution pour vous redonner votre liberté et votre calme d'autrefois.

— Mais, Jeannine, où avez-vous vu que je désirais reprendre ma liberté ?

— . . . .

— Allons, répondez, je vous prie.

— Je sens qu'il faut que je vous la redonne . . . murmura-t-elle d'une voix tremblante et en détournant la tête.

Lui, s'était levé; il s'approchait d'elle et, maintenant, il lui posait ses deux mains sur les épaules.

Longtemps il la contempla, son visage tout contre celui de Jeannine. Celle-ci avait fermé les yeux sous les yeux scrutateurs de Destrée; son cœur battait avec une violence douloureuse; sa fermeté menaçait même de fléchir. Mais soudain elle repensa à Rosa Charmelle, à cette femme qui appelait le peintre « Mon Norbert » ; alors, son visage se durcit, tout son être se cabra dans un mouvement de révolte, et froidement, sans timidité aucune, elle regarda son parrain, bien en face.

— Jeannine, disait celui-ci d'une voix sourde, vous ne partirez pas, je suis en droit de vous le défendre.

— Et moi, en droit de vous désobéir.

Brusquement, il s'écarta d'elle et la marque d'une profonde amertume couvrit son visage.

— Oh ! si vous le prenez de cette façon, prononça-t-il âprement.

Souffrez-vous d'Indigestion ?



Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de coeur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte de 120 pour $1.00 ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.
5920, Avenue Durocher
Montréal, P. Q.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

LE FILM 10¢

coupon d'abonnement

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma *Le Film* : $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour deux ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— Ne m'en veuillez pas trop, Norbert, de vous parler ainsi. C'est le remords qui m'a conduite à cette détermination. Notre mariage n'est qu'un convention déplorable, et je ne saurais vous l'imposer plus longtemps. J'ai enfin compris ma folie.

— Ce n'est pas là une raison, Jeannine; c'est à peine une excuse, reprit-il sur un ton glacial. Je vous en prie, expliquez-vous mieux.

— Oh ! Norbert . . . vous me comprenez fort bien, j'imagine. Notre union n'est pas de celles qui durent jusqu'à la mort.

— Ah ! vous commencez à vous en apercevoir, jeta-t-il d'une voix serrée.

— Oui, et c'est déjà bien tard, hélas ! Mes supplications, autrefois, ont eu raison de votre grande bonté, et c'est ma faute si vous n'êtes point heureux aujourd'hui . . .

A ces derniers mots, le peintre sursauta. Jeannine aurait-elle deviné son amour ? Et ne parvenant pas elle-même à l'aimer, en arriverait-elle à le plaindre ? Non, cela jamais ! il avait horreur de cette pitié !

— Où voyez-vous que je suis malheureux ? lança-t-il ironique. Vous devez vous apercevoir, pourtant, que vous n'entravez pas du tout ma liberté.

— En effet, riposta-t-elle avec un sourire plein d'amertume, il ne vous coûte guère de me laisser seule.

— Et vous, de profiter de cette solitude bénie !

— Je vous en prie, Norbert, reprit Jeanne d'un accent plein de lassitude, ne nous disputons pas ainsi. Ecoutez-moi plutôt sérieusement et cessez toute raillerie.

Je sais que vous êtes libre de courir à vos plaisirs tout comme autrefois, continua-t-elle en rougissant légèrement, mais aux yeux du monde, cela peut paraître équivoque. Mieux vaut donc nous séparer. Au reste, je vous avouerai que je m'ennuie à Rochemaure. Alors, redoutant de n'être pour vous qu'une entrave, je me suis occupée d'une situation.

« Grâce aux bonnes recommandations de Mme Géraud, je viens de trouver une place de professeur de dessin dans un pensionnat de Lyon. Cette ville, d'ailleurs pleine de ressources, me permettra . . .

— Ah ! c'est à Lyon que vous désirez habiter, Jeannine ? . . . Je comprends à merveille les motifs de votre choix. Tous mes compliments ! Lyon sera, en effet, pour vous, une ville pleine de resssources, ajouta-t-il sur un ton de raillerie mordante.

Déconcertée, la petite Hérard fixait le peintre avec stupeur et ce ne fut qu'au bout d'un long silence qu'elle put risposter :

— Pourquoi cette réplique acerbe, Norbert ? Que voulez-vous donc insinuer ?

— Inutile avec moi de jouer la comédie, reprit amèrement Destrée. Vous feriez mieux, ma pauvre Jeannine, de vous montrer franche, tout comme autrefois, et de me dire : « Lucien est libre, et je désire reprendre ma liberté à cause de lui et pour lui. »

— Lucien ! . . . balbutia-t-elle, en passant une main qui tremblait sur son front brûlant. Vraiment, je ne puis comprendre que vous mêliez Lucien à mes projets.

— Oh ! ce n'est pas moi, comme vous le dites si bien, qui le mêle à vos projets ! riposta-t-il dans un rire mauvais, et, ma foi, je ne saisis pas à mon tour ce qui peut bien vous empêcher de m'avouer la vérité. Ne suis-je donc pas votre parrain ?

— Non ! oh ! non, vous n'êtes plus mon parrain, déclara-t-elle d'un accent farouche.

Puis, après un silence angoissant, elle reprit avec véhémence :

— Je désire connaître toute votre pensée, Norbert, je vous prie, expliquez-vous clairement.

— Oh ! nulle difficulté ! Je vous le répète, Jeannine, je comprends admirablement votre goût pour Lyon, puisque celui que vous aimez s'est inscrit tout récemment au Barreau de cette même ville.

Un instant, Jeannine resta interdite, puis, d'une voix sans timbre :

— Et moi, je vous certifie que je l'ignorais totalement. Mais de qui tenez-vous donc cette nouvelle ?

— Peu vous importe ! Néanmoins, vous voyez qu'il est bien inutile de chercher à me leurrer.

Alors, ne sachant plus trop ce qu'elle disait, la petite Hérard reprit d'un accent douloureux :

— Mais, c'est Mme Charmelle, c'est cette femme qui vous a mis au courant !

Ce fut au tour du peintre de rester interdit, les yeux dilatés par l'étonnement.

Puis, brusquement, s'approchant de Jeannine et s'emparant de ses poignets, il demanda, la voix changée, le souffle court :

— Qui vous a parlé de Mme Charmelle ? répondez, je veux savoir.

— Je vous en prie, Norbert, laissez-moi, vous me faites mal, supplia-t-elle.

Alors, lui, immédiatement desserra son étreinte et recula. D'ailleurs, Fanchette entrait dans l'atelier, et sans avoir l'air de remarquer l'embarras des deux jeunes gens :

— Le dîner est prêt, Monsieur Norbert. Faut-il que j'apporte vos deux couverts ici ?

— Inutile, répondit vivement la petite Hérard. Comme je suis très fatiguée, je me contenterai d'un potage que vous monterez dans ma chambre.

Sans répliquer, Fanchette s'éloigna, tandis que Jeannine reprenait toujours nerveuse :

—Croyez-moi, Norbert, mieux vaut nous séparer.

— Je pense comme vous, approuva-t-il d'une voix sourde.

— Vous comprenez, reprenait-elle avec un léger effort, c'est moi qui vous quitterai, les torts ne seront donc pas de votre côté, et mon Dieu, si plus tard vous désirez le divorce, ce sera encore votre droit.

Accoudé au manteau de la cheminée, Norbert ne répondait pas. Il ne paraissait même plus se souvenir de la présence de la jeune femme; morne et muet, il continuait de réfléchir.

Il songeait qu'en effet cette solution devait être la meilleure, mais sa gorge se serrait à la pensée qu'il n'entendrait jamais plus la voix chantante de Jeannine, qu'il ne verrait plus sa séduisante image, ni l'or éblouissant de sa chevelure . . .

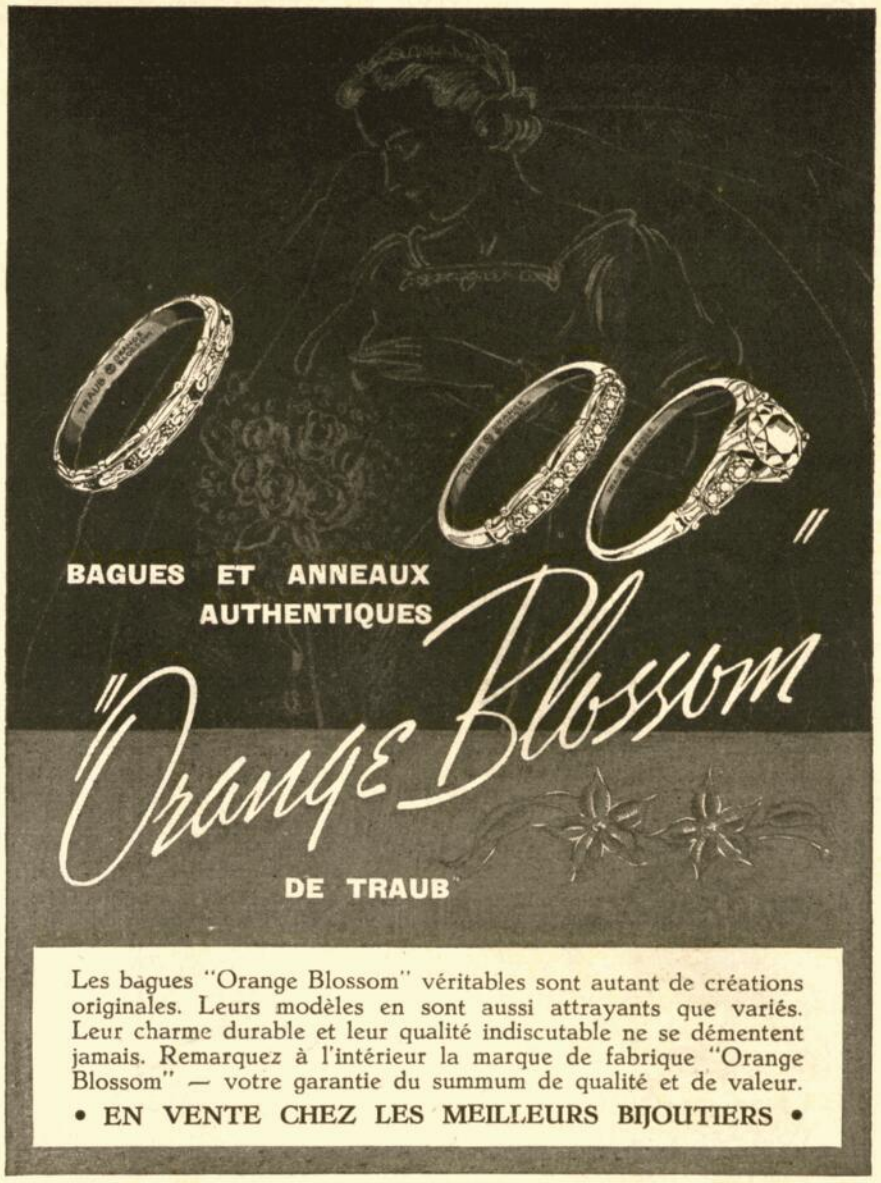
Silencieusement, Jeannine se rapprocha de lui.

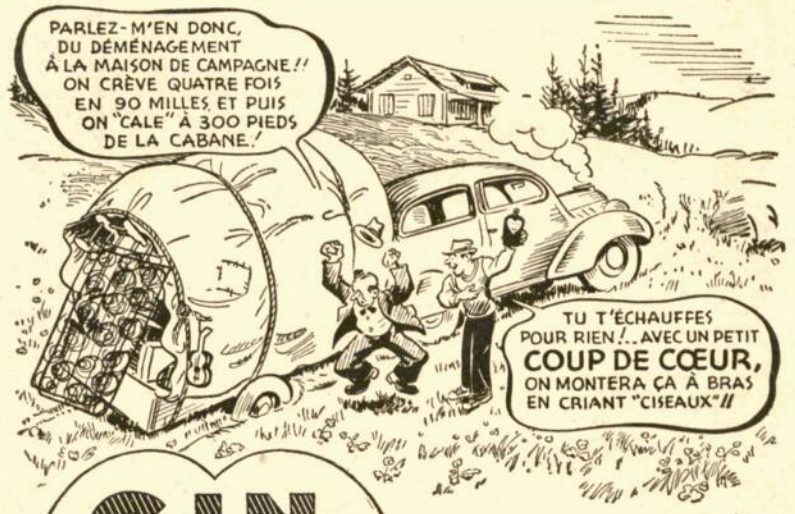
— Plus tard, Norbert, reprit-elle doucement, peut-être comprendrez-vous qu'en agissant ainsi, je n'ai envisagé que votre bonheur.

Et aussitôt elle s'enfuit comme une ombre, laissant Destrée plongé dans un tel accablement que celui-ci n'essaya même pas de la retenir.

Chapitre XIV

ON ÉTAIT au commencement d'octobre! Jeannine allait quitter Rochemaure. Depuis le soir où la jeune femme lui avait fait part de sa décision, Destrée s'était enfermé dans un mutisme glacial.





GIN De Kuyper

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande.

10 onces 85¢
26 onces $1.90
40 onces $2.65

MAISON FONDÉE EN 1695

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

266F

NE MANQUEZ PAS D'ACHETER

LE FILM

Magazine de cinéma, qui en plus renferme un roman complet.

En vente dans tous les dépôts de journaux 10 cents

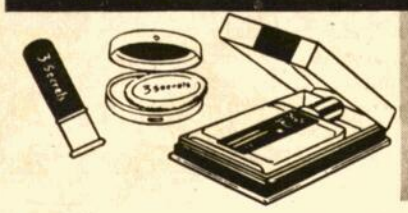




LE CHARME — séduction irrésistible et indéfinissable, supérieure à la simple harmonie des traits—émanera de votre personne lorsque votre complexion resplendira d'une grâce parfaite et captivante, grâce à l'emploi quotidien des produits de beauté 3 Secrets de Derny.

Derny's 3 Secrets
PREPARATIONS de BEAUTE
"Les éléments du charme"

Crèmes, poudres, rouges à lèvres: 25 cents et 50 cents.
Parfum: 25 cents à $2.00.
Fards: 50 cents.



DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS Prix : $1.25

En vente partout ou chez l'auteur



ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.

PEPTO-FER du Dr JAILLET

Tonique, Digestif et Reconstituant

DANS TOUS LES CAS D'ANÉMIE

Demandez à votre docteur — il le connaît de longue date.

Aussi agréable au goût qu'une liqueur

Fabricants : Société du PEPTO-FER DU DOCTEUR JAILLET
13, rue Pavée, Paris, France.

Quant à Jeannine, pour sa dernière soirée au manoir, elle s'acheminait lentement vers la lande afin d'admirer encore une dernière fois l'immense panorama qu'elle s'était apprise à aimer.

A mi-côte, elle rencontra Norbert qui musait en compagnie de son chien.

— Où allez-vous de ce pas, Jeannine ?

— Là-haut, contempler pour la dernière fois le paysage.

— Alors, c'est décidément aujourd'hui que vous voulez partir ?

Sa voix s'était assourdie sur ces derniers mots, et comme la petite Hérard faisait mine de continuer sa promenade, il rebroussa chemin pour l'accompagner.

— Je ne vous dérange pas, au moins ? interrogea-t-il d'un air qu'il aurait voulu dégagé.

— Oh ! Norbert, le pensez-vous ! s'écria-t-elle heureuse de cette présence.

« C'est autant de gagné sur l'avenir, pensait-elle avec émotion. Bientôt, hélas ! tout bonheur de ce genre me sera refusé. Je serai seule, profondément seule dans la vie . . . »

La brume se dissipait, et, dans les lointains, l'œil ravi commençait à discerner la grande symphonie des couleurs. L'ombre portée des nuages colorait d'outremer les pâturages qui s'incrustaient sur les bois roux. Parmi les buissons, les feuilles des ronciers mettaient des taches violettes, d'un violet très vil que l'on aurait comme saupoudré d'argent.

— Emportez-vous, au moins, un doux souvenir de mon pays, Jeannine ?

Tristement, la jeune femme hocha la tête; et les yeux perdus dans le vague :

— Je l'aurais aimé plus doux encore. L'erreur qui m'a conduite ici gâtera quelque peu mes souvenirs, je le crains.

Alors, sous l'insistance des regards de Destrée, vite, elle se baissa pour donner une caresse au chien qui les suivait pas à pas; car elle sentait de vraies larmes monter à ses yeux et, dans son orgueil, elle eût été trop humiliée que Norbert les aperçût.

Jeannine songeait avec angoisse que les minutes se précipitaient, qu'avant peu il faudrait partir, se séparer, et qu'ensuite elle retomberait dans le noir, le vide et la désolation.

Du côté des Blandins, le vent apporta tout à coup le son aigu et prolongé d'un sifflet de locomotive. Brusquement arraché à leur rêveuse contemplation, les deux jeunes gens tressaillirent soudain. Jeannine poussa un profond soupir, alors que le peintre jetait d'un accent étonné :

— Tiens, que nous veut donc Fanchette ? La voyez-vous, là-bas, esquisser de grands signes. Si nous allions au-devant d'elle pour lui éviter toute la traversée de cette lande! Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une faible distance, la gouvernante s'écria sur un ton joyeux :

— Monsieur Norbert, il vient de vous arriver des visites. Vous en avez une pleine maison !

— Comment, et tu as reçu tout ce monde ? Mais c'est la dernière plaisanterie, cela ! Ne pouvais-tu point leur faire entendre que nous étions absents ? Et, ma parole, tu m'en as l'air toute réjouie !

Fanchette coula vers les deux jeunes gens un oblique regard plein de malice.

— Je ne suis point réjouie du tout, Monsieur Norbert, mais comprenez donc qu'il m'était impossible de leur mentir à tous ces gens arrivés tout exprès par le train pour vous voir. Et puis, enfin, il y a M. Hérard; à lui, voyez-vous, je ne pouvais point faire cette sottise !

— Mon père est ici ? s'écria Jeannine.

— Oui, ma petite dame, et ce qu'il est heureux de venir vous surprendre à Rochemaure. Ah ! le pauvre homme, s'il savait ce qui l'attend ! . . .

— Je t'en prie, Fanchette, abrège ce bavardage, lança nerveusement Destrée, et dis-moi plutôt qui l'accompagne.

— Quatre messieurs et trois dames. En outre Simone Labassette, votre ami le sculpteur, vous savez bien ?... et puis sa femme. Quant aux autres, je ne les connais pas. C'est un véritablement envahissement, je vous dis !

« Ils ont laissé, à Château-Chinon, leur auto qui avait besoin de réparations, paraît-il, et ils ne pourront la reprendre que demain dans la journée.

— Mais alors, quand vais-je pouvoir partir ? remarqua timidement la petite Hérard.

— Il est évident qu'il n'en saurait être question pour aujourd'hui. Il faudra donc vous résigner, ma pauvre Jeannine, lança Destrée très ironique.

Et comme elle ne répondait pas, lui, reprit sur le même ton :

— De plus, il va falloir vous astreindre à une ridicule comédie; montrer devant tout ce monde, que nous sommes un couple très heureux . . . très uni . . .

Et il éclata d'un rire à la fois nerveux et moqueur.

— Oh ! je vous en prie, supplia-t-elle, ne soyez pas aussi méchant !

— Ce n'est pas moi qui suis méchant, riposta-t-il d'une voix brève, c'est la vie !

Devant la maison, en effet, un groupe gai et bruyant s'ébattait sur le large passage dallé, orné de piédestaux en pierre grise et de colonnes enguirlandées de vigne-vierge écarlate.

Il y avait là le sculpteur Volnay et sa jeune femme; leur tante avec son fils, un jeune polytechnicien; M. Hérard, Simone, élégante et toujours en beauté. Pour l'instant, la jeune fille paraissait déployer tous ses charmes en l'honneur d'un monsieur déjà mûr, chauve et obèse, mais qui portait un costume ultra-chic, des guêtres de couleur claire, une large chaîne de montre en or massif et des bagues ornées de brillants.

Le sculpteur Volnay, lui, avait aussitôt allumé sa pipe et, à califourchon sur la balustrade qui séparait la cour pavée des jardins, il contemplait déjà les perspectives lointaines.

A l'arrivée du jeune couple, ce fut une rumeur joyeuse et bruyante :

— Ah ! enfin ! les voilà bien, nos amoureux !

— Nos tourtereaux sont pris au nid, fort heureusement ! Sans quoi il nous eût fallu, pendant longtemps encore, renoncer à les voir.

— Vrai, mon cher peintre, on ne peut se montrer plus ermite, taquina Mme Volnay.

— Hum ! . . . être ermite avec une aussi jolie femme dans son ermitage, lança malicieusement le sculpteur. cela me paraît bien quelque peu falsifié !

Pendant un instant ce ne fut qu'une jonglerie de mots aimables, de taquineries cordiales et joyeuses qui réveillèrent les échos endormis de la vieille maison grise.

La petite Hérard était rouge de confusion et Norbert commençait à s'émouvoir. Heureusement, Simone

Labassette vint à leur aide en leur présentant son fiancé, le baron Carlsen, un banquier de Marseille.

Sur les lèvres fines et spirituelles de Destrée, un sourire gouailleur parut tandis que Jeannine restait visiblement interdite.

Ainsi, ce gros homme déjà chauve était le fiancé de Simone ! Et c'était pour lui que la jeune fille avait, quelques semaines plus tôt, délaissé Lucien Chevannes ! Vraiment, la petite Hérard n'en croyait pas ses yeux.

Fort intriguée et un tantinet curieuse, elle s'isola bientôt avec Mlle Labassette pour converser plus librement.

— Ma chère, expliquait celle-ci pour répondre à une demande de Jeannine, j'en avais assez de Lucien Chevannes ! Dans le monde, il se montrait d'une jalousie féroce et stupide. Aucun autre que lui ne devait m'approcher; c'était d'une ineptie ! Alors, dis-moi donc un peu à quoi nous servirait d'être belles et jolies si nous n'étions jamais courtisées ?

— Mais cela sert à plaire à celui qu'on aime et à le rendre fier de vous.

Cette fois, Jeannine jugea bon de ne point répondre et après un instant de silence, Simone la quitta pour rejoindre son fiancé qui devisait avec Mme Volnay.

Cette conversation avait eu lieu un peu à l'écart de la cour dallé, sur un banc adossé à un buisson de mahonias.

A la fois légèrement ahurie et profondément pensive. Jeannine resta donc seule sur le banc de bois verdi et vermoulu.

Ces paroles échangées avec Mlle Labassette lui remetttaient en mémoire les longues et mortelles heures passées près de ces femmes frivoles et puériles, et cet amer souvenir lui faisait mieux comprendre et désirer davantage une vie toute d'amour, en un coin sauvage et caché comme celui de Rochemaure.

Aussi, à cette minute, rêvait-elle de passer sa vie tout entière dans cette ravissante demeure.

Mais non, hélas ! bientôt elle allait partir. Sans ces visites inopportunes, elle serait déjà loin, très loin de toutes ces choses charmantes où il ferait si bon et si doux vivre à deux . . .

Ah ! Rosa Charmelle ! Pourquoi êtes-vous venue interposer votre omble troublante entre la petite Hérard et son parrain !

— Eh bien, petite Madame, s'exclama tout près d'elle la voix cordiale du sculpteur. Que faites-vous donc sur ce banc, si sage et si seulette !

Volnay rentrait, en compagnie de Norbert, d'une promenade à travers les jardins de Rochemaure, et les deux amis venaient d'entendre presque toute la conversation de Simone et de la petite Hérard.

— Je suis seule depuis peu, cher Monsieur Volnay, répondit Jeannine en se levant, à l'instant, je causais avec Mlle Labassette.

— Et c'est cette conversation qui vous rend si pensive, n'est-ce pas ? Pauvre petite Madame surannée, pourquoi ne ressemblez-vous pas à vos sœurs modernes ? Au moins ne perdriez-vous point de temps à rêver !

— Vous avez donc entendu ? interrogea-t-elle en souriant.

— Nous étions non loin de vous, répondit Destrée.

Ce dernier semblait aussi profondément rêveur que la jeune femme. D'un geste fort doux, l'ayant attirée à lui, il avait glissé son bras sous le sien. Il était visiblement amoureux et le brave Volnay souriait paternellement dans sa barbe.

Maintenant, la main de Destrée caressait câlinement le poignet de Jeannine et cette dernière en ressentait un trouble aussi profond que délicieux.

Aussi fut-elle à la fois soulagée et déçue lorsque Norbert lui annonça que Fanchette avait quelques conseils à lui demander.

Rouge comme une pivoine, vive comme un écureuil, souriante et goguenarde, la vieille gouvernante allait et venait du rez-de-chaussée au premier étage, de l'office à la cuisine, apostrophant le gamin Chauvel qu'elle employait pour ses courses, ou jetant un ordre à une jeune paysanne appelée en hâte pour la seconder.

Jeannine qui pensait trouver une Fanchon d'humeur bougonne, n'en crut pas d'abord ses yeux. La brave femme, au contraire, était ravie d'un incident qui reculait au moins de deux jours le voyage de la petite Hérard.

« D'ici-là, se disait-elle, dans son langage imagé, le diable a le temps de se casser le cou ! »

— Vous m'excuserez, ma petite dame, de vous déranger, c'est pas que j'avais absolument besoin de vous, mais c'est M. Norbert qui a voulu que je vous consulte. Enfin ! Voici les faits :

« Nous avons décidé, tous les deux, que vos voyageurs coucheraient ici, ce soir.

— Coucher ici ! Pourquoi ne point les laisser repartir ? Vrai, Fanchette, vous qui aimez tant la tranquillité, je ne vous reconnais plus. Et d'ailleurs, je ne reconnais pas davantage votre maître.

— Mon maître . . . mon maître . . . je viens de lui faire entendre qu'il faut se montrer correct. Vous ne voudriez tout de même pas que tous ces gens qui ont eu l'amabilité de venir vous voir, s'en retournent ce soir par le dernier train, qui passe toujours à l'heure du dîner ! Ah ! s'ils avaient leur auto, ce serait différent; on pourrait se dispenser de les coucher, mais puisque ce n'est point le cas, on n'a qu'à se résigner.

— D'accord ! Soyons aimables, répondit Jeannine pensivement. Mais Rochemaure est bien petit pour tant de monde. Voyons : ils sont sept, n'est-ce pas, et un seul couple parmi eux; total : Il nous faut mettre six chambres à leur disposition. Ma foi, j'ai beau réfléchir, je ne vois que cinq chambres à donner. Qu'avez-vous donc imaginé, Fanchon ?

— Eh bien, voilà ; j'ai décidé que je pourrais fort bien dresser une couchette pour mon maître sur le grand divan de votre boudoir.

Le cœur de Jeannine se mit à battre violemment :

— Ne pourriez-vous pas dresser un lit ailleurs, Fanchette ? riposta-t-elle très vite.

— Vous me répondez comme M. Norbert ; c'est à croire, ma parole, que vous ne vous connaissez pas ! Dieu ! Vous vous détestez donc bien! s'exclama la gouvernante avec courroux.

— Quelle idée, Fanchette ! . . . Mais je crains que Norbert s'y trouve à l'étroit, gêné, enfin . . . Il serait mieux dans l'atelier . . .

— Ta, ta, ta, interrompit péremptoirement la vieille bonne, il faut bien que vous lui cédiez votre boudoir. Le voyez-vous installé sur le petit sofa de l'atelier ! Et puis, enfin, si quelqu'une le surprenait à coucher en



LA TENDRESSE DE LA LUNE DE MIEL—gardez-la toujours. Suivez l'exemple de Hollywood pour éviter une Peau Cosmétiquée



BIEN sage celle qui protège le charme qu'un beau teint doux et velouté exerce!

La mousse ACTIVE du Savon de Toilette Lux enlève à fond cosmétiques fanés, souillures et poussière. Vous évitez ainsi tout risque d'une Peau Cosmétiquée — d'un teint morne, de minuscules flétrissures, de pores dilatés!

Employez ce pur savon blanc avant de vous remaquiller, TOUJOURS avant de vous coucher. Vous *gagnerez* à protéger la beauté de votre teint!

UN PRODUIT *LEVER*

9 ÉTOILES DE L'ÉCRAN DE HOLLYWOOD SUR 10 EMPLOIENT LE SAVON DE TOILETTE LUX

conserve leur JEUNESSE aux cheveux



Vous pouvez toujours reconnaître une chevelure shampooée au Evan Williams, par la richesse de sa nuance, la souplesse des cheveux et leur lustre naturel . . . La beauté dans son charme le plus absolu.

"ORDINAIRE", pour cheveux noirs
"CAMOMILLE", pour cheveux blonds
Shampooing: 10c chacun— 3 pour 25c.

Quand vous allez chez votre coiffeuse pour un shampoo, exigez la marque Evan Williams.

EVAN WILLIAMS SHAMPOO

Concessionnaires pour le Canada:
PALMERS LTD., MONTREAL



Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes



MAUX DE TÊTE

Cessez de souffrir, ne manquez plus de réunions joyeuses parce que vous êtes indisposée.

Prenez une capsule Antalgine, jouissez de la vie, et soyez pleine d'entrain et d'énergie.

27 *En vente partout* 25c *et* 75c

ANTALGINE

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de 3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis; $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

bas, tout seul, ça en serait une histoire !

Chapitre XV

ON venait de passer au salon. Adossé à un meuble, le sculpteur Volnay suivait des yeux Jeannine silencieuse qui, avec des gestes menus, servait le café.

Elle était éblouissante de grâce et de beauté, dans une toilette de crêpe bleu lamé d'argent et qui semblait un rayon de lune.

Elle possédait une façon particulière d'incliner le cou, de lever la tête qui n'était qu'à elle et qui charmait. Le sculpteur ne put résister au désir d'en faire la remarque à Destrée qui sourit d'un air contraint. Et plus le peintre admirait cette jolie Jeannine, si ravissante avec la mousse blonde de ses cheveux, plus son cœur se serrait.

Soudain, il dressa la tête, et ses songes douloureux s'envolèrent; à ce moment précis, il n'eut d'oreilles que pour entendre Mme Volnay qui disait à Simone :

— Mme Charmelle, en effet, est une femme délicieuse et, malgré quelques légèretés, d'un commerce intelligent et agréable.

Le bruit d'un objet de porcelaine qui se brise sur un plancher, souligna énergiquemnt ces élogieuses paroles.

Alors, pendant un instant, tous les yeux se tournèrent vers Jeannine occupée à contempler avec une confusion chagrine les dégâts que sa nervosité venait de lui faire commettre.

Elle avait tressailli si violemment au nom de Mme Charmelle, que ses mains tremblantes avaient laissé échapper une tasse de café qu'elle s'apprêtait à offrir au jeune polytechnicien.

Destrée examinait attentivement sa femme, stupéfait de lui trouver soudain un visage si pâle et un œil si sombre, et il se sentait troublé par un inconscient malaise qu'il ne savait analyser.

Fanchette, en un tour de main, vint réparer le malheur qui n'eut point d'autres suites et Mme Volnay reprit en s'adressant au peintre :

— Savez-vous, cher maître, que jusqu'à ces jours-ci, j'étais restée dans l'ignorance de l'admirable portrait que vous avez fait de Rosa Charmelle ? Mais vous excellez dans ce genre aussi puissamment que dans le paysage !

— Hum ! . . . répliqua Destrée en réservant un oblique regard pour Jeannine, je ne suis pas tout à fait de votre avis. N'ayant aperçu, chère Madame, qu'un seul échantillon de mes portraits, il me paraît fort difficile que vous puissiez prononcer sur mon œuvre un jugement de quelque valeur. J'ajouterai qu'en la circonstance, la physionomie de Mme Charmelle se prêtant admirablement à ce genre d'étude, j'ai été plutôt . . . comment dirais-je ? . . . extrêmement favorisé.

— C'est vrai, la beauté piquante de la « Veuve joyeuse », offre des lignes nettes, bien définies, affirma nonchalamment le sculpteur.

Puis, après une pause :

— As-tu essayé le portrait de la mignonne Mme Destrée ?

— Non . . . pas encore.

— Mais tu es impardonnable, mon cher ! Ta femme est si fine, si gracieuse, son visage offre tant d'expression que tu pourrais réaliser là, le plus joli pastel du monde !

— Trop fine, trop gracieuse . . . pour mon talent, répondit sourdement Norbert. Non, vraiment je me sens incapable de rendre assez fidèlement son genre de beauté.

— Allons donc ! Essaye, mon vieux; l'amour guidera ton imagination, ta clairvoyance . . .

Mais Norbert n'écoutait plus ; avec une émotion croissante, il avait suivi du regard sa chère Jeannine dont la pâleur était devenue de la lividité. Après avoir respiré plusieurs fois avec effort, comme une personne prise d'étouffement, à pas de loup, pour ne point attirer l'attention, la jeune femme s'était éloignée dans la pénombre de l'atelier qui communiquait avec le salon.

Le cœur palpitant, l'âme en déroute, Norbert ne doutait plus que le nom seul de Mme Charmelle eût suffi pour déclancher la crise d'émotion dont souffrait Jeannine. Et immédiatement, il se remémora leur dernière discussion et la façon toute singulière dont la petite Hérard avait prononcé le nom de cette femme qu'elle paraissait avoir en horreur.

A cette constatation soudaine, un émoi très vif saisit le jeune homme : il eut comme une révélation subite de la vérité et il comprit enfin que Jeannine était jalouse de la « Veuve joyeuse ». Mais alors, un sentiment aussi caractéristique en disait plus long que tous les aveux : elle l'aimait donc, lui, Norbert ! et d'une façon toute nouvelle sans doute, qui n'avait plus aucune relation avec son ancienne affection de filleule.

Puis, brusquement, il se dressa, et d'une voix changée :

— Viens-tu, dit-il à son ami, nous allons fumer dans mon atelier; Jeannine a dû nous y précéder pour ouvrir les fenêtres.

La jeune femme, en effet, venait de s'y réfugier pour se jeter sur un siège, dans un geste brusque de détente. Les deux mains croisées sur ses genoux et les yeux fixés dans le vague, elle pensait avec un intense regret :

« Ah ! pourquoi ne suis-je point partie plus tôt ! Pourquoi, pourquoi être ici à souffrir !

L'arrivée de Destrée et du sculpteur la fit se redresser vivement et, devant la fenêtre ouverte sur l'obscurité embaumante des jardins, elle apparut dans l'attitude d'une absorbante contemplation.

Fasciné par ce qu'il venait de découvrir, résolu de faire retourner vers lui et vers la lumière le visage de sa femme, doucement, Norbert s'était approché d'elle. Le cœur aussi affolé dans ses battements que celui de Jeannine, avidement et avec une joie poignante, il dévorait du regard le visage pâli de la jeune femme et les larmes qui roulaient encore dans ses yeux effarés.

— Que la soirée est belle ! murmura enfin Destrée.

La gorge contractée, Jeannine aurait été incapable de répondre : alors elle s'esquiva doucement s'en revint au salon.

Onze heures du soir. Chacun venait de monter dans sa chambre. Maintenant, autour de la vieille maison grise, on n'entendait plus que le bruit de la cascade de Voucoux et le doux sanglotement du ruisselet des jardins de Rochemaure qui coulait sur son lit de roches brunes.

Jeannine venait de fermer la fenêtre de sa chambre et elle écoutait avec une émotion croissante les allées et venues de Norbert dans le boudoir voisin. Ses yeux ne quittaient plus la porte de communication — qui ne fermait pas d'ailleurs — et une crainte instinctive de voir ouvrir cette porte la rendait tremblante et nerveuse.

Soudan elle tressaillit . . . il lui sembla qu'on avait frappé. Timide d'abord, ce toc se renouvela plus fort à quelques reprises et elle entendit distinctement la voix de Destrée !

— Jeannine ! j'aurais à vous parler.

Un instant, afin de dominer son trouble, elle resta sans répondre, puis se résolut à aller ouvrir.

— Pardonnez-moi de vous déranger à cette heure, Jeannine, dit le peintre, après avoir minutieusement refermé la porte derrière lui, mais j'ai une grâce à vous demander : Pourriez-vous rester ici, une semaine encore ?

Elle le regarda avec stupéfaction.

— Une semaine ! . . . c'est beaucoup, mais nullement impossible.

J'ai dix jours devant moi avant de commencer mes fonctions de professeur. Mais puis-je savoir pourquoi vous tenez tant à ce que je recule mon départ ?

— Bientôt je vous l'apprendrai, Jeannine; auparavant j'aurais encore une question à vous poser.

Et sa voix se fit plus tremblante :

— Est-ce vraiment pour Chevannes que vous allez habiter Lyon ? Soyez franche, Jeannine, je vous en supplie, dites-moi toute la vérité.

— Lucien n'est absolument pour rien dans ma détermination. J'ignorais même au moment où je l'ai prise, qu'il dût habiter cette ville. Au reste, je vous ai déjà énuméré les raisons qui mont orientée dans cette voie. De grâce, Norbert, ne revenons pas sur ce sujet trop pénible pour moi . . . sinon pour vous.

Un éclair jaillit de la prunelle de Destrée, et celui-ci reprit suppliant :

— Jeannine . . . je veux bien croire à votre parole; Lucien n'est pour rien dans votre départ, soit; néanmoins, je désirerais que vous m'en fissiez le serment.

— Oh ! en toute tranquillité d'esprit, je puis vous jurer sur la mémoire de ma chère maman, que Lucien Chevannes n'entre pour rien dans ma résolution.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine du jeune homme et il se mit à arpenter la chambre d'un pas régulier et nerveux. Un long moment s'écoula sans qu'il parût se souvenir de celle qui était là attendant impatiemment de nouvelles explications.

Enfin il s'arrêta, et tout en gardant entre elle et lui une assez grande distance, il lança d'une voix basse et mal assurée :

— Je vous ai demandé de rester quelques jours, Jeannine, afin que nous puissions recevoir encore ensemble nos amis Volnay qui doivent revenir ici en compagnie de Mme Charmelle.

A ce nom, la jeune femme eut un haut-le-corps, et dans une révolte impulsive, elle jeta comme un cri :

— Jamais ! Ah ! non, non, je ne resterai pas pour recevoir cette femme ! . . .

Destrée ne put réprimer un mouvement de joie. Dans cette réponse si spontanée, la petite Hérard venait de révéler tout son amour. La folle satisfaction qu'il en ressentit fit tomber son masque d'indifférence et de mensonge. D'un bond, il fut près d'elle, l'enlaça de ses bras, et, ne pouvant plus contenir le flux impérieux de sa passion, il s'écria d'une voix vibrante :

— Jeanne . . . ma chérie, tu ne partiras pas . . . Tu resteras ici, avec moi, pour moi . . . toujours ! . . .

Il baltutiait, il ne savait plus; il sentait sa raison chanceler, son cœur s'affoler, tout son être défaillir.

Alors, effrayée, ne comprenant pas encore, Jeannine tenta de s'enfuir, d'échapper à l'étreinte qu'elle pres-

sentait. Mais lui, s'étant emparé de ses mains, l'obligea de s'asseoir et se mit à genoux devant elle.

— Ma mignonne aimée, dit-il, d'un accent passionné, quoique voilé par l'émotion, tu ne comprends donc pas que je t'aime depuis longtemps et que, depuis des mois, tu me tortures par ton indifférence. Mais à présent, j'espère, je veux croire au bonheur, car, toi aussi, tu m'aimes, je n'en doute plus et nous allons être heureux . . . Allons, parle, Nanine chérie, dis-moi que tu m'aimes . . . C'est de mon existence qu'il s'agit, car, je te le répète, désormais, je ne saurais vivre sans toi.

Dans un dernier effort, Jeannine essaya de se dégager tandis qu'elle balbutiait à travers son émoi intense :

— Norbert, laissez-moi, je vous en supplie. Vous perdez la tête . . . ce soir . . . C'est seulement une femme que vous voyez en moi, rien de plus. Laissez-moi, vous dis-je.

— Non, non, je ne te laisserai pas. Je veux que tu comprennes la force de mon amour et que ma vie t'appartient . . . Nanine, petite chérie, je t'aime, réponds-moi, je t'en supplie.

Une mortelle pâleur avait envahi le visage de Jeannine. De lassitude et d'émotion, elle avait rejeté sa tête en arrière, sur le dossier du fauteuil et elle aurait voulu pouvoir s'enfuir pour ne plus entendre cette voix qui implorait, ces mots auxquels elle s'efforçait de ne pas croire et qui la plongeaient dans un trouble affolant. Mais elle sentit que toute résistance était inutile, et dans un souffle :

— Et Rosa Charmelle ?

— Alors, c'est à cause d'elle que tu ne me crois pas ! s'écria Destrée. Oh ! chérie, die vite tout ce que tu sais, tout ce que tu penses ! Ensuite, je pourrai me disculper.

— Vous avez une liaison avec cette femme, Norbert, et vous prétendez m'aimer ! . . .

— Tu fais erreur . . . Jeannine, je n'ai aucune liaison avec Mme Charmelle . . . C'est une personne d'esprit léger et de nature assez inflammable, dont les flirts d'ailleurs, ne se comptent plus. C'est une cliente, rien de plus pour moi; pour elle, je suis l'ancien élève de son défunt mari qu'elle traite toujours un peu en gamin.

Encore inconsciente, elle murmura :

— Norbert !

Lui, transporté de joie, la saisit alors dans ses bras, la pressa sur sa poitrine et tandis qu'il la couvrait de baisers fous, ne cessait de répéter d'une voix basse et passionnée :

— Nanine chérie ! alors, c'est donc vrai ? tu restes, n'est-ce pas ? Tu le veux bien, avec moi, toujours, toujours !

Elle eut pour lui un sourire d'une suave douceur; mais une ombre persistait encore dans ses grands yeux gris; aussi interrogea-t-elle, un peu craintive :

— Alors, les Volnay vont revenir bientôt . . . avec . . .

Norbert lui ferma la bouche par un nouveau baiser, et tandis que son regard pétillait de malice tendre :

— Rassure-toi, chérie, répondit-il vivement, il n'y a rien de vrai dans tout cela. C'était une vilaine ruse pour me permettre de mieux m'assurer de ta tendresse . . . La tasse brisée m'avait déjà donné l'éveil, mais j'avais hâte de provoquer encore ta jalousie pour être plus sûr de ton amour et te faire ensuite ma belle prisonnière . . .

Car, c'est fini maintenant, ajouta-t-il dans un sourire câlin, tu es bel et bien ma prisonnière, et mes bras, mignonne adorée, ne te lâcheront pas.

Chapitre XVI

Joyeux, bruyants, la tête un peu échauffée par leur odyssée à Rochemaure, les voyageurs de la veille attendaient le train pour Château-Chinon.

Un peu à l'écart, M. Hérard s'entretenait avec ses deux enfants dont le sérieux formait un contraste frappant avec la gaîté bruyante des autres. Leur visage offrait cette gravité attendrie de ceux qui portent en eux un très grand bonheur. Souvent, l'instant d'une seconde, Jeannine et Destrée se regardaient et dans leurs yeux extasiés, passaient, tout comme dans le ciel d'octobre, des sourires de printemps.

— Le train! voici le train ! s'écria gaîment Simone.

Des serrements de mains, quelques baisers, des au revoir pleins de cordialité mondaine, de grands gestes, un chapeau qui se soulève, un mouchoir qui s'agite, un panache de fumée, un halètement de la locomotive, puis tout s'évanouit et redevient calme et silencieux au fond de cette campagne morvandelle.

Il était dix heures et demie du matin; depuis leur réveil, c'était à peine si Norbert et Jeannine avaient pu s'approcher, échanger quelques mots. Leurs visiteurs les ayant absorbés entièrement, ils sentaient comme une détente heureuse à se retrouver réunis et seuls dans leur solitude.

Destrée avait passé son bras sous celui de Jeannine et tous deux descendaient alertement le raidillon qui conduit à l'étang d'Yonne. Leur bonheur était silencieux et ils contemplaient les collines avec une sorte d'extase.

— Quelle radieuse matinée ! murmura enfin Jeannine.

Le ciel semble avoir repris les splendeurs de juin. Oh ! Norbert ! c'est pour fêter notre bonheur que ce beau jour s'est levé.

Destrée se pencha vers sa jeune femme et lui sourit câlinement. Jamais, peut-être, Jeannine ne lui avait paru aussi séduisante. Ce qu'elle éprouvait si fortement, dans sa joie de vivre, se traduisait sur son visage par une sérénité ravie.

— La matinée n'est pas encore avancée, reprit-elle; si vous le voulez, Norbert, on ne rentrerait pas encore; je suis si heureuse de me promener avec vous — à votre bras — dans cette campagne que je connais à peine.

— C'est vrai, petite chérie, riposta le peintre à la fois sérieux et taquin, tu ne t'es pas toujours amusée à Rochemaure ?

— Chut ! . . . laissons en paix ce triste passé, Norbert. Maintenant je ne m'y ennuierai plus, soyez-en persuadé.

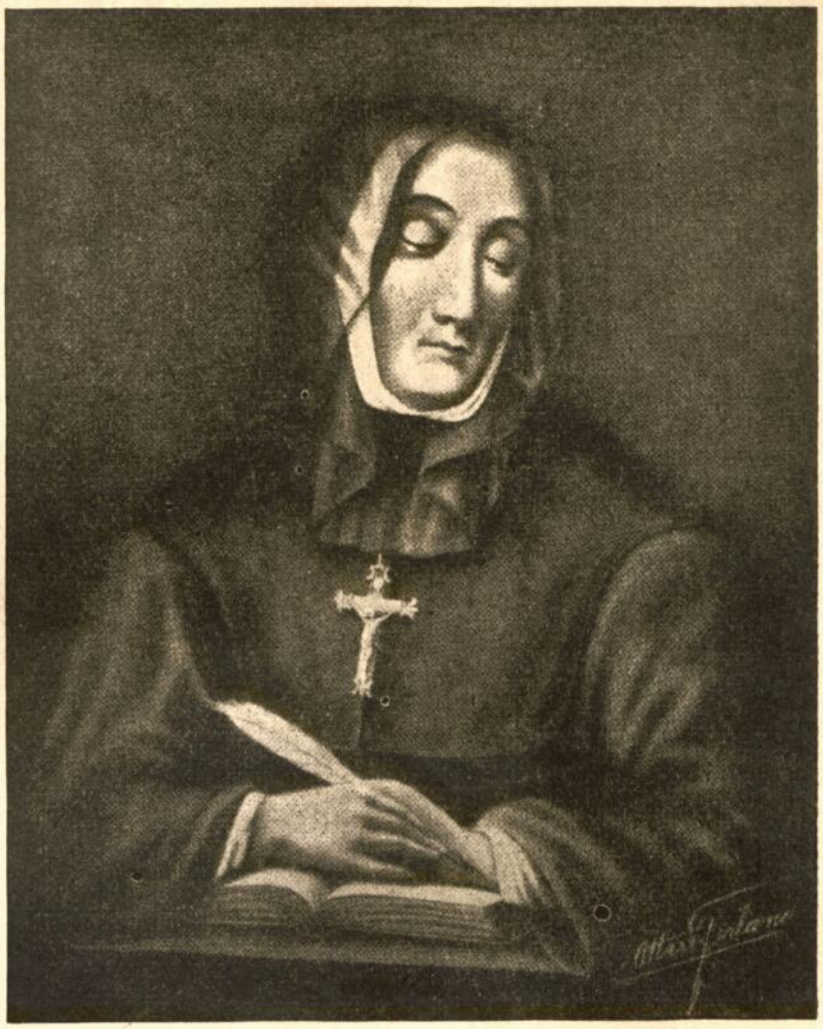
— Est-ce bien certain, cela, ma mignonne ? demanda Destrée pensif. Peut-être préférerais-tu passer l'hiver à Paris ou pour le moins à Autun ?

— Pas du tout ! plus que jamais, au contraire, je tiens à rester ici. Nulle part je ne jouirais aussi pleinement de mon bonheur.

— Enfant ! riposta-t-il seulement d'une voix sourde.

Et tout en savourant avec joie cette tyrannie amoureuse d'une très jeune femme toute neuve, il pensa avec mélancolie que les beaux jours sont rares, qu'il en avait beaucoup gaspillé, hélas ! et que sa jeunesse était déjà bien entamée. Mais vite, il secoua cette impression teintée d'amertume pour savourer la minute présente. Ah ! qu'importait l'automne, si son ciel clair donnait l'illusion du printemps !

FIN



La Révérende Mère d'Youville née Marguerite de la Jemmerais, fondatrice de la Communauté des Sœurs Grises. Fondée il y aura tout juste 200 ans le 30 octobre prochain, cette communauté compte aujourd'hui 5,300 membres.

Le Deuxième Centenaire des Soeurs Grises

par Thérèse FOURNIER

Marguerite Dufrost de la Jemmerais est née à Varennes, le 15 octobre 1701, dans une maison bâtie à droite de l'église et qui a été depuis remplacée par une demeure moderne. Son père, Christophe Dufrost de la Jemmerais était d'origine bretonne. Sa mère, Marie-Renée de Varennes, était fille du gouverneur de Trois-Rivières, petite-fille de Pierre Boucher et nièce du célèbre découvreur, Pierre Gaultier de la Vérendrye.

Très jeune, Marguerite perdit son père et connut dès lors la pauvreté. Cependant, frappés de son intelligence précoce, des amis de sa famille la firent admettre, à des conditions avantageuses, au couvent des Ursulines de Québec où elle demeura deux ans. Elle en revint pour partager avec sa mère les travaux et les soucis domestiques d'un foyer peu fortuné.

En 1722, la jeune fille épousait François d'Youville. De cette union malheureuse et courte, elle devait rester veuve à 29 ans, elle eut six enfants dont quatre moururent en bas âge. Les deux autres firent leur éducation, grâce aux prodiges d'économie de leur mère, au Séminaire de Québec. Tous deux devaient par la suite embrasser l'état ecclésiastique. Veuve sans ressources et au surplus grevée des dettes de son mari, Mme d'Youville ouvrit, Place Royale, un petit commerce afin de pourvoir à l'existence de sa famille.

Elle trouvait, cependant, le loisir d'accomplir des actes de piété et de charité. Quelques amies dévouées l'y aidaient de leur mieux. Elles décidèrent bientôt d'habiter sous le même toit et de se consacrer au service des pauvres. C'étaient mesdemoiselles Louise Thaumur-Lasource, Catherine Cusson et Catherine Demers. Cette humble maison fut le berceau de la communauté des Sœurs Grises. Fondée il y aura tout juste 200 ans le 30 octobre prochain, elle compte aujourd'hui 5,300 membres.

Le 23 décembre 1771, la Révérende Mère d'Youville terminait sa vie de labeur et de charité. Ses filles spirituelles ont continué son œuvre. Nous ne saurions énumérer ici tout ce qui a été accompli par ses religieuses au cours des deux derniers siècles. Rappelons seulement qu'elles furent toujours les premières à se dévouer quand les épidémies ou les guerres s'abattirent sur notre pays, et qu'elles ont porté les lumières de la foi et de la civilisation jusque chez les Esquimaux.

Pendant la Grande Guerre, les Sœurs Grises mirent à la disposition des autorités une aile de leur maison-mère. Ce local fut, pendant quatre ans, un hôpital militaire, sous la direction des religieuses infirmières.

Pour vous si vous êtes

NERVEUSE

Aide à calmer les nerfs sans opiacés nocifs



SI tout vous donne sur les nerfs et si vous êtes à ce point de mauvaise humeur et contrariée que vous en avez "les bleus" et passez des nuits sans sommeil —

Evitez les opiacés nocifs et les produits sur le compte desquels vous ignorez tout. Allez au grand air, couchez-vous de bonne heure et s'il vous faut un bon tonique prenez un médicament EPROUVÉ PAR LE TEMPS comme le célèbre Composé végétal Lydia E. Pinkham — préparé *expressément pour les femmes* au moyen d'herbes et de racines. Laissez ensuite ce produit fortifier votre organisme — accroître votre résistance physique, calmer vos nerfs, atténuer les malaises propres à la femme et vous rendre la vie meilleure. Fournissez-lui l'occasion de vous aider.

Lydia E. Pinkham's

COMPOSÉ VÉGÉTAL

VOTRE NEZ EMBELLI !



Méthode simple, sans douleur

Le Modèle 25 Trados (brevet anglais) donne une forme parfaite aux nez difformes, rapidement, sans douleur, pour toujours. *Le seul appareil aussi précis.* Plus de 100,000 clients satisfaits : hommes,, femmes et enfants. Recommandé et employé par des médecins.

Renseignez-vous gratuitement auprès de

M. TRILETY, Spécialiste

(F. 86), 45 Hatton Garden, Londres, E. C. 1. Angleterre

La meilleure partie du pique-nique . . . ces merveilleux sandwiches que vous préparez en un instant avec le Paris-Pâté. Vous ne sauriez souhaiter rien de mieux!



42F

DEVENEZ DETECTIVE

Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés dans villes et campagnes, pour devenir détectives. Cours par correspondance. Prix modique. Termes faciles. Grands succès. Pour informations gratuites, écrivez à Maurice L. Julien, B25, Poste T. Montréal.

Coupon d'abonnement

LES TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée. 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

LILIAN FARMER

(Suite de la page 7)

— Tu ne veux pas parler ? Réfléchis aux conséquences de ton obstination. Nous avons saisi des documents qui prouvent que Grandbois fait partie des « Feuilles d'érable ». Il pourrait bien ne pas s'en tirer avec une condamnation à l'exil. Imagine, dans l'aube d'après-demain, son cadavre qui se balance au bout de la potence, Devant la prison. Cette vision devrait te délier la langue.

Lilian méprisait son père ; en ce moment où il lui proposait cet ignoble marché, elle lui gardait une mortelle rancune qu'il pût l'estimer d'âme aussi basse, capable d'une vilenie, d'une trahison.

D'abord, elle eut l'idée de mentir, de soutenir à son père qu'elle ignorait tout de l'histoire qu'il lui racontait et qu'elle ne l'entendait pas plus que s'il lui parlait chinois. Mais à quoi bon ? Le colonel savait trop de choses : son amour pour Olivier Grandbois, son ardente sympathie pour les patriotes ; elle ne doutait pas également qu'il fût renseigné avec minutie sur les visites quotidiennes qu'elle faisait à la prison depuis quinze jours.

La persuasion qu'elle ne saurait tromper son père fut son premier motif de ne pas mentir. Mais c'est à un autre motif qu'elle obéit, c'est pour une autre raison qu'elle se décida à se dresser contre cet homme. Les nerfs vibrants, le cœur affolé mais maîtresse d'elle-même par un effort d'énergie magnifique, elle parla avec lenteur, détachant bien chaque mot.

— Vous avez raison de m'interroger, mon père. Vous savez que j'aime Olivier Grandbois plus que ma vie et vous vous doutez que je n'ignore pas certains de ses secrets. Il est donc naturel que je parle puisque vous détenez dans vos mains le sort de l'homme que j'aime. Il est dur de garder un silence qui signifie la mort de l'être aimé.

— Te voilà enfin raisonnable, ma petite Lilian. Et songe qu'en sauvant Grandbois tu sers bien l'Angleterre. John et moi nous sommes d'accord : il faut réprimer sans pitié cette révolte et punir rigoureusement tous ces bandits. Nous avons mission de civiliser le Canada. C'est une tâche noble et difficile.

Il lui présenta la liste, le crayon rouge.

— Tu n'as qu'à faire une croix devant les noms des « Feuilles d'érable ».

Lilian ne bougea pas.

— Mon père, je crains que vous m'ayez mal compris. Peut-être ne me suis-je pas exprimée clairement. Je ne suis pas une Farmer, moi, mais une Montgommery, hélas ! Vous pouvez pendre Olivier; moi, je me tuerai et tout sera dit . . . Ces noms, oui, je pourrais vous les divulguer, j'en connais cinq sur cette liste. Je vous laisse la joie de les découvrir vous-même. Ce sont de beaux noms, des noms de héros qui défendent leur patrie contre vos persécutions. Vous pouvez les traiter de bandits. Moi, je les connais et je puis témoigner qu'ils sont hardis, généreux, d'une noblesse que vous auriez quelque difficulté à comprendre.

Le colonel Archibald Farmer bondit sur sa fille. De ses mains il lui serrait la gorge : « Canaille, petite canaille. Ah ! tu es une Montgommery, toi ! Et tu méprises les Farmer, tu vomis ton dégoût sur ton père ! Tu les aimes bien, tu les adores tes bandits, hein ? Eh ! bien, tu vas voir ce qu'on va en faire, John et moi ! Tu ne veux pas livrer les noms, tu ne veux pas ! Bon. Ça simplifie les choses : on les prendra tous en bloc, par grappes, tu entends ! Ensuite, je m'occuperai de toi. Ah ! le stupide orgueil des Montgommery, je finirai bien par en avoir raison ! »

Il lâcha sa fille et sortit rapidement. Il était huit heures du soir; une douce nuit d'avril chargée des promesses de l'été futur.

Lilian prit quelque instants à se remettre et passa dans sa chambre.

•

Devant sa psyché, elle se dévêtit vivement. La glace la réfléta des cheveux aux pieds.

Un cœur occupé tout entier d'un unique amour, une conscience nette et par surcroît le rayonnement de la beauté physique : la fille du colonel Archibald Farmer ne devait pas vivre, elle n'était point faite pour les indispensables compromis, pour les lentes dégradations qu'apporte l'âge. Lorsque, mirée par la psyché, elle accorda à sa jeune beauté un regard mélancolique, eût-elle le pressentiment de son destin qui, dès ce moment, planait sur elle ?

Elle tira de sous le matelas de son lit de vieux vêtements masculins : une chemise de toile grise, un pantalon et un gilet en étoffe du pays et elle les revêtit. Puis, ayant poussé le verrou sur la porte, elle s'assit au bord du lit et attendit. Neuf heures sonnèrent à l'horloge du corridor. « Deux heures à attendre ! » se dit-elle. Elle prit dans un tiroir de sa commode une petite photographie : le portrait d'Olivier Grandbois.

Orpheline de mère, fille unique d'un père qu'elle méprisait et qui la haïssait, elle n'avait qu'Olivier au monde. Vivre avec lui ou mourir avec lui, peu lui importait pourvu qu'ils ne fussent pas séparés. Deux ans plus tôt, elle avait rencontré le jeune homme dans une de ces fréquentes bagarres de rues qui, à l'époque, mettaient aux prises des groupes de jeunes Anglais et de jeunes Canadiens. Ce jour-là, ses amis ayant été dispersés et s'étant enfuis, elle s'était trouvé seule au milieu d'une troupe de forcenés hurlants qui menaçaient de lui faire un mauvais parti. Olivier Grandbois, la figure en sang et la chemise en haillons, s'était interposé. Contre ses propres camarades, enragés par la lutte qu'ils venaient de soutenir, il l'avait défendue, protégée de son corps, il avait encaissé de nouveaux coups qui lui étaient destinés, à elle. Elle avait pu admirer la force, la bravoure du jeune homme. Le calme rétabli, il l'avait accompagnée ici. Depuis, malgré la défense du colonel Archibald Farmer, Olivier et elle s'étaient revus chaque jour. Sous l'influence du jeune homme, patriote dans l'âme et fanatisé par l'éloquence des grands tribuns nationaux, Lilian avait appris à connaître les Canadiens, leurs justes revendications, la tyrannie dont ils souffraient; elle avait été charmée de leurs mœurs, de leur politesse raffinée, de leur hardiesse. Elle avait vite adopté le parti des victimes contre celui des bourreaux. Sans doute l'amour avait-il beaucoup aidé à cette conversion . . .

•

Grâce aux limes que Lilian avait pu leur remettre au cours de ses visites à la prison, les six détenus avaient réussi à sortir de leurs cachots. Ils se trouvaient réunis au bout d'un long corridor, près d'une épaisse porte close. Celui qui paraissait le chef dit aux autres à voix basse : « Lilian m'a apporté aujourd'hui le plan de la prison et j'ai pu l'étudier. Vous n'aurez qu'à me suivre. La ronde vient de passer : nous avons une heure avant que notre évasion soit découverte. C'est suffisant. Il faut faire vite et sans bruit ! » A la suite du chef, les cinq compagnons glissèrent silencieusement le long d'un étroit couloir ils descendirent deux escaliers en vrille, longèrent un nouveau couloir, traversèrent une vaste pièce sombre, arrivèrent près d'une porte basse. Au moyen d'une clef que Lilian lui avait remise, Olivier ouvrit cette porte et regarda. Il inspecta avec soin les environs : « Pas une âme qui vive. Allons ! Vous vous rappelez bien les instructions ? Pour ne pas éveiller les soupçons, nous nous séparons ici et chacun prend une direction différente. Dans une heure, nous nous retrouvons tous dans le jardin de la maison du colonel Farmer, près des écuries. »

Ils étaient dans une ruelle, à l'arrière de la prison qui est devenue de nos jours l'édifice de la Commission des Liqueurs, au Pied-du-Courant. Les six compagnons se séparèrent. A onze heures, ils se trouvaient tous au rendez-vous fixé par Olivier. A ce moment, Lilian entendit sous sa fenêtre trois légers coups de sifflet, espacés de trente secondes d'intervalle. Elle descendit au jardin et près des écuries rejoignit les « Feuilles d'érables », commandées par leur chef Olivier Grandbois. « Les chevaux sont sellés, lui dit-elle. Dans les râteliers, sous le foin, il y a des fusils, des pistolets, des cartouches, des poignards. Mon père rentre d'habitude vers minuit. J'ai fait boire les domestiques et ils sont tous ivres-morts. Ne perdons pas de temps. La poterne du jardin donne sur la campagne. »

Olivier étreignit la jeune fille, l'embrassa : « Adieu ou peut-être : au revoir, Lilian ! »

— Je vous accompagne !

— Ça, non !

— Alors, je vous dénonce à mon père et je révèle votre retraite !

Olivier la pressant dans ses bras, la regarda dans l'ombre : les yeux bleus filtraient des rayons d'étoile.

— Tu es un petit héros ! Viens avec nous, si tu le veux. Tu ne crains pas la mort, Lilian ?

— Je méprise la vie sans toi !

•

Les sept fugitifs galopaient à bride abattue dans la nuit. Ils franchirent en diagonale l'île de Montréal. et atteignirent un point où la Rivière-des-Prairies forme un furieux rapide. Près de la rive, une ferme dessinait dans les ténèbres sa masse confuse. Le groupe s'y dirigea.

Olivier heurta rudement à la porte. D'une lucarne percée dans le toit en pignon une voix cria: « Qui est là ? »

— Feuille d'érable, six pointes !

Au bout d'une minute la porte s'entrebailla puis s'ouvrit toute grande. Pierre Dulac, le propriétaire de la ferme, membre lui aussi de l'association « Les Feuilles d'érable », poussa un cri de surprise lorsqu'il reconnut son chef Olivier Grandbois et ses camarades.

Les compagnons s'installèrent sur des barriques dans la cave de la ferme. Ils burent et mangèrent. Un fanal répandait sur le proupe sa clarté jaunâtre. Après que tous se furent bien restaurés, Olivier se leva : « Mes amis, dit-il, quand nous nous sommes réunis nous avons tous juré ensemble sur le Crucifix de vivre, de nous battre et de mourir pour l'indépendance de notre patrie. Jusqu'à ce jour, nous n'avons pas failli à notre serment. Nous étions sept, nous nous retrouvons sept » il entoura de son bras Lilian : « Nous sommes même huit. Je crois qu'après ce qu'elle a fait pour nous, *ma femme* mérite d'être des nôtres. » (Tous acquiescèrent) « Depuis trois ans, personne parmi nous n'a manqué à son devoir, n'a trahi. Nous avons prêché, organisé l'insurrection non pas seulement en paroles mais en armes. L'insurrection a échoué. En apparence. Si les descendants des Canadiens d'aujourd'hui ne sont pas des buses, ils comprendront ce que nous avons fait pour eux. C'est du capital, mes amis, un bon capital que nous leur avons amassé . . . Maintenant, il est possible, il est probable que notre retraite sera découverte. Y en a-t-il parmi vous qui veulent tenter leur chance et fuir vers les Etats-Unis ? Je ne retiens personne. Moi, ma décision est prise : je mourrai en canardant les Anglais. » Tous jurèrent qu'ils imiteraient leur chef. « Mes amis, termina Olivier, je suis content. Notre association comprenait en tout sept membres Elle a agi, elle a fait parler d'elle, elle a donné un mal et une frousse épouvantable aux Anglais. Nos ennemis nous croyaient cent et mille quand nous nous fâchions. Nous étions sept ! Et tout n'est pas fini : il reste à prendre le Roc ! »

On abattit à coups de pistolets les chevaux qu'on enterra à la lisière d'un bois.

•

L'aube dispersait le troupeau des étoiles lorsque les «Feuilles d'érable» redescendirent dans la cave de la ferme. Dans un angle très obscur, Olivier sépara des poutres de bois entassées, fit jouer un ressort dissimulé dans le mur et un morceau de solage pivota lentement sur un essieu central. La lanterne que le jeune homme tenait éclaira un étroit escalier de vingt-deux marches. Lui et ses compagnons s'engagèrent dans la descente. Au bas de l'escalier s'ouvrait un boyau en pente assez vive, d'un diamètre de quatre pieds. Bientôt, ce boyau remontait. Il mesurait environ quinze arpents de longueur.

La troupe aboutit à une chambre souterraine, carrée et dont les murs étaient percés de quatre portes en fer. Olivier referma sur eux une grille aux solides barreaux. « Qu'ils viennent nous prendre ici ! » dit-il. Une échelle, posée au centre de la chambre, s'enfonçait dans le plafond par un puits. Olivier monta suivi de Lilian et des camarades. Parvenu au sommet de l'échelle, il poussa une trappe qui fermait l'entrée du puits, à ras le sol.

« Les Feuilles d'érable » se trouvaient sur un îlot, derrière un abri naturel de gros rocs noirs. Vers le Nord, la Rivière-des-Prairies, très large à cet endroit, coulait alertement. Du côté sud, un champ de rapides fougueux s'étendait jusqu'à la rive de l'île de Montréal, soit sur une distance d'une dizaine d'arpents. Par delà ces rapides, la ferme de Pierre Dulac se découpait sur le ciel du matin clair. Et c'était une ferme comme une autre qui n'affichait rien de singulier.

« Ici, mes amis, dit Olivier, nous pouvons soutenir un beau siège ! Pierre Dulac nous ravitaillera en vivres et en munitions. Si messieurs les Anglais nous attaquent, ils trouveront à qui parler Ils ont l'air à tenir à notre peau Nous y tenons nous aussi. Ils la payeront cher ! Et maintenant, à l'ouvrage ! »

« Les Feuilles d'érable » firent les préparatifs qu'impose l'attente d'un long siège. A une échéance plus ou moins prochaine, la mort les guettait tous, ils le savaient. Pourtant, ils travaillaient allègrement et en chantant de vieilles chansons de France. Aucun de ces jeunes hommes ne comptait trente ans. Tous, ils adoraient les aventures périlleuses et ils ne caressaient qu'un rêve : affranchir leurs compatriotes. Olivier Grandbois, qui avait abandonné trois ans plus tôt ses études de droit pour se consacrer tout à l'insurrection, les électrisait par sa témérité, sa belle humeur, son enthousiasme pour la Cause.

•

Si un idiot eût appris la coïncidence de l'évasion d'Olivier Grandbois et de la disparition de Lilian Farmer, peut-être n'eût-il pas pressenti la vérité. Mais le colonel Farmer était seulement un imbécile et il le pressentit. Il entra dans une rage terrible et, de concert avec son digne ami John Colborne, il jura de retrouver « Les Feuilles d'érable » et de les exterminer. Toute l'armée et toute la police du Canada furent mobilisées pour la découverte et le châtiment des fugitifs.

On y parvint après quinze jours de recherches. Alors, les forces régulières, sous les commandements conjoints de Colborne et de Farmer, entreprirent le siège du Roc sur lequel les jeunes patriotes avaient hissé un drapeau français qui claquait glorieusement ses trois couleurs et narguait la fureur des assiégeants. Tentatives de jour, surprises nocturnes, tout fut essayé en vain. Du côté des rapides, les Anglais ne pouvaient rien entreprendre. Les canots risquaient-ils de toucher la côte nord de l'îlot, un infranchissable barrage de feu les tenait à distance respectueuse. Le siège se prolongeait au-delà de la décence. Colborne voulut en finir : il fit venir deux pièces d'artillerie de campagne, les installa devant le Roc près de la ferme Dulac et fit couvrir l'îlot d'une pluie de fer et de feu. Peine perdue ! Dans leur repaire souterrain, à trente pieds de profondeur, « Les Feuilles d'érable » se moquaient des boulets de la belle-mère patrie. Le siège ne se prolongeait plus, il s'éternisait. Peut-être l'état-major songeait-il à demander des secours en Angleterre . . .

Durant quelques jours, *le fermier* Pierre Dulac put ravitailler ses camarades. Pour accomplir cette mission, il courait de grands risques. Un malheureux hasard fit découvrir aux assiégeants l'entrée du boyau débouchant dans la cave de la ferme. Dulac fut passé par les armes sur-le-champ. Colborne voulait incendier la ferme et tenter de surprendre les assiégés par le boyau. « Non, répliqua Archibald Farmer, suspendons le feu, campons sur la rive et contentons-nous de les observer. Le spectacle en vaudra la peine. Ils crèveront de faim ou bien ils se rendront ! »

Le projet par sa cruauté plut au « Vieux Brûlot ».

Olivier Grandbois comprit vite l'irréparable malheur qui les frappait. On peut accomplir des prodiges de valeur, se battre et vaincre à dix contre cent. L'Histoire fournit de ces exemples. Mais l'Histoire ne nous apprend point que personne, jamais, ait réussi à vaincre la *Faim*. Il ne fallait pas songer à se ravitailler en dehors de l'îlot : les deux rives étaient gardées jour et nuit par une chaîne de sentinelles.

Ils résistèrent durant huit jours à l'atroce supplice de la faim. Un soir, Olivier s'aperçut que le moral de sa petite troupe menaçait de s'effriter à la suite de l'affaiblissement physique qui faisait d'effrayants progrès.

Il se résolut à la décision suprême. Tous dormaient dans une des chambres souterraines. Seul un camarade montait la garde derrière les rochers. Olivier mit Lilian au courant de son dessein. Mais pour la sauver, elle, il lui offrit de capituler. Elle refusa avec horreur.

Silencieusement Olivier alla vers chaque porte qui s'encastrait dans les murs de la chambre centrale. Sous chacune, il tira un cordon huilé qu'il déroula jusqu'au centre de la pièce. A mesure qu'il déroulait un cordon, Lilian le prenait dans sa main. Le jeune homme lui expliqua : « Nous avions prévu qu'un jour nous serions peut-être dans l'obligation de faire sauter notre forteresse. Chacune des portes que tu vois donne sur un couloir. Au bout de ces couloirs, c'est-à-dire aux extrémités cardinales de l'îlot, il y a de fortes charges de poudre. Si tu enflammes les cordons, l'îlot sautera. » Il tira du centre du parquet un cinquième cordon, dissimulé dans les interstices des planches, et que la jeune fille prit également. « Celui-ci, dit Olivier, communique avec une charge de poudre placée sous nos pieds. »

Successivement, d'une main calme, elle enflamma les cordons des couloirs Est, Ouest, Sud, Nord. Les languettes de feu bleuâtres coururent dans la chambre, disparurent sous les quatres portes. Enfin, elle enflamma le dernier cordon.

Le sacrifice était consenti, aucune puissance humaine ne pouvait plus les sauver.

•

Ils se tinrent debout sur le volcan, elle, pressée dans ses bras. Il ne la sentait ni trembler, ni frémir. La tête appuyée sur son cœur, elle murmurait : « Olivier, la mort est belle et douce. Tu es ma Patrie, tu es ma famille, tu es mon Dieu !» Une faible lanterne éclairait à peine la pièce où l'Amour attendait de se fixer et de se parfaire dans la mort. Olivier baissa les yeux sur le visage pâle et plus beau que jamais de Lilian Farmer. Du même coup il vit que la flamme bleuâtre avait disparu dans une fissure du parquet !

A onze heures, huit minutes, vingt-sept secondes, l'îlot sauta d'un seul bloc et se résorba dans le courant tumultueux.

Au lever du soleil, il y avait de nouveaux rapides à fleur d'eau dans la Rivières-des-Prairies.

FIN



IL existe un excellent moyen de masquer les bourrelets qui déparent la ligne de vos robes neuves. Ce moyen repose sur l'étude de votre propre silhouette et sur une gaine qui s'ajuste suivant vos proportions et mesures.

Vous devez pour diverses raisons : élégance, confort et économie, — vous enquérir de la Corsetterie Domestique Charis et apprendre ainsi tous les avantages que vous pourriez retirer de ce service personnel éminemment pratique.

Examinez d'abord le vêtement lui-même; le choix étendu de modèles; leur parfait ajustage; leur légèreté et leur flexibilité. Comparez ce que vous offre Charis (à des prix modiques) avec la gaine que vous portez actuellement et vous comprendrez pourquoi tant de femmes s'en tiennent uniquement aux Charis.

L'Etablissement Charis de votre localité vous assurera gratuitement les services d'une corsetière experte. Mais faites d'abord venir tous renseignements sur la méthode de Corsetterie Domestique Charis. Ecrivez ou téléphonez à l'un des Etablissements Charis énumérés ci-dessous.

CHARIS LIMITED
New Toronto, Ontario



CHARIS
FABRICATION CANADIENNE

CHARIS DE MONTREAL
1117 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal, P.Q.
Edifice Drummond Tél : PLateau 2571

CHARIS DE QUEBEC
251, rue St-Joseph Québec, P.Q.
Téléphone 6567

CHARIS D'OTTAWA
105, Edifice Birks Ottawa, Ont.
Tél : Queen 233

CHARIS DES TROIS-RIVIERES
444, rue Des Forges Trois-Rivières, P.Q.
Tél : 2626

SOULAGEZ VOS
BRÛLEMENTS D'ESTOMAC
INDIGESTION FLATULENCE ACIDITÉ
avec la nouvelle formule scientifique approuvée
POUDRE OU MENTHES DIGESTIVES
di-so-ma
6



LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constuent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons comme par enchantement. De jour en jour votre teint s'éclaircira, vous redeviendrez plus gaie, plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE
HEURES DE BUREAU
3 heures à 6 heures
Mercredi et Samedi

LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom.....
Votre adresse.....
Prov. .....

NOTRE-DAME DES VICTOIRES, PLACE ROYALE, A QUEBEC

(*Suite de la page* 6)

Le guide. — De Rubens, oui, tout simplement, de Rubens, le maître incomparable. C'est l'une des œuvres picturales les plus précieuses du Canada tout entier.

L'étranger. — Je suis absolument émerveillé et je crois qu'il serait à propos d'ajouter un second qualificatif au nom de cette chapelle.

Le guide. — Lequel, s'il vous plaît?

L'étranger. — Je pense qu'il serait plus complet de dire : « Notre-Dame des Victoires et des Merveilles. »

Le guide. — Merci pour le sanctuaire. Mais nous voici au terme de notre visite. Pour la finir dignement, il ne nous reste qu'à faire ensemble le tour de la Place Royale et à saluer le buste de Louis XIV qui trône majestueusement au-dessus du bassin de cette minuscule fontaine.

L'étranger. — L'espace est petit, mais le souvenir du Roi Soleil l'agrandit indéfiniment.

Le guide. — Comme vous comprenez bien l'histoire!

L'étranger. — Quelque chose me dit aussi qu'il y avait autrefois, sur cette petite place, autant d'animation qu'il y règne de calme aujourd'hui.

Le guide. — Vous ne vous trompez pas puisque, sous la domination française, c'est ici même, en face de l'église, que se tenait le marché de Québec, cependant que tout autour résidaient les principaux marchands de la ville.

L'étranger — Quelle évocation plaisante! Que d'éclats de voix et d'éclats de rire! Que de costumes pittoresques!

Le guide. — Et que de personnages encore plus pittoresques que leurs costumes! Ah! ce furent des beaux jours que ceux-là! Malheureusement, je dois ajouter que cette même Place Royale, aujourd'hui déserte même en plein jour, vit également des spectacles tristes et cruels. En effet, c'est précisément en cet endroit qu'on exposait les criminels condamnés au supplice du pilori et qu'on faisait subir aux grands coupables les terribles supplices que prescrivaient les tribunaux du temps.

L'étranger. — C'est affreux cela. Vous me faites frissonner.

Le guide. — Pardonnez-moi. Je vous assure que je ne veux pas vous attrister. Et pour vous le prouver, je vais vous narrer, en remontant vers le Château, un fait authentique de cette époque qui prouve une fois de plus qu'en cette vie incompréhensible la comédie chemine presque toujours à côté du drame.

L'étranger. — Alors, je vous en prie, donnez-moi sans retard la comédie.

Le guide. — La voici. A Québec, vers l'an 1680, il arriva qu'un nommé Jean Rathier, convaincu d'avoir assassiné une jeune fille de 18 ans, Jeanne Couc, fut condamné à être pendu, après avoir eu préalablement les deux jambes rompues avec une barre de fer. Mais il se trouva également qu'au jour fixé pour l'exécution, le bourreau officiel était mort. Situation embarrassante au premier chef, mais que les juges du temps dénouèrent à la Salomon, en offrant au condamné, aux lieu et place de la corde et du supplice, la position du bourreau trépassé. Inutile de vous dire que le candidat au gibet accepta cette originale proposition avec la plus enthousiaste reconnaissance.

L'étranger. — Pour une solution originale, c'en était une assurément.

Le guide. — Attendez, mon histoire n'est pas finie. Quelques années plus tard, la femme et la fille de ce même Rathier, — c'était une famille de braves gens, évidemment, — furent trouvées coupables de vol et condamnées toutes deux à être fouettées. La fille, convaincue de simple recel, subit son châtiment privément, à l'Hôpital Général, tandis que la mère dut être flagellée en place publique. Et c'est ainsi que les badauds du temps eurent le spectacle aussi rare qu'original d'un mari fouettant sa femme par autorité de justice avec toute la vigueur prescrite par la loi et toute l'impunité conférée par ses fonctions officielles.

L'étranger. — Voilà une bien bonne histoire que je ne suis pas près d'oublier.

Le guide. — Vous imiterez alors la femme Rathier qui, assure-t-on, conserva tout le reste de ses jours le plus vif souvenir de sa cuisante aventure.

A ce moment, nous serions revenus au Château et je prendrais congé du voyageur en le remerciant, — je suppose que c'est ainsi que font les vrais guides, — de m'avoir fourni l'occasion de visiter une fois de plus un des endroits les plus riches en souvenirs de mon vieux Québec.

QUELQUES MUSICIENNES

(*Suite de la page* 8)

Madame Hortense Lord est née à Montréal. Elle a été l'élève des Sœurs de Jésus-Marie et de l'Académie des Hirondelles. Ses études musicales remontent à sa septième année et deux ans plus tard, elle se présentait pour la première fois devant le public. A étudié le piano avec Mlle Yvonne Hubert, M. Léo-Pol Morin et surtout M. Arthur Letondal.

Mme Lord a donné plusieurs récitals dont le dixième aura lieu cet automne. Elle a joué devant diverses associations féminines, notamment le *Ladies Morning Musical Club*, le *Delphic Musical Club*, le *Matinee Musical* et le *Women's Club*. Elle a été la collaboratrice des artistes, chanteurs ou violonistes qui se sont fait entendre aux réunions de l'Alliance Française. A joué dans la *Petite Symphonie* à Radio-Canada et donné, sous les auspices du même poste, une série de récitals de piano. A été aussi à plusieurs reprises, l'invitée d'honneur des émissions de l'*Heure Provinciale*. Sa carrière musicale s'est écoulée tout entière chez nous. Depuis un an, elle a ajouté le professorat à ses autres activités.

Toutes les préférences de Mme Lord vont aux maîtres de la musique classique. Ce sont les œuvres de Bach, de Beethoven, de Chopin et de Schumann qu'elle exécute avec le plus de satisfaction. C'est ce qu'avait compris M. Thomas Archer, lorsqu'il écrivait dans la *Gazette :*

«L'art de Hortense Lord, pianiste montréalaise, semble progresser d'un concert à l'autre. Hier soir, dans la salle de bal du Ritz-Carlton, elle ne nous a pas seulement donné un programme excellent, mais l'un des meilleurs de la présente saison. Deux choses ont contribué au succès de ce concert : le choix qu'elle avait fait des morceaux et l'interprétation qu'elle a su en donner. Les *Feuilles d'Album* de Schumann occupaient la place principale sur son programme. On pouvait facilement se rendre compte, à la manière dont Mme Lord a exécuté cette suite, de sa prédilection marquée pour cette œuvre du maître. Pour ce qui est de la technique, elle nous a prouvé qu'elle savait étudier avec conscience et compréhension. Il en est résulté une exécution tout à fait remarquable et dont nous ne saurions trop la féliciter.

Mlle Anna Malenfant est originaire de Shédiac dans le Nouveau-Brunswick. Vers l'âge de sept ou huit ans elle montrait déjà de réelles dispositions pour la musique vocale, talent qu'elle tenait sans doute de son père qui, tout en n'étant pas un musicien de carrière, est néanmoins un bon chanteur. A quatorze ans, ses parents l'envoyèrent étudier au conservatoire de Boston et, l'année suivante, munie de la bourse accordée par la France aux musiciens acadiens, elle partait pour Paris où elle était mise en pension chez les Dames du Sacré-Cœur de la rue Saint-Germain. Elle eut alors pour professeur de chant Mme Félia Litvine.

De retour au pays, Mlle Malenfant fait une tournée de concerts dans les provinces maritines, puis elle repart pour un voyage d'études à Naples.

Les deux premières années de son séjour à Montréal ont été, elle l'admet volontiers, assez dures. Comme tant d'autres artistes c'est grâce à la radio qu'elle s'est fait rapidement connaître du grand public qui a eu maintes fois l'occasion de l'entendre à l'*Heure Provinciale*, à Radio-Canada et à CFCF dans une série d'émissions du dimanche soir. Il ne faudrait pas non plus oublier qu'elle a chanté aux Concerts Symphoniques sous la direction experte du maître Wilfred Pelletier.

Les musiciens préférés de Mlle Malenfant sont Wagner, Debussy et Fauré. Cependant, elle prend plaisir a interpréter des chansonnettes françaises. Elle fait actuellement partie du *Trio Lyrique*. A débuté cette année à l'opéra dans *Werther* et se fera entendre l'automne prochain dans *Carmen*. La façon enthousiaste dont elle parle de l'opéra nous laisse deviner que c'est de ce côté qu'elle compte désormais orienter sa carrière artistique.

Francine à ses Lectrices

Une Semaine bien Remplie

En dehors des petits travaux quotidiens de ménage, cuisine, courses obligatoires, ayez un jour spécialisé pour chaque chose; votre vie de ménagère, ainsi réglée, vous semblera moins fatigante.

Le lundi : Faites la lessive. Vous aurez mis votre linge à tremper la veille au soir. Commencez votre blanchissage de bonne heure le matin, afin que vous puissiez l'étendre et le faire sécher dans la journée.

Le mardi : Pour ne pas laisser traîner votre linge, consacrez ce jour au repassage. Dans la matinée, repassez le linge de maison en le remouillant, si cela est nécessaire. Dans l'après-midi, vous ferez la lingerie fine. Ne manquez pas de mettre à part les pièces à raccommoder.

Le mercredi : Ce sera le jour de raccommodage. Au fur et à mesure que vous avez remis en état les morceaux endommagés, pliez-les avec soin. Quand tout sera fini, rangez sans tarder dans votre armoire à linge et dans vos tiroirs.

Le jeudi : Dans certaines écoles c'est encore jour de congé ou de parloir. Vous en profiterez donc, soit pour sortir avec vos enfants, soit pour aller les voir. D'une manière ou d'une autre, gardez ce jour pour vos courses les plus longues ou vos essayages.

Le vendredi : Supposons que vous ayez fait des emplettes la veille : un tissu pour vous faire une robe, un patron, des garnitures. Installez-vous dès le matin à tailler, essayer, retoucher. Même si vous n'avez pas une robe neuve, il y a tant de petits travaux que vous pouvez faire pour mettre au goût du jour les toilettes de l'an passé !

Le samedi : Impossible de l'éviter, c'est le grand ménage. Mettez vos gants de caoutchouc, une robe lavable, un bonnet afin de préserver vos cheveux de la poussière. Le matin suffira pour le gros nettoyage. Laissez tomber la poussière et l'après-midi essuyez meubles et bibelots.

Le dimanche : Reposez-vous sans remords : vous l'avez bien mérité.

Contre l'herbe à puce : Les cataplasmes faits de boue argileuse sont souvent très efficaces.

•

Taches d'encre : Elles sont à l'ordinaire assez tenaces. Essayer d'abord l'eau froide. Si le résultat n'est pas satisfaisant, employer la térébenthine, le tétrachloride de carbone, l'alcool, l'ammoniaque ou l'acide oxalique dilué d'eau, et appliquer un papier buvard.

Qui donne le plus dans le mariage ?

(*Suite de la page 5*)

possible de donner de règle fixe en matière de contrat sentimental dans le mariage et surtout d'affirmer que l'un des conjoints donne plus que l'autre pour le seul fait d'être homme ou femme.

D'autre part, autant de ménages, autant de situations diverses qui augmentent ou diminuent automatiquement la générosité de cœur de l'un ou de l'autre; il faut ajouter à cela la nature du caractère, indolent chez certaines personnes, vif au contraire chez d'autres et qui facilite les renoncements ou grossit démesurément les sacrifices.

Enfin il est des ménages, toujours trop nombreux où l'on s'inquiète fort peu de ces subtilités; la plus grande concession qu'on s'y fasse mutuellement c'est de se tolérer et l'on en a vu mener une vie relativement paisible jusqu'à un âge très avancé.

Cela vaut sans doute encore mieux que de donner trop de soi-même à un indifférent ou trop de soucis à un cœur de femme particulièrement sensible.



DEUX CHARMANTES PETITES ROBES DE FILLETTES EN TISSU VIYELLA, L'UNE A FLEURS ET L'AUTRE A POIS. TOUTES LES MAMANS PEUVENT FACILEMENT S'EN INSPIRER POUR HABILLER JOLIMENT LEURS ENFANTS.

Nos Vieilles Familles Canadiennes

par EMILE FALARDEAU

Bessette

M. E. A. B., Montréal.

De 1660 à 1700 dans la plupart des paroisses il n'y eut qu'un seul registre où étaient inscrits les actes de baptêmes, mariages et sépultures, mais malheureusement un très grand nombre ont été détruits et il nous est impossible de trouver l'origine de certaines familles.

L'origine de toutes les familles Bessette se retrace dans un contrat de mariage passé par maître Adhémar, notaire-Royal, le 3 juillet 1668.

Jean Bessède dit Brisetout (aussi appelé Bessette et Bessin) arriva au Canada dans les rangs du régiment de Carignan. A l'époque de son mariage il habitait le fort Saint-Louis où dut être célébré le mariage. Il était natif de la ville de Calais, en Quercy.

Son épouse, Anne LeSeigneur, était la fille de Guillaume LeSeigneur et de Madeleine Savé, de la paroisse de Saint-Maclou, ville de Rouen, en Normandie.

Ce couple compte parmi les ancêtres maternels du défunt Frère André.

Chagnon

Mme J. C., St-Hyacinthe, Qué.

Lorigine des familles Chagnon qui est aussi celle d'une lignée de familles du nom de « Larose » se retrace dans un contrat de mariage passé en la demeure du sieur Jarret de Verchères où vivaient alors les futurs conjoints.

François Chagnon dit Larose arriva avec les troupes du régiment de Carignan. Cordeur de son métier, il était le fils de Pierre Chasgnon et de Louise Favreau, de la paroisse Saint-Georges, en Touraine, diocèse de Tours.

Le 23 juillet 1679, greffe de Ménard, il épousait une Canadienne : Catherine Charron, fille de Pierre Charron et de Catherine Pilliot.

Le mariage était rehaussé par la présence du sieur Jarret de Verchères, seigneur du lieu, du sieur Michel Messier, seigneur du fief de Saint-Michel.

L'origine de son épouse (Charron) se retrouve dans « Les Pionniers de Longueuil ».

Dansereau

Mlle I. D., Drummondville.

Il n'y a eu qu'un seul colon du nom de Dansereau. Par conséquent toutes les familles de ce nom sont apparentées. L'origine de ces familles est :

Pierre Dansereau, né vers 1675 du mariage de Jean Baptiste Dansereau et de Catherine Noël, de la paroisse Saint-Georges, diocèse de Poitiers.

Le 10 juin 1708 à Varennes, il épousait Angelique Abiron dite Sansfaçon, fille de Pierre Abiron et de Marie-Anne Despernay.

Lessard

Mme J. L., Holyoke, Mass.

L'origine des familles Lessard est : Etienne de Lessart.

Celui-ci naquit vers 1623. Il était le fils de Jacques de Lessart et de Jacqueline Hertel, de la paroisse de Chambois, située dans l'arrondissement d'Argenton près Lizieux.

Etienne de Lessart épousa une Canadienne : Marguerite Sevestre, fille de Charles Sevestre et de Marie Pichon. Ce mariage fut célébré à Québec le 8 avril 1652 par le Père Posel, prêtre de la société de Jésus et rehaussé par la présence du sieur Jean de Lauzon, gouverneur de la Nouvelle-France, et du sieur Chartier de Lotbinière.

Le 4 mars 1667 Etienne de Lessart reçut la seigneurie de l'Ile-aux-Coudres.

L'église de Ste-Anne de Beaupré est située sur sa terre.

Martin

M. L. M., Montréal.

C'est un nom très répandu dans tous les pays parce qu'il a été pris dès le douzième siècle d'un nom de baptême pour devenir nom de famille.

Il y a eu au Canada environ et pas moins de cent souches différentes de colons venus de toutes les parties de l'Europe soit de France, d'Angleterre, d'Irlande et même d'Allemagne. Il est donc impossible de vous indiquer l'origine de votre famille qui me semble être acadienne.

En plus du grand nombre de colons Martin, la difficulté de réussir à trouver votre origine est augmentée par le fait qu'un grand nombre de familles ont délaissé celui de leur nom propre pour adopté celui de Martin, en voici une liste : Barnabé dit Martin, etc. Beaulieu, Boisvert, Brindamour, Côté, Deline, Hervé, Jolicœur, Lachapelle, Lacombe, Ladouceur, Lajoie, Langevin, Larivière, Leterrien, L'Ecossais, Lefrançois, Massé, Montpellier, Ondoyer, Pelland, Sansçoucy, St-André, St-Jean, St-Martin, St-Onge, Versailles.

Les Editions Bernard Valiquette

•

M. Bernard Valiquette, qui fut directeur littéraire des Editions de l'A.C.-F., vient de fonder une nouvelle maison : Les Editions Bernard Valiquette. Cette société publiera chaque année quelques-unes des oeuvres les plus marquantes de notre littérature. Ce mois-ci, paraîtra "La conquête économique", de M. Edouard Montpetit, premier volume d'une trilogie qui condensera les idées de l'auteur sur l'important problème de notre survie par l'Economique. Viendra ensuite un recueil de poèmes de Jean Narrache : "J'parle pour parler". Un peu plus tard; Victor Barbeau publiera un volume sur la langue française. Les éditions Bernard Valiquette ont leurs bureaux à 4371, rue Saint-André, à Montréal. "La Revue Populaire" offre ses meilleurs voeux de succès au nouvel éditeur.

LES GAGNANTS DES MOTS CROISES

du mois d'août

Mme J. B. BLAIS,	47, rue Blais,	Thetford Mines, P. Q.
Mlle THERESE LEVEILLE,	19, rue Iberville,	Rivière-du-Loup, P. Q.
M. LEO GOYETTE,	20a, Laurier,	Sherbrooke, Qué.
Mlle A. BOURDEAU,	285, rue Salaberry,	Valleyfield, P. Q.
Mlle ALMA GOSSELIN,	109, rue St-Georges,	Lévis, P. Q.
M. J.-P.-H. MORIN,	Banque Royale, rue St-Joseph,	St-Roch, Québec
Mlle MADELEINE GAUTHIER,	6153, Durocher,	Outremont, P. Q.
Mlle M. TRUDEL, inst.,	Daveluyville,	Arthabaska, P. Q.
Mlle JEANNETTE HOULE,	Contrcoeur,	Verchères, P. Q.
Mlle E. LANGEVIN,		Beebe, P. Q.
Mlle SIMONNE BOUCHER,	88—9ième rue, Limoilou,	Québec
Mme J. DAVID,	3955, rue St-Hubert,	Montréal
Mme NAP. PELOQUIN,	114, rue Water,	Ottawa, Ont.
Mme H. BAILLARGEON,	3042, Blvd Lasalle,	Verdun
Mlle CARMEN BROUSSEAU,	63 est, Sherbrooke,	Montréal
Mlle SAINTE-MARIE,	3445, rue Papineau, Appt. 31,	Montréal
Mlle HELENE ROBERT		Grand'Mère, Qué.
Mme L.-J. TREMPE,	Rue Roi,	Sorel, P. Q.
Mme PAUL EMILE ROBERGE,	Bagotville,	Co Chic.
Mlle JEANNETTE LEDUC,	7565, Boyer,	Montréal

Les Patrons de La Revue Populaire



Patron 1428 — Patron de blouse, grandeurs 16-18 et 38-40. Pour vous le procurer, vous n'avez qu'à envoyer la modique somme de 20 sous à l'adresse suivante, en spécifiant le numéro du patron : Service des Patrons, L.R.P., 60 Front St. W., Toronto, Ont. Vous le recevrez sans tarder par la poste.

Semblables

avant la livraison MAIS...



DONNANT 3 GENRES DE RENDEMENT SUR LA ROUTE

LAQUELLE choisiriez-vous de ces trois jolies voitures, en route vers le salon d'exposition d'un marchand d'autos ? Elles sont toutes trois pareilles, direz-vous, et vous aurez raison, car la marque, le modèle, la couleur et le prix sont exactement les mêmes. Mais, sur la route, la différence de rendement peut être énorme. Voici pourquoi :

Plus vous avancez le levier d'allumage d'une auto moderne vers le point maximum d'efficacité, plus vous obtenez de rendement de la gazoline.

Mais le moteur " cogne " ou " détonne " lorsque le levier d'allumage est poussé plus loin que ne le permet la qualité " anticognante " de la gazoline.

A en juger par la qualité anticognante, il y a *trois* types de gazoline : le " type inférieur ", le " type régulier " et le type qui contient de l'" Ethyl ".

C'est pour cela que votre automobile possède un petit dispositif qui est parfois appelé " distributeur ", " sélecteur d'octane ", etc., et qui peut être ajusté suivant les exigences de ces trois types de gazoline.

Et le rendement de *votre* auto dépend de la qualité de la gazoline et de l'ajustement de l'allumage, tel qu'indiqué ci-dessous.

3 RENDEMENTS AU CHOIX



Rendement médiocre

avec la gazoline de " type inférieur "

La gazoline de "type inférieur" ne contient aucun fluide anticognant (contenant du tétraéthyle de plomb). L'énergie est perdue parce que l'allumage doit être retardé pour empêcher le "cognement" ou le "détonnement".



Bon rendement

avec la gazoline " régulière "

La plupart des gazolines régulières contiennent du fluide anticognant (contenant du tétraéthyle de plomb). Le levier d'allumage peut être très avancé pour assurer plus d'énergie sans "cognement" ou "détonnement".



Meilleur rendement

avec la gazoline contenant de l'" ETHYL "

La gazoline qui contient de l'"ETHYL" est la meilleure de toutes quant à ses qualités générales. Elle contient *suffisamment* de fluide anticognant (contenant du tétraéthyle de plomb) de sorte que le levier d'allumage peut être *complètement* avancé pour fournir le maximum d'énergie et d'économie sans "cognement" ou "détonnement".

ETHYL GASOLINE CORPORATION, *fabricants de fluides anticognants employés par les compagnies pétrolières pour améliorer la gazoline.*



"Louis et Lucie se sont faits cuisiniers . . .



"Louis a dit vingt minutes pour le blé d'Inde— Lucie a dit six . . .

"Elle a eu raison, bien entendu— au bout de six minutes, il était cuit . . .



"Eh bien, avais-je raison? dit Lucie, mais Louis avale . . . ses mots!"



Voilà tout ce qui s'est passé_ *raconté en images*

NE PLACEZ PAS vos sujets en leur disant: "Tenez-vous bien et souriez, je vais vous prendre!" Pas si vous voulez avoir les meilleurs instantanés—des instantanés modernes qui semblent vraiment vivants.

Suivez vos sujets, et croquez-les pendant qu'ils sont en train de faire quelque chose. Vous avez ainsi les expressions naturelles, les gestes imprévus. Vous obtenez vraiment une histoire en instantanés—une scène après une autre, tout comme cela s'est véritablement passé . . .

Clic—clac—clic—à peu près aussi vite que vous pouvez dérouler le film. Pour avoir un souvenir complètement satisfaisant d'une journée—ou d'une personne—sortez votre Kodak et essayez cela. Vous serez surpris de votre propre habileté.

• • •

Que vous soyez un expert ou non—si vous prenez des photos à n'importe quel moment de la journée —employez le Film Verichrome Kodak et vous serez plus sûr des résultats. Recouvert d'une double couche, d'après un procédé spécial, ce film atténue les petites erreurs de pose—augmente votre habileté à prendre des photos plus claires et nettes.

Rien n'est "tout aussi bon." Soyez prudent. Employez-le toujours.

Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.

N'acceptez rien autre que le film dont la boîte porte la marque déposée Kodak.



Prenez aujourd'hui les instantanés que vous voudrez demain